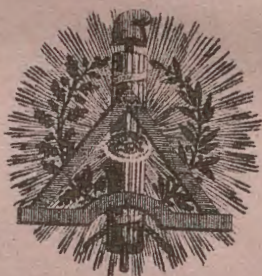


(39)

2

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



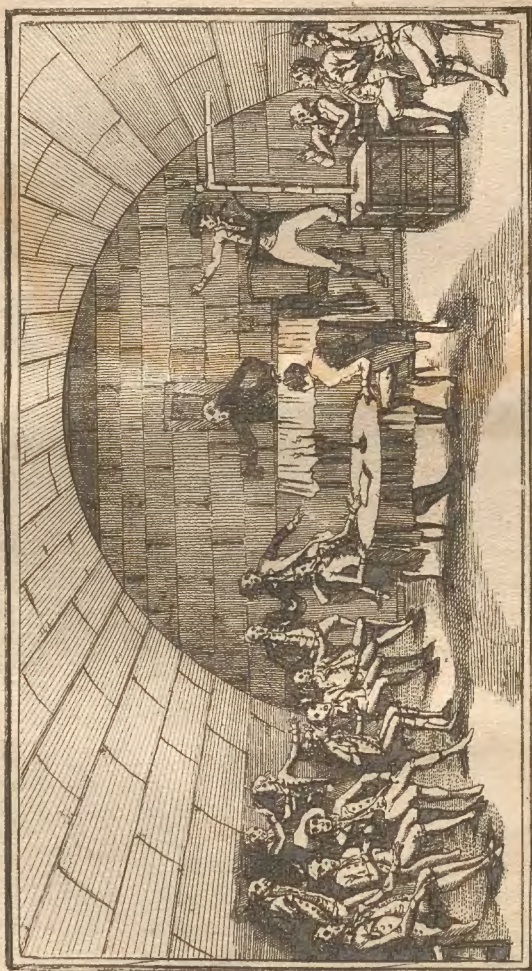
REVOLUTIONNAIRES

REVOLUTIONNAIRES

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

Cote 39



Chant premier

Cote 39

LA JACOBINÉÏDE,

P O È M E

HÉROÏ - COMI - C I V I Q U E

PAR l' Auteur de la Chronique du Manège, des
Sabats Jacobites, de la Constitution en Vau-
devilles, etc.

Comme on voit dans nos champs la diligente Abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.

BOILEAU.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.



A PARIS,
Au Bureau des Sabats Jacobites,

1792.

JA JACOBINÉ

1800

PARIS - COLLEGE

Le Collège de la Conscience en Van
Le Collège de la Conscience en Van

Le Collège de la Conscience en Van
Le Collège de la Conscience en Van
Le Collège de la Conscience en Van



PARIS
Le Collège de la Conscience en Van

1800

ÉPITRE DEDICATOIRE

A

MESSIEURS LES JACOBINS.

MESSIEURS,

La reconnaissance n'est point une vertu constitutionnelle, je le sais : mais comme je ne me pique pas d'être des plus constitutionnels, vous me permettrez de témoigner ma reconnaissance à ceux qui la méritent. Je vous dois toute la mienne, puisque dans cette Révolution, si j'ai acquis un peu de gloire littéraire, c'est à vous, Messieurs, oui, c'est à vous seuls à qui je la dois. Sans vos belles motions, vos innombrables travaux, vos superbes séances, vos saintes insurrections, votre brûlant patriotisme et vos jolis massacres, je serois certainement encore dans la plus honteuse obscurité. Je cherchois à peindre des ridicules, et n'en trouvois nulle part ; mais vous vous êtes offerts à mes yeux, vous

vous êtes érigés en Sociétés connues sous le nom de *Clubs*, vous avez prêché le républicanisme et l'anarchie, j'ai saisi une aussi belle occasion de vous chançonner, de vous ridiculiser; c'est par-là que je me suis fait une espèce de réputation, et je serois le plus ingrat des hommes, si je ne vous en témoignois ma reconnaissance. Je suis, Messieurs, avec les sentimens que vous inspirez à tous les François qui aiment encore leur Dieu, leur Patrie et leur Monarque,

Votre très-humble et très-
désobéissant serviteur
l'AUTEUR de la *Jacobinécide*.

LA JACOBINÉÏDE.

CHANT PREMIER,

LES HARANGUES.

Loin de la France où fuyez-vous, hélas,
Gaité française, et vous, franche folie ?
Ah ! revenez embellir ces climats,
Et que l'amour, ce charme de la vie,
Que l'or corrompt, mais qu'il n'achète pas,
Se joigne à vous, et sans de longs combats,
Terrasse enfin cette philosophie
Qui, se plaisant aux plus noirs attentats,
Sous le faux nom d'amour de la patrie,
Pille, détruit, confond tous les états,
En Jacobins a changé nos soldats, (1)
L'esprit français en triste anglomanie
Et nos étus en papiers-assignats !

Inspirez-moi, bonne et franche folie !
Gaité française, échauffez mes accens !
Car aujourd'hui je consacre mes chants
A nos héros de la démagogie.
Je vais les peindre et non les enlaidir.
Les enlaidir est la chose impossible.
Comment prêter à cette troupe horrible
Des attentats dont elle ait à rougir ?



Tous les forfaits furent commis par elle,
 Mais si j'en fais un tableau trop fidèle,
 On va penser que j'eux la noircir ,
 Tant cette troupe et perfide et rebelle
 Commet le mal sans crainte et sans plaisir !
 Et cependant je puis bien prévenir
 Qu'en tous les points je suivrai mon modèle.

Un mauvais génie (Démagogos est son nom ,)
 vouloit perdre la France. Depuis plus de deux
 ans il n'avoit cessé de fomentér des troubles ,
 et cependant il n'étoit pas content. Le club des
 Jacobins lui devoit la naissance, et tous les mem-
 bres de cette société avoient juré l'extinction de
 la monarchie ; mais Démagogos exigeoit plus
 encore de ses fidèles sujets. Il vouloit qu'ils bou-
 leversassent tout le royaume, et pour voir réus-
 sir ses doux projets, il faut trouver les principaux
 chefs de la horde Jacobite.

Sous la forme de Masaniello, (2) il s'envola
 vers l'extrémité d'un des faubourgs de Paris ,
 et entrant dans le pavillon de Monseaux, il
 parla ainsi à Philippe d'Orléans qu'il trouva près
 de sa chère Agnès Buffon. (3).

Eh ! quoi ! tu veux régner , et je te vois sans cesse
 Couché nonchalamment auprès de ta maîtresse !
 Est-ce là le devoir d'un héros tel que toi ?
 Est-ce ainsi qu'on parvient à détrôner son roi ?
 Agnès a des attraits, elle est blanche, elle est belle ;
 On peut, et j'en conviens, s'oublier auprès d'elle.
 Mais faut-il pour cela, comme un autre Tircis,
 Te montrer le plus froid des amoureux transis,

Et préférer, n'aimant qu'une prompte victoire,
 Les mirthes de l'amour aux lauriers de la gloire ?
 Laisse-là ton Agnès, et cours aux Jacobins.
 Je t'y ferai jouir des plus heureux destins.
 Du malheureux Louis, que pour toi j'abandonne,
 Tu porteras bientôt le sceptre et la couronne.
 J'ose enfin t'assurer que tu seras régent ;
 Mais jure tes lauriers cueillis près d'Ouessant. (4)
 Mais pour mieux parvenir à ce comble de gloire,
 Montre un peu de courage, ou du moins fais nous croire
 Que tu n'es point un sot, un perfide, un poltron,
 Et qu'on peut, sans rougir, s'insurger en ton nom.

Ainsi parla Démagogos. A sa voix, d'Orléans
 s'arracha des bras de la belle Agnès, et courut
 au Jacobite-Aréopage. Le génie, prenant l'air,
 la taille et la voix de feu Poulhalier (5) de pris-
 sottante mémoire, se transporta chez Brissot (6)
 qui composoit un nouveau libelle, et il lui dit :

Mortel aimable et vertueux,
 Je rends justice à ton mérite,
 Et j'aime à voir comme en ces lieux
 Un peuple juste et généreux,
 Que sa reconnaissance excite
 A payer tes faits glorieux,
 Te nomme, pour combler tes vœux,
 L'honneur du sénat Jacobite !
 Je te dirai, sans te vanter,
 Que très-léstemement tu brissottes,
 Et que parmi les Sans-Culottes
 Nul ne t'égale à brissotter.
 De bon cœur je t'en félicite.
 Mais brissotter ne suffit pas,
 Car il faut un autre mérite
 Pour bouleverser les États.

Détruis le pouvoir monarchique.
 Le philosophe Condorcet , (7)
 Amateur de chose publique , (8)
 T'aidera dans ton doux projet.

Ici Démagogos fait l'éloge de toutes les belles
 qualités du ci-devant marquis de Condorcet ;
 et il ajoute , en parlant de cette espèce de phi-
 losophe :

Avec ce grand diplomatique
 Tu feras une république ,
 Bien belle, bien démagogique ,
 Non pas telle que dans l'attique
 Jadis un philosophe antique ,
 Chef de la secte platonique ,
 En fit dans son ardeur civique
 Pour un peuple anti-catholique ,
 Qui , par caprice ou politique ,
 Ne la mit jamais en pratique ,
 Tant il la crut métaphysique.
 Mais la tienne fera la nique
 A l'Etat le plus despotique ,
 Autant qu'au plus démocratique.
 On viendra des Sables d'Afrique ,
 De Gonesse et du pôle Arctique ,
 De Coblentz et de l'Amérique
 Pour fonder dans son domestique
 Du gouvernement angélique
 Qui va , par son aimable clique ,
 Remplacer l'état monarchique
 Que maint écrivain trénétique
 A nommé l'état tyrannique.
 De ce gouvernement unique
 Tu seras le chef pacifique ;
 Et je t'avouerai , sans critique ,
 Qu'il vaut mieux dans ce siècle inique

Etre chef d'une république
Que Brissoteur patriotique.

Il dit ; et Brissot persuadé , par ces augustes
paroles , de la nécessité d'une république en
France , fit à ce sujet un très-bel écrit qu'il
porta aux Jacobins , pendant que Demagôgos ,
sous la figure de Damiens , (9) entroît chez
l'étonnant (10) Robespierre , à qui il dit :

Cicéron des Artésiens !
Nouveau Solon ! Caton moderne !
Toi qui , parmi nos citoyens ,
Brille d'un éclat bien moins terne
Qu'un lampion dans une lanterne !
Ecoute-moi , je suis Damiens.
J'agis avec un Roi de France ,
Moi vivant , j'eus pour mon malheur
Ce qu'on nomme affaire d'honneur.
J'agis avec tant de prudence
Qu'avant que mon foible rival
Pût même en ce moment fatal
S'appercevoir de ma présence
Je le blessai droit à la paume
Mais ce joli petit combat ,
Où je m'étois couvert de gloire ,
Passa pour un assassinat :
Et par un arrêt provisoire ,
Trainé dans un vil tombeceau ,
Ton oncle sur un échaffaud
Vit ses jours tranchés par la pique ,
C'est-à-dire par un bourreau ;
Tant coute , hélas , l'honneur trop beau
De se battre avec un Monarque !
O cher Robespierre ! tu peux
Me consoler de cet outrage :
Venge mon destin rigoureux

Sur tous ces Bourbons orgueilleux
 Qui du trépas le plus affreux
 Ont récompensé mon courage.
 Surtout cherche à leur brissotter
 Le diadème et la toutoïne.
 T'oi seul, mon cher, dois les porter.
 Qui pourroit te les disputer,
 Quand c'est Damiens qui te les donne ?
 Bien mieux, ami, je te réponds
 Que des Damiens la dynastie
 Doit, pour l'honneur de ta patrie,
 Siéger au trône des Bourbons.

Après ce discours patriotique, le génie s'en-
 vola, et l'étonnant Robespierre courut aux
 Jacobins, où il savoit trouver des amis dignes
 de le seconder dans ses hauts projets.

La Séance alloit commencer. Déjà tous les
 augustes membres garnissoient les bancs de
 ce vénérable aréopage; déjà l'on y avoit reçu
 des députations des clubs des Cordeliers, des
 Indigens, des Halles et de la Société frater-
 nelle, lorsqu'on vit arriver les trois personna-
 ges à qui le mauvais génie de la France ve-
 noit de souffler sa rage et son esprit. A leur
 aspect, toute la Jacobinière retentit de cris
 de joie et d'admiration qui ne cessèrent que
 lorsque le président eût sonné pendant trois
 quarts d'heure pour obtenir un moment de
 silence.

L'Abbé Grégoire (11) présidoit alors cette
 respectable assemblée, et le sort, d'accord
 avec les vœux de tous les vrais Jacobins, lui

avoit donné pour secrétaires deux des plus beaux génies de la France, l'aimable Antoine (12) et l'immortel Péthion (13). L'Abbé Grégoire, voyant que tous ses confrères dressaient les oreilles pour mieux l'entendre, ouvrit la bouche pour parler, et il dit :

Murs, où Jacques Clément, (14) notre digne modèle,
S'est en bon citoyen surpassé par son zèle !
Temple des Jacobins ! je vous prends à témoins
Que pour sauver l'Etat nous ne ferons pas moins
Que ce Jacques Clément dont le rare mérite
A l'imiter en tout sans cesse nous excite !
Hélas ! ce n'est pas tout que d'être Jacobin !
Il faut bien plus encore, amis, il faut enfin
Par de petits moyens inutiles à dire
Savoir bouleverser le plus brillant Empire.
C'est par là qu'on arrive à l'immortalité,
Qu'on parvient à prouver ses droits, sa liberté,
Et que sans, redouter les vains foudres de Rome,
On peut mettre à profit les heureux droits de l'homme.
Changeons tout dans la France, et vengeons nous d'un Roi
Qui depuis trop long-temps nous fait à tous la loi.
Jusqu'en ses fondemens sapons la monarchie ;
Sur ses débris fumans élevons l'anarchie ;
Détruisons les autels, et plaçons dans Paris
Le drapeau tricolore sur le trône des lys.

Applaudissemens convulsifs de tous les graves sénateurs. Ils causent tant de joie au sublime président qu'il ne peut continuer son discours. Soudain Brissot, d'Orléans, Robespierre et Condorcet se lèvent pour prendre la parole ; ils se la disputent pendant un quart d'heure. Enfin, elle reste au sage Condorcet qui se exprime en ces termes :

Je m'y connois, et vous devez m'en croire,
Nul ne voit mieux que notre ami Grégoire.

Mais je crois pouvoir cependant,
Sans prétendre-blessar son honneur et sa gloire,
A ce qu'il nous a dit faire un amendement.
Jusqu'en ses fondemens saper la monarchie
Est un projet précieux, étonnant,
Qui prouve, je l'avoue, un sublime génie.

Je donnerai ma femme et mon plus beau laurier,
Pour vous l'avoir proposé le premier.

Mais à briser le sceptre et la couronne,

Chers Jacobins, nous ne parviendrons pas,

Tant qu'une femme, en qui tout nous étonne,

Aura les yeux ouverts sur nos noirs attentats.

De cette femme il faudra nous défaire;

Notre intérêt l'exige, amis, jugez enfin

Combien elle peut nuire au sénat élémentin

Par le portrait que jé vais vous en faire.

Grâces, beauté, force de caractère,

Un cœur reconnoissant dans le sein du bonheur,

Courage plus qu'humain au comble du malheur,

Cet art si doux de séduire et de plaire,

Bienfaisance, esprit juste, humanité, douceur,

Besoin d'aimer, cet assemblage rare

De talens, de vertus et de ces dons charmans

Dont la nature est si souvent avare;

Elle a tout, mes amis, pour faire nos tourmens.

Avec des traits affreux par-tout nous l'avons peinte;

Contre'elle on n'entendit que reproche et que plainte,

Mais bientôt le Français, abjurant son erreur,

Aima l'original et mandit la copie.

Rappelez-vous la nuit de carnage et d'horreur

Où, par des assassins lâchement poursuivie,

Et conservant sa fierté, sa grandeur,

Elle trembloit seulement pour la vie

De ceux que le destin fioit à son malheur.

Puis-je vous avouer sans dépit, sans fureur,
 Qu'elle est des Jacobins l'implacable ennemie,
 Et que, si l'on cédoit aux desirs de son cœur,
 Notre société seroit anéantie?
 Telle est celle par qui je traîne avec raison
 De voir de notre club la ruine complète.
 J'aurois voulu vous faire ici son nom,
 Mais l'univers va nommer Antoinette. {15}

Ainsi parla le philosophe Condorcet. Sa harangue fut suivie des plus grands applaudissemens. D'Orléans voulut parler pour se faire donner provisoirement la régence; mais le pauvre sire, soit impuissance ou timidité, n'osa jamais ouvrir la bouche. Il auroit voulu que son fidèle (16) Laclos eût pris pour lui la parole, mais le fidèle Laclos n'assistoit point à cette séance. Enfin Brissot, tourmenté du besoin d'exposer son plan de république, prononce ce petit discours:

J'ai partouré bien des pays divers, (17)
 J'ai traversé des fleuves, des déserts,
 Soit dans l'Asie et l'Europe et l'Afrique,
 Pour devenir expert en politique.
 De ces Etats j'ai découvert enfin
 Que le meilleur est le républicain.
 Vive un Etat où le peuple gouverne,
 Et qui pour sceptre a pris une lanterne!
 Ainsi qu'on voit de bon peuple Français
 En faire usage avec un grand succès
 On me dira qu'un Etat monarchique,
 Tel que la France, est trop peuplé, trop grand,
 Pour se changer en une République.
 Je puis répondre à ce faible argument,

Vous le savez, on compte dans la France
 Quatre-vingt-trois jolis Départemens.
 Accordons-leur une entière puissance,
 Déclarons-les libres, indépendans.
 Par ce moyen, qui me paroît unique,
 On les verra, cessant d'être Français,
 Se déclarer ou la guerre ou la paix,
 Et chacun d'eux aura sa république.

Le vertueux Brissot ajouta bien d'autres choses encore en faveur de la république dont il ne se laissa point de faire l'éloge. Robespierre qui visoit à la royauté, étoit bien loin d'adopter le sentiment de Brissot. Il alloit s'élever une dispute entre ces deux fameux personnages, lorsqu'on vit arriver dans l'auguste assemblée un vénérable membre qui fixa sur lui tous les regards.

Remarques sur le premier Chant.

(r) J'espère que mes Lecteurs ne seront pas fâchés de retrouver ici une conversation, extraite de la *feuille du jour*, qui est une critique aussi délicate que vraie de la discipline militaire actuelle.

Un colonel, ayant rassemblé son régiment dans la plaine pour la manœuvre, fut d'abord surpris, (on ne sait pas trop pourquoi) de voir les dragons en chapeaux blancs au lieu de casques. Un dragon (l'orateur du jour) lui fit entendre qu'indépendamment de ce que cette couleur absorboit les rayons du soleil, la légèreté de ces cas-

seaux, comparée au poids des casques, laissoit tout l'avantage aux premiers.

C'est fort bien, dit le *chef suprême*, qui, par un vieux préjugé réprouvé de la philosophie, crut s'apercevoir que la discipline commençoit à s'altérer.

Le lendemain il s'établit entre le *chef suprême* et les députés du corps, un dialogue peu différent de celui-ci.

Les députés. Mon colonel, étant décidés à servir avec zèle, subordination, etc., etc., à vous obéir en tout point, nous nous croyons obligés de ne pas borner notre patriotisme à nos devoirs; comme les représentants de la Nation, nous voulons... être nous-mêmes *Assemblée nationale*.

Le chef suprême stupé. ah! ah!

Les députés. Mon colonel, rien ne nous fera passer à la subordination, mais nous sommes décidés à remplir notre projet.

Le chef suprême. Bien décidés....?

Les députés. (avec audace) Oui, oui!

Le chef suprême. C'est fort bien fait.

Les députés. Mon colonel, pleins de respect pour vous, et pénétrés de la nécessité de l'ordre, nous nous sommes formés en comité.

Le chef suprême stupéfait. Ah! ah!

Les députés. Voilà la liste. *Comités de constitution, militaire, diplomatique, pour nos correspondances avec les autres Corps et les Jacobins. Comités de finance, de justice, etc., etc.*

Le chef suprême. En voilà beaucoup.

Les députés. (tous à la fois) Rien ne nous portera, mon Colonel, à vous désobéir; mais c'est un parti pris....

Le chef suprême. (précipitamment) C'est fort bien fait?

Les députés. Mon Colonel, nous vous avons nommé pouvoir exécutif.

Le chef suprême. Ah! ah! Pourquoi faire?

Les Députés. Respectueux pour les loix que nous ferons , dès que vous les ferez parler , nous nous y soumettrons avec zèle.

Le Chef suprême. Mais

Les Députés. (avec énergie) Nous le voulons , nous le voulons , morbleu ! corbleu ! etc. , (quelques juremens en crescendo.)

Le Chef suprême. (à tue tête) C'est très-bien fait !

Les Députés. Mon Colonel , toujours pénétrés de l'amour du bien , notre comité militaire a décrété que par notre voix vous renverriez tous nos officiers qui sont aristocrates , et que vous nous donneriez leurs places.

Le Chef suprême. Ah ! ah !

Les Députés. (tumultueusement) Quoi ! vous que nous respectons , vous vous étonnez ? (reprise de juremens.)

Le Chef suprême. Non , non C'est fort bien fait.

Les Députés. Mon Colonel , accablés de dépenses imprévues , le comité des finances . . . a décidé que vous nous remettiez la caisse . . . trop subordonnés pour penser . . . à nous en saisir . . .

Le Chef suprême. Ah ! ah ! pour le coup . . .

Les Députés. (émus) Donnez-là sur-le-champ , à l'instant . . . vous balancez . . . ?

Le Chef suprême. Non , la voilà . . . C'est très-bien fait.

Les Députés. Bravo ! bravo ! Vive le Chef suprême ! Sans discipline , sans respect pour lui point de bonheur , point d'armée . . .

Le Chef suprême. D'après tout ce qui se passe , et d'après les autres projets de vos comités , moi , pour voir exécutif suprême , je me sens inutile , et par enthousiasme de patriotisme , je me sacrifie , je m'en vais.

Les Députés (réfléchissant , se regardant.) Il a raison. Bravo ! bravo ! c'est très-bien fait ! vive la ci-devant Chef suprême !

Le Colonel est parti sans hésiter, au milieu des acclamations de son ci-devant régiment. Il est venu descendre à Paris chez le Ministre, lequel, après l'avoir écouté tranquillement, n'a pu que lui dire . . . *c'est fort bien fait.*

Le Colonel n'est plus rien du tout; et dans l'état des choses, *c'est fort bien fait.*

On pourroit faire une autre application à ce dialogue.

(2) Thomas Aniello, que par corruption on a nommé Masaniello, étoit un homme de la lie du peuple qui se mit à la tête de la révolution de Naples en 1646. Le quatrième jour de son règne il devint fou, le cinquième il fut massacré par ceux même qui l'avant-veille l'avoient porté en triomphe. Ainsi périssent ordinairement les chefs des factions populaires.

(3) Elle épousa M. de Buffon, fils du Plin français. Peu de tems après son mariage elle se sépara d'avec son mari pour vivre publiquement avec le héros du 6 Octobre. A certains égards elle ressemble à la célèbre Agnès Sorel. Quelques jours avant l'affaire du champ de Mars, elle dit à son illustre amant. « On m'a tous jours prédit que je serois aimée d'un Roi de France. » Je vois bien que la prophétie ne s'accomplira jamais » tant que je resterai avec vous. Ainsi je vous quitte » et je vais trouver Robespierre. »

(4) Au combat d'Onessant, M. d'Orléans se cacha à fond de cale, non point par poltronerie, mais pour imiter l'Empereur Auguste qui à la bataille d'Actium, avoit cru devoir user de cette sage précaution.

(5) Ce Pouthalier étoit un brissoteur de province qui pour avoir brissotté un peu trop maladroitement, se fit de mauvaises affaires avec la justice de Paris. Bien des gens prétendent que, s'il n'eût pas été pendu en 1786, il auroit pu être de cette seconde Législature. Lorsque

On conduisoit ce malheureux au supplice, des marchands de chansons chantoient sur la place de Grève, ce refrain dont l'air est connu.

Mon cher Poulhâlier,
Tu seras pendu,
N'en demande pas davantage.

(6) M. Brissot, ci-devant de Warville, est fils d'un pâtissier de la ville de Chartres. C'est un très-honnête homme, mais singulièrement distrait. Ayant ouvert à Londres une souscription pour un Lycée, et se voyant par ce moyen possesseur d'une somme de quinze mille francs, un beau matin qu'il se trouvoit dans ses momens de distraction, il revint en France, oubliant totalement ses abonnés, et non pas leur argent. Cette petite aventure lui fit tort dans l'esprit de quelques personnes mal-intentionnées, mais les honnêtes gens jugèrent que ce n'étoit qu'une distraction bien excusable dans un grand génie. Ce vertueux écrivain fit sous l'ancien régime beaucoup d'écrits, qu'on ne lut jamais; car alors on avoit encore la foiblesse de préférer le style aristocratique des Racine, Fénelon, Montesquieu, Despréaux, aux déclamations philosophiques de nos auteurs modernes. Mais comme tout est changé depuis la révolution, on lit beaucoup M. Brissot, en qui l'on trouve un style qui prouve que nous jouissons d'une liberté très-étendue, et même de quelque chose de plus que la liberté. Il rédige le *Patriote Français*, et demeure rue Grétry N^o. 1.

(7) M. de Condorcet, ci-devant Marquis, fut toujours le très-humble serviteur des saints du jour. Fripon avec Terray, jouant la probité avec Turgot, libertin avec Clugny, hypocrisie avec Necker, prodigue avec Calonne, despote avec Brienne, républicomane avec les Clubs. Il vend sa plume à qui la paye le mieux, et vendroit même sa femme si on vouloit l'acheter.

Le soir du 14 Juillet 1791 il fit mettre au-dessus de

sa porte un transparent où on lisoit en grosses lettres : *La Constitution, ou la mort*. Quelques plaisans ont écrit dessous : *Les bains froids, ou Bicêtre* : il demeure à l'Hôtel des Monnoies.

(8) M. de Condorcet a toujours eu un grand fonds de tendresse pour la chose publique. Il épousa Mademoiselle de Grouchy. Elle est très jolie et très-galante. Les Anglais viennent de publier une caricature qui la représente dans l'état de la belle nature, et faisant de ses deux mains l'usage que Madame Adam, ci-devant Eve, faisoit du tablier de feuille de figuier. Au-dessous on lit : *Res publica*. M. de la Fayette est à genoux devant, et dit, en étendant les doigts : *Voilà ma grande Charte, et je jure d'y être fidèle*.

On disoit à un homme d'esprit que madame de Condorcet alloit quitter Paris. Le moment d'après on lui dit qu'elle ne partirait point. Ces deux chances, répondit-il, sont absolument indifférentes pour elle. Ici tout le monde fut son amant : ailleurs elle sera la maîtresse de tout le monde.

Vers les mois d'Août et de Septembre 1791, elle arrangeoit son fichu de manière que les amateurs voyoient ce que l'on voudroit toujours voir. Quelques-tems après une épingle oruelle fut mise au fichu, précisément sous le menton. Un amateur lui dit : *Pourquoi donc, Madame, cet excès de modestie ? Vous nous avez privés de l'aspect d'un trésor : En vérité c'est une barbarie ! Eh, ne savez-vous pas, Monsieur, lui répondit-elle, que les élections sont finies ?*

(9) Tout le monde sait que François Robert Damien est l'oncle de Robespierre. Le père de celui-ci, obligé de changer de nom, forma de ces deux noms patronimiques *Robert Pierre*, celui de *Robespierre* qui fut adopté par toute la famille.

(10) Rien de plus comique que les motions sérieuses

Ce député d'Aras. Il ne manqua pas de beaucoup la couronne de France ; car un gros parti, s'étoit déclaré en sa faveur, après le départ du Roi ; et même lors de la fameuse pétition des Jacobins assemblés au Champ de Mars, les Sans-culotes montèrent sur l'autel de la patrie, en s'écriant, *vive Robespierre, Roi des Français !* Mais la fusillade du lendemain détrôna M. Robespierre, qui se console à la tribune des Jacobins de la perte de son royaume.

Quelque jote après la clôture de l'Assemblée constituante, on attendit à Arras ce grand législateur. Les têtes exaltées veulent que les Citoyens prennent les armes, aillent faire cortège au triomphateur, mais la Municipalité cherche le grand homme pour qui se préparent tous ces honneurs. On nomme Robespierre. *Il n'est plus grand homme*, dit la Municipalité ; *point d'armes, s'il vous plaît, Citoyens.* Sage défense ! Mais le club n'est point de l'avis municipal. La rage des couronnes et des triomphes le tenoit. Il se charge d'escorter le ci-devant Brutus, et désigne une sœur pour tresser les branches triomphales. Mademoiselle Robespierre et M. Robespierre cadet, Madame Gamban, Mademoiselle Gabriel et beaucoup d'autres demoiselles, coiffées, parées, joyeuses, vont pompeusement au-devant du héros républicain, précédées d'une musique. On marche jusqu'à Beaurains. Mais hélas, point de triomphateur ! Quel coup pour la famille ! Grande toilette, des carrosses, des musiciens, une couronne, et point de triomphe. *Cela ne sera point*, dit un clubiste, *il faut couronner quelqu'un, fût le diable.* Alors un homme d'esprit de la troupe couronnante, adjuge les feuilles étiées au frère du héros. *Bravo !* crie-t-on de toutes parts. *Non je refuse*, trie Robespierre cadet, *on se moquerait de moi presque autant que de mon frère.* Il avoit raison. On tint conseil pour savoir le parti qu'il y avoit à prendre ; on opina pour la danse, et tout finit par là.

François ! laissez vos folies ; soyez d'accord avec vos principes , soyez avarés de couronnes , et ne prostituez point vos hommages à des insensés.

(11) Cet abbé, que son club a fait évêque de Blois et qui, si on lui eût rendu justice, seroit depuis longtemps pensionnaire de Charénton, est un des plus ardens factieux du parti républicain. Il traversoit un jour la cour des Petits-Pères, quand M. l'abbé Maury, qui venoit à sa rencontre, lui crie de loin, en lui faisant une profonde révérence : *bonjour, Monseigneur.* --- *Oh !* dit-quelqu'un qui passoit, *il se moque de lui.* --- *Vous avez raison,* reprit l'abbé.

(12) Ce député n'est guères connu que par son républicanisme exalté, son assidue aux Jacobins et sa mine stupide. Il fit un jour sérieusement la motion, en plénière Assemblée Nationale, de n'accorder au Roi pour toute distinction qu'une écharpe tricolore comme à un Maire de Village. On lui rit au nez, et le pauvre homme crut bonnement que ce rire venoit du plaisir qu'avait causé sa motion.

(13) On pourroit, pour faire connoître ce sénateur, renvoyer aux articles *Robespierre et Grégoire*. Ces trois Messieurs se disputent de ridicules et d'extravagance, pour n'en pas dire davantage.

Le Samedi, premier Octobre 1791, les anciens Députés sortirent de la salle, mêlés avec les nouveaux. La multitude apperçut MM. Robespierre, Grégoire et Péthion. Elle les couvrit d'applaudissemens et de rubans. M. Robespierre reçoit même la couronne civique et fut reconduit en triomphe. Comme la procession se dirigea sur le Faubourg Saint-Germain, on crut qu'elle prenoit le chemin des *Petites-Maisons* ; mais elles les évita fort adroitement, et suivit sa route au milieu de ses propres acclamations.

(14) Les Jacobins ont pris leur nom de la maison religieuse des Jacobins de la rue Saint-Honoré où ils tien-

nent leurs séances. On sait que Jacques Clément étoit Jacobin, et quoiqu'il demeurât dans la maison Jacobine de la rue Saint-Jacques, je n'ai pas cru devoir changer quelque chose au discours de l'abbé Grégoire. On sait aussi que les Jacobins-religieux ne s'appellent Jacobins qu'à cause de la rue Saint-Jacques où se trouvoit la plus ancienne de leurs maisons et que leur véritable nom est *Dominicain*, du nom de Saint-Dominique leur fondateur. Ainsi les Jacobins de France et les Dominicains des pays étrangers sont les disciples du même ordre, et tous en ont pris également l'esprit. Entrons en quelques détails à ce sujet, et voyons les maux qu'ont produits les Jacobins ou Dominicains, (car ils sont les mêmes) dans tous les lieux où on les a soufferts.

Je commence par Saint-Dominique leur fondateur et je vois les horreurs qu'il exerce envers les infortunés Albigeois.

Ses disciples en Espagne établissent l'Inquisition.

En Italie un Jacobin empoisonne l'Empereur Henri VII dans une hostie ; en France Jacques Clément assassine Henri III.

Peu d'années après, Bourgoïn, Prieur des Jacobins de Paris, est écartelé à Tours pour le même crime.

De plus, il existe maintenant une société de Régicides qui ont pris le nom de Jacobins et qui, à eux seuls, ont déjà commis les crimes de tous les Jacobins du monde.

Enfin l'on a joué dernièrement un drame monstrueux, (les Victimes Cloîtrées) dont la scène est dans un Couvent. L'auteur, voulant peindre des moines scélérats, s'est vu obligé de choisir des Jacobins pour donner plus de vérité à sa pièce.

(15) Il faut l'avouer, si dans cette révolution il est un personnage qui ait montré un grand caractère, ce personnage est une femme, et cette femme est la Reine. Qu'on se rappelle la nuit horriblement célèbre du 6 octo-

bre 1789, où, pour échapper aux poignards des assassins, elle allât, presque nue, chercher un asyle dans la chambre du Roi. Là elle consolait tous ceux que ce cruel événement avoit glacés d'effroi. Tandis que tout le monde trembloit pour ses jours, tandis qu'elle voyoit ce ministre si chéri d'un peuple aveuglé et pour qui seul il avoit fait la révolution, M. Necker enfin, se caché dans un des coins de l'appartement et fuir ce même peuple dont il étoit encore l'idole, la Reine, prenant le Dauphin dans ses bras, osa se montrer, sur son balcon, à cette troupe de Cannibales qui étoit venu de Paris pour la massacrer.

(16) Auteur du roman des *Liaisons Dangereuses*; il est lui-même une liaison très-dangereuse. Je puis d'un seul mot faire connoître ce républicain en disant qu'il est le fidèle acheteur du duc d'Orléans et que nul ne mérite mieux de l'être.

(17) Le jacobin Brissot a fait quelques petits voyages. J'ai déjà parlé de celui d'Angleterre. Voyant que ces libelles ne faisoient point fortune en France, il étoit parti pour les Etats-Unis d'Amérique, lorsqu'il apprit la convocation des Etats-Généraux en France. A cette nouvelle, il revint à Paris, espérant que les Etats-Généraux amèneraient quelques saintes insurrections à la suite desquelles les gens honnêtes, comme Brissot, pourraient se faire un nom, n'importe comment, et l'on voit qu'il ne s'est pas trompé.

CHANT II.

LA BAGUETTE.

TALISMANS précieux ! bienfaisante magie !

Baguette de Merlin ! prestiges séducteurs !

Art tout puissant de la négromancie !

Hypégraphes ailés ! utiles enchanteurs !

Je veux vous rendre à ma chère patrie.

Trop long-tems la froide raison

Vous a , par goût ou par folie ,

Bannis de cet heureux canton.

Mes vœux vous vengeront , alors qu'on vous oublie.

Bienfaisante magie , oui , je veux dans mes chants

Avoir recours à vos enchantemens.

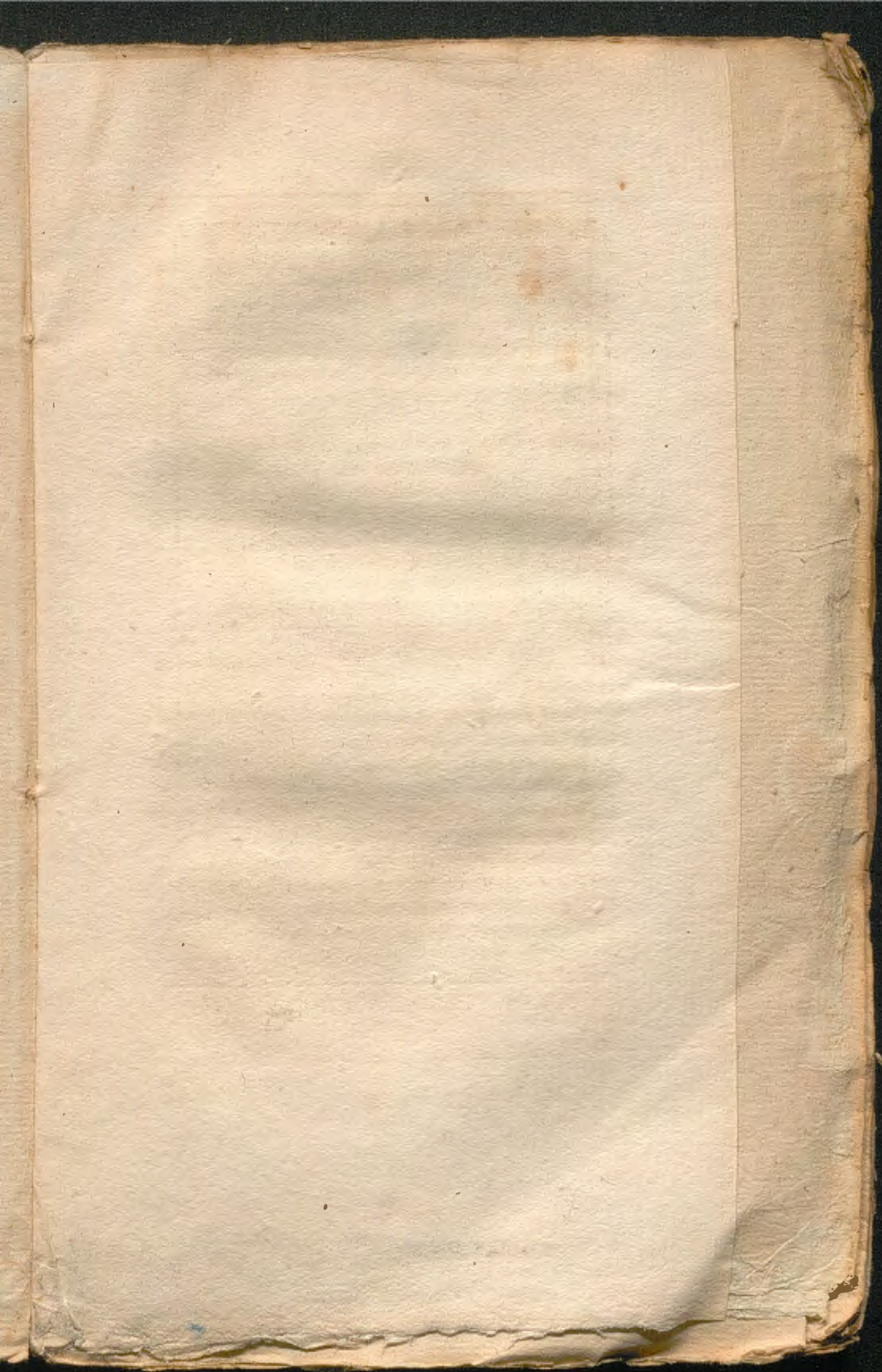
Je prétends , en dépit de la philosophie ,

Ressusciter vos miracles divins.

Il faut toujours quelque peu de magie

Pour faire supporter des héros Jacobins.

Le nouveau membre , qui entroit dans la Jacobinière , étoit le grand Camille Desmoulins , (1) ce digne procureur-général de la lanterne. Il portoit à la main une baguette merveilleuse qui étonna tous les Jacobites. Ils voulurent savoir du grand Camille quel en pouvoit





Chant. Second.

être l'usage. Celui-ci leur répondit : « amis , je
 » viens d'avoir un secret entretien avec le grand
 » génie qui depuis deux ans gouverne la France ,
 » avec Démagogos enfin. — Quoi ? tu as vu
 » Démagogos , s'écrièrent tous les Jacobins ? —
 Oui , je l'ai vu , répéta Camille Desmoulins , en
 ajoutant :

Oui , je l'ai vu , ce grand Démagogos ,
 Ennemi né d'un odieux repbs ,
 Qui , pour sauver l'honneur de ma patrie ,
 Veut abolir noblesse et monarchie ,
 Et nous donner , par ses heureux travaux ,
 Tous les plaisirs de la démagogie.
 Je tiens de lui ce précieux présent ,
 Cette baguette utile et merveilleuse.
 Par elle enfin , il m'en a fait serment ,
 De nos projets la fin doit être heureuse.

Le grand Camille Desmoulins , voyant que
 ses augustes confrères vouloient savoir en quel
 lieu et comment il avoit vu le génie Démago-
 gos , leur dit :

Tranquille auprès de ma Lucile , (2)
 Je rédigeois innocemment
 Certain petit écrit méchant
 Qui , le lendemain dans la ville ,
 Devoit prouver pertinemment
 Que , lorsqu'un prince est trop puissant ,
 Ou lorsqu'il paroît inhabile
 A porter ce fardeau pesant ,
 Ce sceptre d'or , qui maintenant
 N'est plus qu'un hochet inutile ,

On doit, sans nul ménagement,
 Lui retirer fort prudemment
 Et couronne et liste civile.
 Soudain j'entends un bruit affreux ;
 Je sens frissonner tout mon être,
 Et vois entrer par la fenêtre
 Démagogos tout radieux.
 Je veux m'enfuir, mais il m'arrête ;
 Et ce divin Démagogos,
 Après un compliment honnête
 Mêlé d'ithos et de pathos,
 Avec un aimable sourire
 Me dit ce que je vais vous dire :

« Auguste est digne procureur
 » De la trop utile lanterne !
 » O le plus sage écrivain !
 » Du bon peuple que je gouverne !
 » Cours vite au sénat clémentin (3) ,
 » Dis-lui qu'il est bien tems enfin
 » Que tous les Jacobins de France
 » Viennent, les armes à la main,
 » Me prouver leur obéissance.
 » Il faut même que, dès demain
 » Ils osent prendre ma défense ,
 » Ou qu'ils redoutent ma vengeance ,
 » Si je ne suis vengé soudain.
 » Qu'on détruise la monarchie ,
 » Que tous s'arment, jeunes et vieux ,
 » Qu'ils fassent fleurir en ces lieux
 » Les loix de la démagogie.
 » Voilà, sublime Désmoulins ,
 » Ce que de ma part tu vas dire
 » A mes amis les Jacobins.
 » Du fond de mon puissant empire
 » Je veillerai sur leurs destins.

- » Pour toi , tu seras l'interprète
- » De mes volontés auprès d'eux ,
- » Et pour les conduire en tous lieux
- » Je te fais don de ma baguette.
- » Elle a deux bouts , et tu dois voir
- » Que l'un est blanc et l'autre noir.
- » Le noir fait les métamorphoses ,
- » Il peut changer l'homme en baudet ,
- » L'âne en docteur , comme il lui plaît.
- » Le blanc , par un contraire effet ,
- » En leur place remet les choses.
- » Je te laisse avec mon présent.
- » Dans l'entreprise où je t'engage
- » Il pourra te servir souvent ,
- » Mais sur-tout fais en bon usage.
- » Ainsi parla Démagogos :
- » Et s'échappant par la fenêtre ,
- » Je le vis monter sur le dos
- » D'un gros vilain rhinocéros
- » Qui bientôt le fit disparaître.

Le peintre le plus habile ne pourroit rendre
l'étonnement où le discours du grand Camille
jeta la Jacobinière.

De la baguette cependant
On veut connoître le mérite ,
Et bientôt chaque Jacobin
Croit la toucher impunément ,
Brissot le premier s'en approche ,
Et la touchant par le bout noir ,
Il a le déplaisir de voir
Les mains , dont souvent il accroche ,
S'allonger et s'armer soudain
D'une double paire de griffes
Dont les plus hardis escroquilles
Se servent pour leurs coups-de-main.

Condorcet la touche de même ,
 C'est-à-dire , par le bout noir ;
 Alors sur son front triste et blême
 (Pour un mari quel désespoir !)
 On voit un long bois qui brandille.
 L'instant d'après le grand Camille
 La touche comme Condorcet ,
 Sur son front même ornement brille ,
 Tant son bâton faisoit effier.
 En un mot je ne saurois taire
 Que ces Jacobins malheureux
 Touchoient le bâton merveilleux
 Toujours par le côté contraire.
 Gorsas (4) fut y porter la main ;
 Le pauvre sot devint soudain
 Un mâtin qui sans cesse aboie
 Et veut mordre chaque passant.
 Caïra (5) , qui sur ce talisman
 Ne pouvoit contenir sa joie ,
 Le touche et devient char-huant.
 Toujours le côté noir opère.
 Danton (6) se transforme en taureau ,
 Sillery (7) devient maquereau ,
 Fréron (8) baudet , Péthion vipère ,
 D'Orléans bouc , Laclos hibou ,
 Margot-Laplante (9) une panthère ,
 Buzot (10) un joli sapajou
 Qui ne fait que ce qu'il voit faire ,
 Le dur Marat (11) un loup-garou
 Qui , traignant de voir la lumière ,
 N'ose jamais quitter son trou
 Enfin tant de métamorphoses
 Prouvant que la baguette avoit
 Le rare et merveilleux secret
 De changer la forme des choses ,
 Mons Desmoulins dit qu'en alloit
 Redevenir ce qu'on étoit.

Aussitôt , prenant sa baguette ,
 Il en touché du côté blanc
 Tous ceux qui fort imprudemment ,
 Ou par quelque raison secrète ,
 L'avoient prise du côté noir.
 Lors il vit, suivant son espoir ,
 Tous ses infortunés confrères ,
 Ainsi changés sans le savoir ,
 Reprendre leur forme ordinaire.

Les propriétés de la baguette ainsi reconnues, il ne fut plus question que de savoir comment on s'en serviroit. D'abord il fut décidé qu'on en dirigerait tous les effets contre les royalistes. Saint Huruge (12) dit qu'il falloit les métamorphoser en agneaux et qu'alors il seroit facile de les égorger ; ce qui éviteroit entre les deux partis une guerre qui pourroit être longue et sanglante. Cet avis parut lumineux. Mais lorsqu'on eût réfléchi qu'il falloit pour cet effet toucher, avec le bout noir de la baguette, tous les soldats de l'armée royaliste, les uns après les autres, personne ne voulut se charger de cette périlleuse entreprise. Alors l'abbé Grégoire, comme président de l'auguste pétaudière, crut devoir prendre la parole, et il dit :

Oui, je vois bien, mes vertueux amis ,
 Qu'il faut enfin que nous fassions la guerre
 Aux partisans du malheureux Louis.
 Faisons la donc, puisqu'il nous faut la faire;
 Et que demain, dès qu'un jour lénitif
 Éclairera les toits, les girouettes,
 Chacun de vous, au champ fédératif,

Se rend armé de pieux , de bayonnettes ,
 De pistolets , de tambours , de trompettes ,
 Seuls ornemens d'un citoyen actif.
 Nous nommerons les chefs , les capitaines ,
 Les lieutenans , les tambours , les soldats ,
 Les aumôniers , les sergens , les goujats ;
 Pour ces derniers ils seront par centaines.
 Après cela , marchant tambour battant ,
 Le sabre au poing , l'air gai , mèche allumée ,
 Nous avançons en tête d'une Armée
 Que prudemment précède un feu roulant ,
 Nous arrivons aux portes de la ville
 Qui défendra le parti de Louis ;
 On nous les ferme : effort bien inutile !
 Car aussitôt nos lâches ennemis
 Sont assiégés , puis vaincus , puis occis ,
 Comme en prenant la désunte bastille
 En ont agi les bourgeois de Paris.
 Nous violons et la veuve et la fille ,
 Nous pillons tout , nous battons les maris.
 Cette conduite est bonne et nécessaire ,
 Lorsqu'en un lieu l'on pénètre en vainqueur ;
 Cela vous donne un air plus militaire , (13)
 Et cet air-là fait toujours grand honneur ,
 Nous faisons tout au nom de la patrie ;
 Et puis après , sans vous dire comment ,
 Du Roi régnant s'éteint la dynastie.
 Heureux alors par cet événement ,
 Sur les débris du pouvoir monarchique
 Nous élevons soudain la République.
 Par elle enfin nous sommes tout-puissans.
 Nous adulons le parti populaire ;
 Pour le flatter nous abaissons les grands ;
 Et ce vil peuple , à qui nous voulons plaire ,
 Que nous vexons , que nous tyrannisons ,
 Bien loin de voir que c'est nous qui causons
 Le mal de tous et sa propre misère ,
 Est pour nous seuls toujours prêt à tout faire .

Il est à nous, puisque nous lui donnons
 La liberté, sa nouvelle chimère,
 Voilà comment une insurrection
 Peut devenir utile et salutaire.
 Aussi la nôtre, en cette occasion,
 Doit être utile à notre nation ;
 Mais commençons par lui faire la guerre.

Ainsi parla l'Abbé Grégoire, et tous les honorables membres sortirent de l'auguste assemblée pour se rendre le lendemain de grand matin, armés de pied en cap, au champ de de la Fédération. D'Orléans disoit en sortant :

Je le vois bien, l'air s'obscurcit en France.
 On se battra, je ne me battrai pas,
 Mais je crois voir, dans tous les cas,
 Que j'attraperai la régence.

Brissot disoit de son côté, en songeant à sa chère République :

Mon sort est-il assez heureux !
 J'abhorrois l'Etat monarchique ,
 Voilà, que pour combler mes vœux,
 On adopte ma république.

Pour Robespierre, il ne disoit rien, mais il n'en pensoit pas moins. Il comptoit toujours sur la royauté que Démagogos, sous la forme de Damiens, lui avoit promise, et il espéroit qu'à travers les troubles qui s'élevoient, il pourroit facilement se faire nommer Roi, par ses fidèles Sans-culottes.

Remarques sur le second Chant.

(1) Ce Camille Desmoulins est un des plus enragés factieux du club des Jacobins. Peu de jours après la prise de la bastille et les premières exécutions populaires, il osa prendre le titre de *Procureur général de la lanterne*, et sous ce nom il fit une brochure dans laquelle il exhortoit le bon peuple de Paris à lanterner tous ceux que l'on suspectoit d'aristocratie. Cette brochure est intitulée: *Discours de la lanterne aux parisiens, par la bouche de son Procureur général. Desmoulins*, jouit de plusieurs réputations. En le lisant on le juge un forcené, en le voyant, un sans-culotte, en l'écoutant, un imbécile. En un mot, c'est un malheureux toujours déraisonnant, toujours dénonçant, toujours calomniant, et dont l'ame est retournée sur la figure. Il a dirigé jusqu'au mois de juillet 1791, les *révolutions de France et de Brabant*; mais à présent il observe un silence qui n'est pas sans mérite; il demeure rue du théâtre français.

(2) Lucile Duplessis, actuellement Madame Desmoulins, est, suivant la chronique scandaleuse, fille et petite fille de l'Abbé Terrai. Grande, belle et bien faite, elle est le parfait contraste de son mari: celui-ci vouloit l'épouser sur l'autel de la patrie au champ de mars, mais une pluie abondante, qui survint le jour pris pour le mariage, le força de se marier tout bonnement à l'église. Un Journaliste de ma connoissance avoit dit dans sa feuille que Desmoulins n'avoit pu consommer son mariage. Deux jours après il reçut un billet de Madame Desmoulins qui lui prouvoit que cette assertion étoit mal fondée, et que Desmoulins étoit trop bon ci-

Troyen pour avoir négligé les devoirs que lui imposoit son nouvel état. Elle demeure encore avec son mari.

(3) On sait bien que c'est en mémoire de Jacques Clément que le club des Jacobins a pris le nom de Clémentin.

(4) Ce Jacobin est de Limoges comme Pourceaugnat. Il y fut quelques temps maître d'école. De-là il passa à Versailles où il exerça la même profession, enfin il est venu à Paris quelques tems avant la révolution. Il préluda par quelques petits libelles; et dans ses écrits, il voulut faire le petit badin, mais lorsqu'il plaisante, ils ressemblent à l'ané qui contrefait le petit chien. Il rédige le *Courier dans les 83 Départemens*, et demeure rue Tiquetonne, N°. 7.

(5) L'Empereur Léopold n'a point d'ennemi plus acharné que le sieur Carra, dont le journal qu'on ne lit point a cependant son utilité. Cet écrivain fut secrétaire du Cardinal de Rohan qui bientôt le congédia. Carra s'attacha alors à M. de Calonné dont il chanta les louanges tant que ce ministre fut en place, et qu'il calomnia dès qu'il fut remercié. Il fit ensuite de petits écrits diplomatiques pour prouver qu'il étoit initié dans tous les secrets des différentes Cours de l'Europe. Il est l'un des rédacteurs des *Annales patriotiques, nationales et politiques*, et demeure rue de la Michaudière.

(6) Danton, membre des clubs des Jacobins, des Cordeliers, de la Société fraternelle, etc., doit sa réputation à la force de ses poumons; c'est le stenter du parti. L'affaire du Champ-de-Mars l'obligea, ainsi que bien d'autres, de se tenir caché pendant quelque-tems. Depuis il reparut; mais voyant qu'en ne lui rendoit pas tous les honneurs qu'il croyoit avoir mérités, il est parti pour Arcis-sur-Aube, lieu de sa naissance, en maudissant son ingrate patrie. On regarde ce départ comme l'action d'un amant qui boude sa maîtresse et qui ne tardera pas à se réconcilier avec elle.

(7) Celui-ci a bien des titres à la gloire et à notre reconnaissance. Il est le Bonneau de Philippe d'Orléans, le mari de Madame de Silleri, connue par ses ouvrages et ses vertus incroyables, et enfin le père Putatif de la belle *Paméla* et de ses autres enfans. Il demeure rue *Neuve des Mathurins, Chaussée d'Antin*.

(8) Il est fils du célèbre littérateur, de ce nom, ridiculisé par Voltaire et compagnie. C'est un des plus vils et ridicules ennemis de notre bon Roi. Je n'ai, pour prouver ce que j'avance, qu'à nommer *l'Orateur du Peuple* dont Fréron est le Rédacteur. Il demeure rue du *Théâtre Français*.

Il est à remarquer que la maison, sise rue du *Théâtre Français* et qui fait le coin de la *Place de la Comédie*, semble être un repaire consacré à la démagogie. On en peut juger par ceux qui l'habitent dont voici la liste.

1°. Camille Desmoulins, auteur des *Révolutions de France et de Brabant*.

2°. Fréron, Rédacteur de *l'Orateur du Peuple*, qui paroît sous le nom de *Martel*.

3°. Fabre d'Églantine, qui a rédigé quelque-tems les *Révolutions de Paris*, et qui fit jouer à la *Comédie Italienne* une espèce de comédie démagogique, intitulée *le Convalescent de Qualité*. De plus il est fondateur de l'ordre des *Tyrannicides*.

4°. Marcandier, digne collaborateur du journal de son ami Fréron. Il fournit de tems en tems des articles à *Marat*.

5°. Berquin, ci-devant auteur à l'usage des enfans, (il a fait *l'Ami des Enfans*) et maintenant Rédacteur en chef de la partie politique de l'immense *Moniteur*.

6°. Chalons, Imprimeur des *Révolutions de France et de Brabant*, de *l'Ami du Peuple*, de *l'Orateur du Peuple* et autres semblables écrits. Mais il est mort. Dieu veuille avoir son ame!

(9) Une des sœurs de la société fraternelle dont le patriotisme est le plus vigoureux. Elle signa plusieurs Pétition collées aux murs du Palais-Royal. Elle accusa un jour dans son club une de ses consœurs d'être femme de mauvaise vie, mais on lui répondit que le club seroit bientôt désert, si l'on faisoit attention à ces petites misères-là.

(10) Un des législateurs qui s'opiniâtroient à ce que le Roi fut mis en cause. Il singe Robespierre, et personne n'ose singer Buzot.

(11) L'existence de ce monstre est un problème pour bien des gens, mais il existe cependant. C'est du fond d'un souterrain que tous les matins il vomit sa feuille infernale qu'il ose nommer *l'Ami du Peuple*. Elle est si remplie d'horreurs et de blasphèmes qu'elle ne produit plus aucun effet. Car comme on dit : *trop est trop*.

(12) Celui-ci est le gilles du parti. Sa femme, sous l'ancien régime, le fit enfermer comme fou, pour se livrer plus tranquillement à la débauché. Ayant recouvré sa liberté, Saint-Huruge, à son tour, fit enfermer sa femme. Il joint aux propos d'un rodomont la lâcheté d'un Thersite.

On lui reprochoit un jour d'être sanguinaire : il prouva le contraire en disant que s'il voyoit deux hommes se battre contre un, il se mettroit du parti le plus fort, parce qu'il y avoit à parier qu'il n'y auroit qu'un mort, et qu'il pourroit y en avoir deux, s'il se joignoit au parti le plus foible.

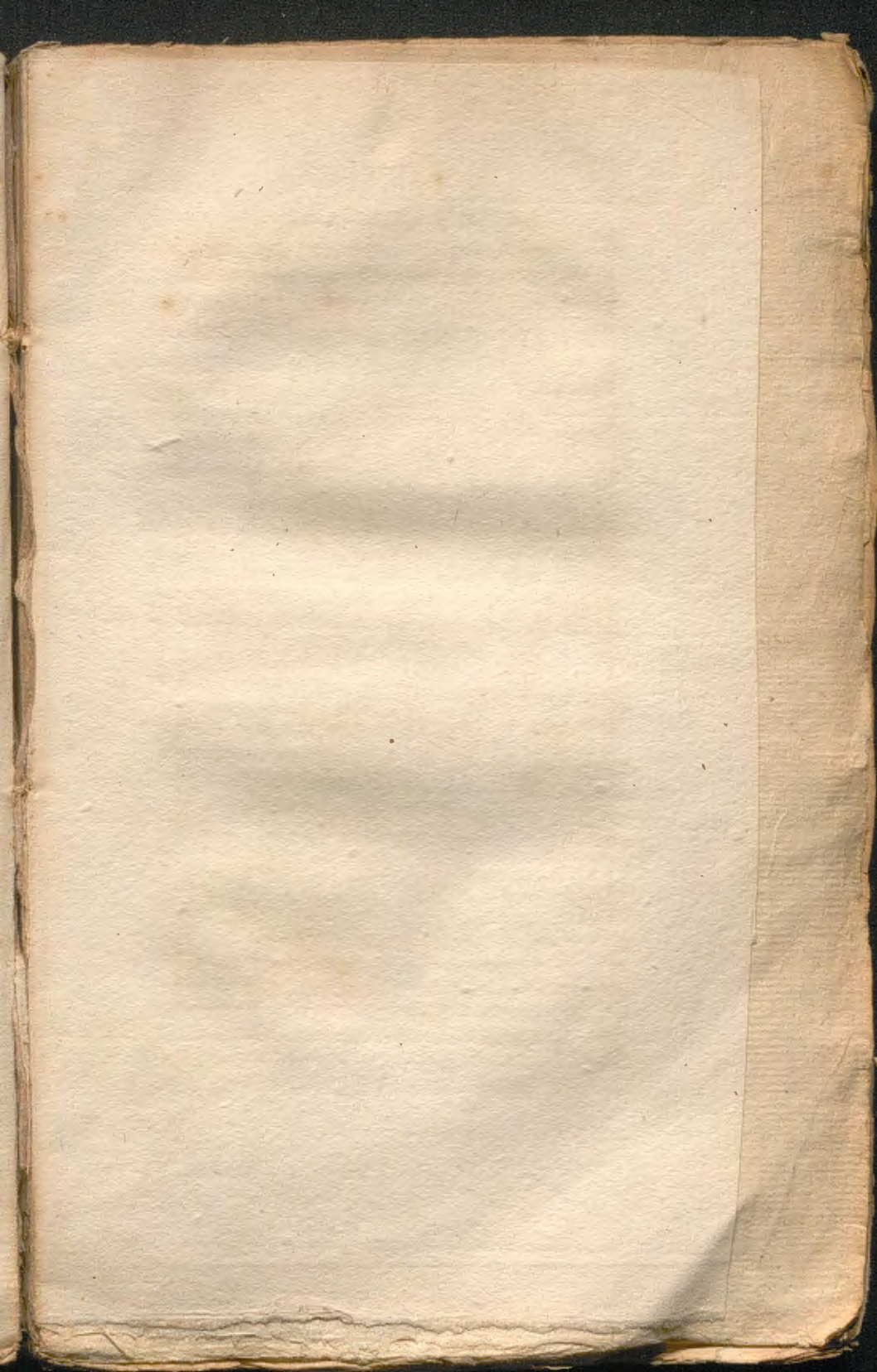
Au mois de Mai 1791 il brûla l'effigie du Pape au Palais-royal, aidé de Gorsas qui prononça l'oraison funèbre, et de plusieurs autres patriotes de la même classe. Quelqu'un qui n'avoit pas très-bonne vue, demande, en voyant le mannequin sur lequel chacun portoit des coups, si c'étoit un être vivant? » Quoi! dit d'un air étonné, celui à qui on faisoit cette demande!

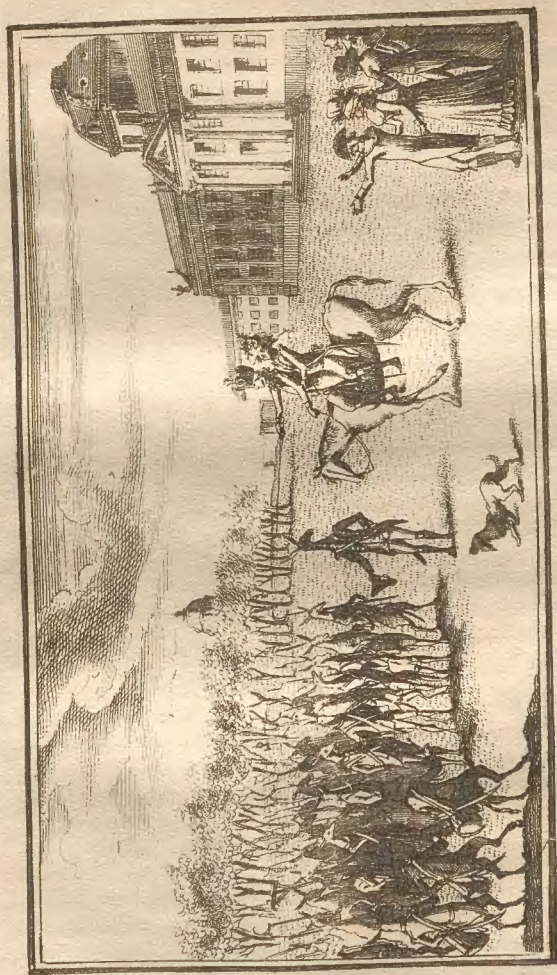
» Est-ce que vous ne devinez pas que c'est un mannequin, puisque c'est Saint Huruge qui frappe ?

On ignore la demeure de ce républicomane ; tout ce que l'on sçait, c'est qu'il couche souvent à la société fraternelle.

(13) L'abbé Grégoire a la fureur, aux Jacobins, d'entrer dans des détails militaires toujours pleins d'hérésies. Il se plaignoit l'autre jour de ce que les boulets, dans les différentes villes de guerre, ne pouvoient entrer dans les canons ; événement dont il accusa les royalistes.







Chant troisième.

 CHANT III.

 LA REVUE.

Vous avez lu l'incomparable Homère,
 Le doux Virgile, et ce peintre charmant
 De la fureur du paladin Roland,
 Et Camoëns, et le Tasse, et Voltaire?
 Ils ont chanté d'intépides soldats,
 Des chefs vaillans, des sièges, des combats,
 Et les plaisirs du démon de la guerre.
 Ce fut pour eux, je crois, un grand bonheur.
 Mais ils n'ont pas eu, comme moi, l'honneur
 De consigner au Temple de mémoire
 Des Condorcët, des Carra, des Grégoire,
 Héros fameux, dont la moindre action
 Doit éclipter, et je le dis sans feindre,
 Tous les vainqueurs de l'antique Thon.
 Chantres divins, que vous êtes à plaindre!
 Vos vers sont beaux, vos combats sont très-bien,
 Mais vos héros près des miens ne sont rien!
 N'a pas qui veut des Jacobins à peindre.

Le soleil commençoit à peine à dorer la cime
 des monts que le Champ, ci-devant de Mars,

et maintenant Champ de la Fédération , offroit déjà le spectacle d'une armée formidable. Les républicains, courant, haletant, cherchoient par-tout leurs drapeaux. Ils avoient tous pendu à leur boutonnière un signe auquel ils devoient se reconnoître ; c'étoit celui du républicanisme. Il représentoit une petite figure, coëffée d'un bonnet de laine nommé le bonnet de la liberté, au bas de laquelle on lisoit ces mots : *vivre libre ou mourir*. Cette espèce de marotte étoit la marque distinctive du parti. Le sort avoit choisi pour généralissime de cette armée le philosophe Condorcet, et pour lieutenans-généraux le Brasseur Santerre et le sénateur Vadier (1). Dès que le nouveau général vit ses troupes sous les armes, il monta sur une espèce de cheval, qu'il avoit loué pour toute la campagne, et qui descendoit par les mâles du fameux Rossinante. Aussitôt l'armée défila devant lui dans l'ordre suivant :

Le premier corps qui s'avança
Fut l'escadron des Sans-Culottes. (2)
Jamais courage n'égalé
Celui de ces bons patriotes.
Très-bien armés, très-peu vêtus,
Jurant plus que l'abbé Grégoire,
Aimant plus l'argent que la gloire,
Et mettant au rang des vertus,
Ainsi que chez les Spartiates,
L'art de voler sans être vus.
Ces intrépides démocrates
Sont l'effroi des aristocrates
Et de nos modernes crépus.

Du paysan l'humble chaumière ,
 Le palais doré du traître ,
 De la nonette le couvent ,
 Du marquis la gentilhommière ,
 Ils pillent tout également ;
 Et même on les a vus souvent
 Lorsqu'ils ne trouvoient rien à faire ,
 Aller dans maint Département
 Exciter un soulèvement
 Que payoit la Jacobinière.
 De ce superbe régiment
 Le colonel est Robespierre.

Après eux venoient à pas lents
 Messieurs du club des indigens (3) ,
 Commandés par le grand Prudhomme. (4)
 Ces enfans de la liberté ,
 Qu'au club Jacobite on renomme
 Pour leur prudente intégrité ,
 N'ont point cet éclat emprunté
 Qui blesse les yeux de tout homme
 Partisan de la pauvreté.
 Chacun de ces preux militaires ,
 Bien loin d'avoir du superflu ,
 Par civisme à présent n'a guères
 Que l'honneur d'être presque nud.
 Avec ce nom de patriotes ,
 Nom glorieux qui leur plaît tant ,
 Ils se consolent aisément
 D'être sans bas et sans culottes.

Un gros bataillon de guerriers
 D'un pas ferme venoit ensuite.
 C'étoient Messieurs les Cordeliers (5)
 Qui, très-avides de dardiers ,
 Comptoient fort sur la réussite
 Des projets de leurs officiers.

Ils se sont assez fait connoître
 Et par leur zèle et leur valeur,
 Mais à cette civique ardeur,
 Qu'ils firent trop souvent paroître,
 Si l'on n'eût mis un terme enfin,
 Il n'existeroit plus peut-être
 Ni gentilhomme, ni Robin,
 Ni moine, évêque, noné ou prêtre.
 Mons Danton, à voix de stentor
 Que, pour son ame pure, honnête,
 On estime bien plus encor,
 De ces héros marchoit en tête.

Le bataillon, qui vient après,
 Est celui des tyrannicides. (6)
 On lit sur leurs minés livides
 Et leurs desseins et leurs forfaits.
 Ils semblent être sans armure,
 Mais ils cachent sous leurs habits
 De gros poignards à leur ceinture
 Dont-ils perceroient leurs amis,
 S'ils les croyoient par aventure
 Partisans du bon Roi Louis.
 Leur pas est lent, leur regard louche,
 Et le blasphème est dans leur bouche.
 Pour commander ce bataillon,
 Dont la fureur est sans égale,
 Un digne ami du grand Danton,
 Le gendre, (7) a quitté son étale.

Armé de gros bâtons nouveaux,
 Jurant, sacrant à la Duchesne, (8)
 Fumant, infectant tous les lieux
 De sa rogomatique haleine,
 Tel parut l'escadron des halles. (9)
 On eût dit que ces malheureux
 Avec leurs hurlemens affreux
 Se croyoient être aux Bacchanales.

(37)

De cet escadron mugissant ,
Qu'on ne menoit qu'à corps de gantes ,
Saint-Horugé , aux larges épaules ,
S'étoit fait nommer commandant.

La société fraternelle (10)
Avoit fourni deux bataillons ,
L'un masculin , l'autre femelle :
Le premier , par ses motions ,
Son virulent patriotisme
Et ses dénonciations ,

Est le fléau du despotisme.
Pour le bien de la nation
Sans cesse à détruire il s'applique.
Le chef de ce gros bataillon
Est Roderer le tabachique. (11)

De la même société
Parut le bataillon femelle :
Là , mainte jeune jouvencelle ,
Fière de sa virginité

Qui chaque jour se renouvelle ,
Et qui , pour narguer à jamais
Les prétendus aristocrates ,
Ne prodigue ses doux attraits
Qu'aux plus pétulens démocrates ,
Va combattre sous l'étendart
De la plus sage des matrones ,
De Genlis-Silléri-Brulart. (12)

De ces invincibles bellones
On ne peut compter les travaux ,
Car fuyant un lâche repos ,
Aucune de ces amazones
N'a jamais su tourner le dos.

A travers des flots de poussière
Qui s'élevoient jusques aux cieux
On voit de la Jacobinière
Marcher le bataillon longueux.

Armés , vêtus à la légère
 Au sortir de leur pétaudière
 Tous ces formidables guerriers
 Avoient , pour aller à la guerre ,
 Mis en gage leurs vieux souliers ,
 Décorés d'énormes moustaches ,
 Le sabre en main ils s'avançoient ,
 Quelques-uns , faute de rondaches ,
 Patriotiquement portoient
 De ces couteaux qu'on nomme aoustaches ,
 Si tous ces fiers républicains
 Ont pu , par leur seule éloquence ,
 Causer tant de maux à la France ,
 Combien en feront-ils , hélas ,
 Lorsqu'excités par la vengeance
 Ils veulent voler aux combats ,
 Brissot , ce foudre d'éloquence ,
 Commandoit ces nouveau soldats ,

Toute l'armée étoit passée en revue , et cependant il restoit un grand nombre de républicains qui n'étoient d'aucun des bataillons qui venoient de défiler. C'étoient pourtant les plus fameux de toute l'armée. Mais comme ils étoient tous également dignes de commander , il avoit été impossible de les mettre tous à la tête d'un bataillon. Le général en fit un corps séparé auquel il donna le nom d'Escadron des Immortels. Ce superbe escadron ne reconnoissoit aucun chef. Chaque soldat y avoit le pouvoir d'un général. Ce dernier corps défila aussi devant Condorcet et fut se joindre au reste de l'armée.

On distinguoit parmi tous ces héros
 Le grand Camille à qui Démagogos
 Avait donné sa baguette magique ;
 Le vieux Robé (13) de père en fils ;
 Collot d'Herbois, (14) des Jacobins l'aspirant ;
 Et puis Giroux (15) qui fessa les Sœurs grises ;
 Et puis Gorsas, fameux par les chemises (16)
 Qu'il n'avoit pas, mais qu'il vouloit avoir,
 Le lourd Carra, ce grand diplomattique,
 Marchoit courbé sous le poids d'une pique ;
 Il précédoit le brave Eri-Feuillant ; (17)
 Suivoit Mercier, (18) dont le style assez mince
 Est estimé des lecteurs de province.
 Puis on voyoit Chesnier (19) le Capitain
 Qui, jeune encor, sans respect pour la scène,
 Publiquement pollua Melpomène ;
 L'abbé Courmand, (20) époux depuis deux jours,
 Qui, pour la gloire, avoit quitté sa femme,
 Avec Fréron accouroit, et l'infâme
 Parloit déjà de nouvelles amours.
 Et puis après s'avançoient pêle-mêle
 Grégoire, Anthoine, et Prieur (21) et Péthion,
 Le plat Voidel (22) et l'honnête Cochon, (23)
 Le dur Camus, (24) l'impertinent Grouvelle, (25)
 Carcan-Chabroud, (26) l'égoïste Champfort (27)
 Et Coroller, (28) qui d'une main hardie ;
 Portoit en l'air le drapeau tricolor,
 Palladium de la démagogie.
 Enfin, venoit le vertueux Lacroix,
 Robert, (29) Lavoisier (30) et mille autres héros
 De qui les noms et les faits pleins de gloire
 Ornent déjà le Temple de Mémoire.

On est sans doute étonné de ne pas voir
 le héros d'Onessant parmi ces fameux guer-
 riers ; mais attendant l'issue de cet événement,

sans vouloir en courir les risques, il s'étoit prudemment renfermé à Mousseaux.

Cependant l'armée, rangée en bon ordre, n'attendoit que le signal du départ.

Alors on vit Monsieur le Général,
Avec Vadier qu'il avoit pris en croupe
Sur son triquet qu'il appelloit cheval,
Examiner si dans toute sa troupe
Rien ne manquoit, et si, dans certain cas,
Pour des gros sous, ou pour des assignats,
L'armée auroit des cavaliers d'élite,
Corps très-utile, et qui, dans les combats,
Peut aisément protéger une fuite.
Il eût beau faire, il ne découvrit pas
Ce qu'il cherchoit, mais parmi ses soldats
Il vit régner la paix et l'harmonie;
Il vit aussi que, vaillans et dispos,
Pour se former une cavalerie,
Ils avoient tout, excepté des chevaux.

Le Général, que cette circonstance
N'effraya point, choisit dans tous les rangs
Des Jacobins au nombre de trois cents
Dont la vigueur étoit la vaillance.
Il a le soin de prendre les plus gros;
Et, les touchant du bout de sa baguette,
Il croit les voir changés comme il souhaite.
Mais, ô douleur! au lieu de beaux chevaux
Qu'il veut donner aux républicomanes,
Son œil surpris n'aperçoit que des ânes
Dans les trois cents ci-devant Jacobins
Qu'il crut changer en chevaux limousins.
Soit que parfois la baguette magique
Eût maint caprice, ou bien qu'elle n'eût pas
L'art de changer les Jacobins soldats

En animaux que , pour l'instinct unique,
 L'utilité , le moral , le phisique ,
 On préférât au peuple clémentin ,
 Le Général eut beau de la baguette
 Implorer l'aide et la vertu secrète ,
 Et puis toucher et retoucher sans fin
 Les beaux coursiers des républicomanes ,
 Tous les trois cents n'en furent pas moins ânes ,
 Et Condorcet ne s'en consola pas.
 « Quelle est , dit-il , mon infortune , hélas !
 » Quand je croyois que d'une cavalcade
 » Je pouvois faire un don à mes soldats ,
 » Le sort jaloux me donne une asinade. » (31)

En disant ces mots , il distribue les trois cents
 ânes à ceux de ses soldats à qui il avoit pro-
 mis des chevaux.

Au même instant on yit paroître du côté
 de la rivière deux charrettes pleines de per-
 sonnes entassées les unes sur les autres. Elles
 approchent des premiers rangs. On leur de-
 mande ce qu'elles veulent. Une espèce de
 prêtre répond au nom de toutes , et dit : « Nous
 » sommes de zélés Jacobins , députés à la se-
 » conde Législature , et nous venons pour com-
 » battre sous vos drapeaux. »

On leur répond qu'ils sont les très bien
 venus. On les entoure , on les aide à des-
 cendre de leurs charrettes , on les embrasse ,
 et l'on admire leurs costumes modestes , car
 ces Messieurs , qui n'avoient rien touché en-
 core de leurs honoraires de Législateurs ,

portoient des habits troués, et n'avoient presque plus de souliers. L'abbé Grégoire, qui reconnoit dans l'orateur de la troupe un de ses grands vicaires, lui saute au cou, et le tient serré dans ses bras pendant deux ou trois minutes; enfin, le nouveau débarqué se dérobe aux transports de son évêque, et s'adressant au Général Condorcet, il dit:

Je suis Chabot (52) l'ex-capucin,
Et qui, pis est, bon Jacobin.
Ennemi de la monarchie,
Je viens partager vos travaux
Et me joindre à tous vos héros
Pour rendre à ma triste patrie
Et les plaisirs et le repos
Que donne la démagogie.
Tous ceux que j'amène avec moi,
Et j'en fais serment sur ma vie,
Sont de vrais ennemis du Roi.
C'est faire en deux mots leur éloge.
L'un d'eux est l'Auvergnat Couthon, (33)
Dans son ame la vertu loge.
Il pense comme feu Caton.
Cet autre est l'éloquent Bazire,
Vous l'aimerez beaucoup, je crois,
Car sa haine pour tous les Rois
L'a fait surnommer l'Anti-Sire.
Sans vous parler plus longuement
De toutes nos vertus civiques,
Je vous dirai tout usiment
Que nous venons en ce moment
Partager courageusement
Tous vos travaux patriotiques.

Ainsi parla l'ex-Capucin. Il fut reçu de toute l'armée avec enthousiasme, ainsi que sa troupe, que l'on regarda comme un renfort très-utile dans la circonstance présente. On alloit partir, lorsqu'un malheureux événement déranger les projets du Général, et plongea la république dans la plus grande désolation.

Remarques sur le troisième Chant.

(1) Ce M. Vadier ne seroit jamais sorti de l'obscurité auquel la nature sembloit l'avoir condamné, sans le discours qu'il prononça à l'Assemblée nationale, et dont l'objet étoit de faire donner des juges au Roi. On remarqua que ce fût la première fois qu'il ouvrit la bouche dans le Sénat.

(2) C'est ainsi qu'on nomme ces malheureux soudoyés par les Jacobins pour commettre tous les forfaits que ceux-ci croient utiles à leur parti. Un de ces Sans-culottes disoit l'autre jour à un de ses camarades: « Ma-
y foi, à présent qu'on ne nous paye plus, je ne vois
pas ce qu'il y a de si beau dans cette Constitution.
— Comment, dit l'autre, est-ce que tu n'as pas la liberté
de t'aller coucher sans souper ? »

(3) C'est Madame Prudhomme, femme du Libraire, qui est la fondatrice de ce club: elle le préside conjointement avec un porteur d'eau très-robuste. Comme il faut faire preuve d'indigence pour y être reçu, on n'y dit

ordinairement que des pauvretés. Il se tient dans l'ancienne boutique du sieur Prudhomme, *rue Jacob, Faubourg Saint Germain*. Il envoie souvent des ambassades au Club des Jacobins auxquels il est affilié.

(4) Ce Libraire est le propriétaire du journal intitulé, *Révolutions de Paris*, auquel ont travaillé successivement les sieurs Toûrnon, Loustallot, Fabre d'Eglantine, un Anglais nommé Léscur, et Saintenax. La phrase suivante fera juger du ton et de l'esprit de l'ouvrage. Après avoir vomé mille horreurs contre le Roi, il ajoute: « Il n'y » a que Dieu seul qui soit inviolable; encore peut-être » n'est-ce que parce qu'il échappe à mes sens, et par- » ce qu'il habite un monde inconnu. »

L'épigraphe de son Journal est fort plaisante, la voici: *Nous sommes à genoux, levons-nous.* C'est précisément ce que dit un suppot de pharmacie qui vient de remplir ses fonctions. Prudhomme demeure *rue des Marais, faubourg Saint-Germain*.

(5) Ce Club a pris son nom du couvent des Cordeliers où il se tient. On peut regarder les membres de cette société comme les enfans perdus des Jacobins. Ce sont eux que le Club dominateur met en avant dans les circonstances importantes. Jamais celui-ci ne fait afficher de placards en son nom, mais il les fait faire au nom des Cordeliers, de la société fraternelle, etc.

(6) Semblables aux élèves du Vieux de la montagne, quelques fanatiques ont pris depuis peu le nom de tyrannicides, et ont juré qu'au premier signal donné par les Jacobins, ils massacreroient les ennemis de notre nouvelle Constitution, et qu'ils iroient même, jusques sur leurs trônes ou à la tête de leurs armées, poignarder les Princes et les Rois qui prendroient les armes contre la France. Ce fut Fabre d'Eglantine qui, dans le journal des *révolutions de Paris*, prouva la nécessité de cette nouvelle association patriotique.

(7) Le Boucher Le Gendre ne sait pas lire, mais il fait afficher des adresses *aux âmes sensibles*, (telle que celle qu'il fit paroître après l'affaire du Champ de Mars) des pétitions, des arrêts qu'il a toujours grand soin de signer. Il demeure *rue des boucheries, fauxbourg Saint-Germain*.

(8) On dit maintenant *s'exprimer, jurer à la Duchesne*, depuis qu'il paroît une feuille périodique sous le nom du Père Duchesne. Chaque mot de cette platte rhapsodie est accompagné d'un gros jurement. Le dimanche grâs de cette année 1791, on distribua avec profusion au peuple un *Te Deum* du Père Duchesne. Ma plume se refuse à transcrire une seule phrase de cette feuille impie et dégoûtante. L'Homme de lettres, qui me la fit voir, me dit qu'il la conservoit précieusement comme un monument de la licence actuelle.

(9) Il existe un club des Halles qui, comme celui des Indigens, a le droit d'envoyer des ambassadeurs au Jacobite arcopage. A l'imitation des autres, il fait des adresses, des motions, des décrets et députe ses membres pour féliciter ceux de nos Législateurs dont le patriotisme mérite le suffrage des halles.

A sa séance du 4 Octobre 1791, des députés envoyés à l'immortel Robespierre, rendent compte du succès de leur ambassade. Le législateur incorruptible les a reçus avec les distinctions les plus flatteuses. L'ami de l'humanité les a fait asseoir: il leur a montré plusieurs galanteries des sociétés patriotiques, notamment un petit Robespierre en cire bien employée: la figure est couronnée de chênes et de lauriers bien entrelacés. Si cet enthousiasme se soutient, les statues de M. Robespierre le chassent de chez lui, car elles s'entassent dans sa maison d'une manière allarmante; il ne rencontre que lui par-tout.

Alors plusieurs clubistes votent une petite statue pour payer leur contribution au grand, grand, grand homme.

Elle est dans les cœurs , s'écrit très-utilement un membre économé. ... que ce sentiment unanime nous épargne la dépense d'un buste ?

Et aussitôt on décréta que pour cette fois on s'en tiendrait à la statue dans les cœurs.

(10) Noble et digne émanation du club des Jacobins. Cette société, dont tous les membres se nomment frères et sœurs, tient également ses assemblées aux Jacobins, mais dans une autre salle que la Jacobinière. Un nommé M. Ansard en est le fondateur. Il dit un jour aux Jacobins : « On m'accuse d'avoir voulu dissoudre cette société » que vous appelez votre fille ; mais, Messieurs, votre fille a fait de mauvaises connoissances et j'ai cru pressant » de l'arrêter dans de petits désordres qui la mençoient » tout droit au libertinage. »

Les femmes ont dans ce tripot voix délibérative, ce qui prête un nouvel intérêt aux discussions politiques.

Lors de l'amnistie, accordée aux prisonniers faits à la journée du Champ de Mars, en raison de l'acceptation de la constitution par le Roi, l'imprimeur Momoro, membre de la société, vint lui offrir son tribut de reconnaissance et d'attachement. Une jeune citoyenne lui répond que sa relaxation, qu'elle nomme autrement, (ce qui fait sourire les malins) a porté la joie parmi ses frères, et qu'au nom de toutes les sœurs, dont elle est l'interprète, elle déclare que son bonheur et leur félicité dépendront désormais de la réunion intime de tous les membres de la société.

A une des dernières séances, on y dénonça deux dévots enceints qui, par fanatisme, retardent leurs couches, afin que leurs enfans reçoivent le baptême d'un prêtre non-assermenté. Cette dénonciation fut renvoyée au comité des Recherches.

La plupart des propos et des dénonciations de cette pétaudière sont sur le ton de ceux que je viens de citer.

Quelques membres de la société fraternelle sont domiciliés.

(11) M. Roderer est surnommé le *Tabachique* à cause du beau décret qu'il fit rendre sur la tabac. Il dit un jour à l'assemblée un mot plein de goût et du ton de la bonne compagnie. Il fait, Messieurs, a-t-il dit, détruire jusqu'au fumier de l'aristocratie. Le même soir plusieurs aristocrates, pour montrer leur soumission aux décrets, ont été pousser les derniers soupirs de l'aristocratie à la porte de M. Roderer, et leur vapeur a été un encens bien agréable au nez de cette espèce de divinité.

(12) Cette Dame, ci-devant jeune, ci-devant jolîe, ci-devant galante, ci-devant Madame de Genlis, ci-devant Madame de Silleri, actuellement vieille et laide, femme-auteur, Jacobine enragée, et tout simplement Madame Brûlart, est un de ces beaux esprits femelles à qui l'on peut dire :

Change donc, ma fille,
Ta plume en aiguille;
Brûle ton papier.
Il faut te résoudre,
A filer, à coudre,
C'est là ton métier.

On fit sur elle l'épigramme suivante qui courut beaucoup dans le temps. Ceux, qui la connoissent, verront que je l'ai un peu adoucie.

Comme tout renchérit, disoit un amateur !
Les œuvres de Genlis à six francs le volume !
Quand ses traits valoient mieux que sa plume,
Pour un écu j'avois l'auteur.

Elle vient encore de faire paroître un nouvel ouvrage, qui a pour titre : *Leçons d'une Gouvernante à ses Elèves*. Celui-ci, qui ne s'écarte pas du but de tous les autres,

c'est-à-dire, du projet d'occuper d'elle le public qui s'obstine à n'y jamais penser, est tout *bonnement* le journal de l'éducation des princes d'Orléans, c'est-à-dire, un recueil de niaiseries présentées avec la plus risible importance. Aussi laisserions-nous cette production dans l'oubli qui l'a déjà dévorée, si l'auteur n'attaquoit pas la respectable mère de ses élèves, avec un acharnement qui révolte. Ajoutons que la *sublime* institutrice fait signer aux jeunes princes un libelle venimeux contre leur mère. Il ne manquoit à celle qui s'est montrée dans ses galimathias religieux et moraux, l'ennemie de la philosophie, de la raison et du goût, que de calomnier la vertu.

(13) Voici ce que M. Palissot dit de M. Robbé dans ses notes sur *la Dunciade* :

« Poète excessivement dur, et plus bizarre encore par
 » un choix singulier de rimes très-exactes, mais d'une
 » recherche et d'une difficulté puériles. Il a fait un poème
 » cynique sur le même sujet que la *Syphilis* de Fra-
 » casior. »

Je ne changerai rien à ce jugement. J'ajouterai que M. Robbé est janséniste, et que dans sa jeunesse il alloit souvent gambader sur la tombe du diacre Paris au cimetière Saint-Médard. Il a des visions, et dit naïvement que la grâce efficace lui manque et qu'il sera damné.

(14) Auteur dramatique, ci-devant comédien de province, et Jacobin comme bien d'autres. Il demeure rue Dumail.

(15) Peintre de l'Académie et très-chaud Jacobin. Il vient de faire son portrait, qu'il a exposé au salon de cette année. Il s'est peint en garde-national, avec cette devise au bas du portrait : *vivre libre ou mourir*. Un plaisant a substitué un C à l'M. du dernier mot, ce qui fait : *vivre libre ou courir*.

(16) Lors du départ de Mesdames, tantes du Roi, le libelliste

libelliste Corsas prétendit que leurs chemises lui appartenaient. Les habitans d'Arnai, ci-devant le Duo, qui firent cette assertion dans le journal de Corsas, arrêterent Mesdames à leur passage pour leur faire rendre les chemises qu'elles emportoient. On peut à ce sujet voir le premier volume de mes *Sabats Jacobites*, numéros 4 et 6.

(17) Il rédige une feuille précieuse pour sa naïveté, le *journal du Soir*. M. Éti-Feuillant, en parlant des Suisses qui ont refusé de recevoir leur solde en assignats qui perdent 18 pour cent, dit ingénument : *cette nation-là est bien de son pays*. Il demeure rue de Chartres, chez les frères Chaigneau.

(18) M. Mercier est connu par ses drames bien lugubres, son *Tableau de Paris* qu'on lit en province, parce qu'on y croit le portrait de la capitale, et son antipathie pour les vers qui lui fait préférer ses drames aux pièces de Racine. Quoiqu'il soit Jacobin et ami de M. Carra, on le dit assez honnête homme. Il demeure rue de Tournon.

(19) M. Chénier est un de ces poètes tragiques auxquels on ne peut pas songer sans rire. Ses pièces ressemblent à la vallée de Josaphat, où chacun, le jour du Jugement dernier, ira reprendre, l'un son nez, l'autre sa jambe, l'autre sa tête, et tous les membres qui leur auront été ou mangés ou volés.

Après sa querelle avec la *Comédie Française*, ne sachant où faire jouer *Charles IX*, il le porta au spectacle des *Associés*. Cette pièce y eut le plus grand succès. On peut juger de l'espèce d'amateurs qui s'y portèrent en foule par ce placard que les directeurs firent afficher à la porte : *Messieurs, vous êtes priés d'ôter vos honneurs et de ne point faire vos ordures dans les loges*. Cet avis n'a pu sauver à M. Chénier la malencontre facétieuse racontée dans les vers qui suivent :

D

En grande pompe, au grimacier
On donnoit Charles neuf, et c'est vraiment sa place.

Aussi l'auteur avec audace
En loge vint siéger; mais certaine disgrâce
Gâta son bel habit et souilla son laurier.

Depuis ce tems l'ami Chénier,
Plus faisant qu'une beccasse,
Est en mauvaise odeur, même dans son quartier.

On en devine bien la cause;
Car vous sentez, Messieurs, qu'il s'est mis dans le cas,
Plâtré au nouveau Linné; qu'on lui cède le pas.
Passez, Monsieur Chénier, car votre apothéose
Ne sent ni l'ambre, ni la rose.

Peu de tems après, sur un des nouveaux théâtres de la liberté, on donnoit *Cinna*. Le nouveau parterre, croyant qu'on vouloit jouer un député dans chaque rôle de conjuré, cria: à bas, à bas, l'auteur à la lanterne! Un acteur s'avancé et dit: « Messieurs, l'auteur n'est point coupable. C'est un nommé Corneille, mort il y a plus de cent ans. » Eh bien! s'il est mort, s'écria un Citoyen en veste, nous n'avons que faire de ces pièces. Pourquoi ne pas jouer Charles IX de l'ami Chénier? parlez-moi de ça; c'est un auteur qui se porte bien, lui! Et aussitôt tout le monde cria: Charles IX! Charles IX! La troupe civique obéit, joua la farce patriotique de l'ami Chénier, et se promit bien de ne plus se mettre du Corneille dans la tête.

Cet auteur vient de se faire graver. Il veut que chaque bourgeois de Paris achète sa gravure, comme il a acheté sa tragédie. L'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de rapports entre sa figure et son ouvrage. Une actrice qui se confoit en visage, et qui ne se conoit pas en vers, prit quelquefois l'ami Chénier de lui lire ses poésies, mais elle lui fait tourner le dos. Cette actrice est Madame Vestris, de la Société fraternelle. L'ami Chénier demeure rue de Cléry.

(20) M. l'abbé de Courmand, inconnu par une foule de petits vers, s'est marié publiquement, quoique prêtre, le samedi 24 Septembre 1791. Il étoit accompagné d'un petit rejetton, fruit de ses premières liaisons. Sa femme est une certaine demoiselle de Fresne. Peu de jours après son mariage, il écrivit la lettre suivante à M. Cahier de Gervillé, Officier municipal.

« M O N S I E U R ,

« Votre patriotisme, vos lumières et votre place m'engagent à vous prier de me servir d'interprète auprès du
 « Corps municipal. Puisqu'il n'y a plus pour aucune
 « partie de la Nation, ni pour aucun individu, aucun privilège ni exception au droit commun de tous
 « les Français, puisque la loi ne reconnoît plus ni vœux
 « religieux, ni aucun autre engagement qui seroit contraire au droit naturel ou à la Constitution, je crois
 « pouvoir et devoir déclarer mon mariage, et je supplie
 « la Municipalité de Paris de recevoir cette déclaration,
 « en attendant que le Pouvoir législatif ait établi les
 « Officiers publics qui recevront et conserveront les actes
 « dont il est parlé à l'article 7 du titre 2 de la Constitution, qui traite de la division du Royaume et de
 « l'état des Citoyens. Le consentement des parties a devancé le tems de la liberté accordée par la loi: le mariage n'étant considéré désormais par le Législateur
 « que comme contrat écrit, c'est le contrat que je desire déposer entre les mains des Officiers municipaux
 « de Paris, suppléans naturels de ceux que le Pouvoir législatif n'a pas encore nommés. En se prêtant à mes
 « vœux, ils donneront un grand exemple à la France, et leveront des obstacles que mon courage, ma persévérance et la pureté de mes intentions n'auroient
 « pas dû rencontrer. Je vous conjure donc, Monsieur, d'employer votre éloquence et votre zèle patriotique à
 « faire agréer ma demande à la Municipalité. Celui qui

» a montré dans toutes les occasions le dévouement le
 » plus désintéressé à l'heureuse révolution qui régénère la
 » France, n'est pas indigne peut-être d'obtenir cette ré-
 » compense des pères de la patrie. Il attache son bon-
 » heur au succès de sa démarche et ne réclame les droits
 » de Citoyen que pour en remplir les devoirs.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» DE CURNAND. »

On dit que ce nouveau marié sollicite déjà le divorce.

(21) M. Prieur est un de ces députés qui vouloient que le Roi fût mis en cause : c'est le juger en deux mois.

(22) La manière dont M. Voidel s'est conduit dans sa présidence du comité des recherches l'a fait nommer le *Grand Inquisiteur de France*. Il est extrêmement laid, et sa figure est l'enseigne de son ame.

(23) M. Cochon fut le digne collègue de M. Voidel au comité des recherches. Il a si bien mérité son nom que bien des gens ont cru que c'étoit un sobriquet. A l'Assemblée il ne parloit jamais que le soir, parce qu'alors il avoit dîné.

(24) M. Carus, avocat de Paris, est connu par les assignats qu'il brûle, et plus encore par ceux qu'il oubliés de brûler.

(25) M. Grouvelle, poète obscur, Jacobin petit-maître, élève de M. Champfort pour l'ingratitude, et l'un des rédacteurs de *la Feuille villegioisée*, fut secrétaire de la seconde anti-chambre de M. le Prince de Condé, et ensuite chassé du Palais-Bourbon, soupçonné d'avoir voulu manger à table.

(26) M. Chabroud, député du Dauphiné, est à jamais célèbre pour avoir blanchi M. d'Orléans, et prouvé que ce ci-devant Prince n'étoit pour rien dans l'affaire du 6 Octobre ; ce qui a fait également honneur au blan-

chisseur et au blanchi. On a donné le beau nom de *Carcan* à M. Chabroud depuis le jour où il fit publiquement la motion de faire mettre au carcan tous ceux qui prendroient le titre de ci-devant Prince, ci-devant Comte, ci-devant Marquis, ci-devant Chevalier, etc., etc. On prétend que cette motion patriotique fût le résultat d'une gageure qu'il fit avec son patron, M. Philippe d'Orléans.

(27) M. de Champfort, qui, lorsqu'il n'étoit qu'un petit précepteur dans une pension, se nommoit tout simplement Nicolas Champfort, a prouvé, comme bien d'autres, que la reconnaissance n'étoit point une vertu constitutionnelle. Il ne doit ce qu'il est qu'aux Grands, et surtout à la Maison de Condé dont, sous l'ancien régime, il étoit le bas flatteur, et qu'il dénigre aujourd'hui dans ses écrits prétendus philosophiques. Il est de l'Académie française, et il a écrit contre l'Académie française. Il vient de faire réimprimer le petit pamphlet qu'il a fait contre cette Société littéraire. Un Imprimeur méchant l'a fait imprimer de son côté, mais en y joignant pour réponse le discours de réception de M. Champfort à l'Académie. Le tour est malin: M. de Champfort n'auroit pas mieux imaginé,

Cet Académicien et le ci-devant Marquis de Villatte furent très-étroitement liés. Ce dernier fit un jour inviter M. de Champfort à dîner. Celui-ci lui écrivit qu'il ne pouvoit accepter cette invitation, attendu qu'il avoit les hémorroïdes.

(28) M. Coroller, député Breton, est un de ces législateurs dont le silence auroit pu être très-utile; mais qu'il parle très-souvent, on a remarqué qu'il n'avoit jamais rien dit. La dénonciation est son arme favorite.

(29) M. Robert fait en société avec sa femme, ci-devant Mademoiselle de Kéralio, son beau-père et M. Fournon, le *Mercur national*, ouvrage périodique dont et-

inairement il cède tous les exemplaires aux épicières et aux bœufières du voisinage qui ont trouvé le moyen de le mettre en circulation.

(30) M. Lavie est cet honnête député qui, en plein séant, dit qu'il recommanderait aux Sans-culotes des Provinces les royalistes de la première législature.

L'autre jour à l'Assemblée nationale, se tournant vers le côté droit, il s'écria : *Vous êtes des . . .* mais avant qu'il eût achevé la phrase, M. de Folleville le prit par le bras et lui fit faire demi-tour à droite, ensorte qu'il étoit entièrement tourné vers la partie gauche, quand il prononça le mot de *brigands* ; aussi tout le monde convint qu'il avoit beaucoup mieux dit qu'il n'avoit voulu dire.

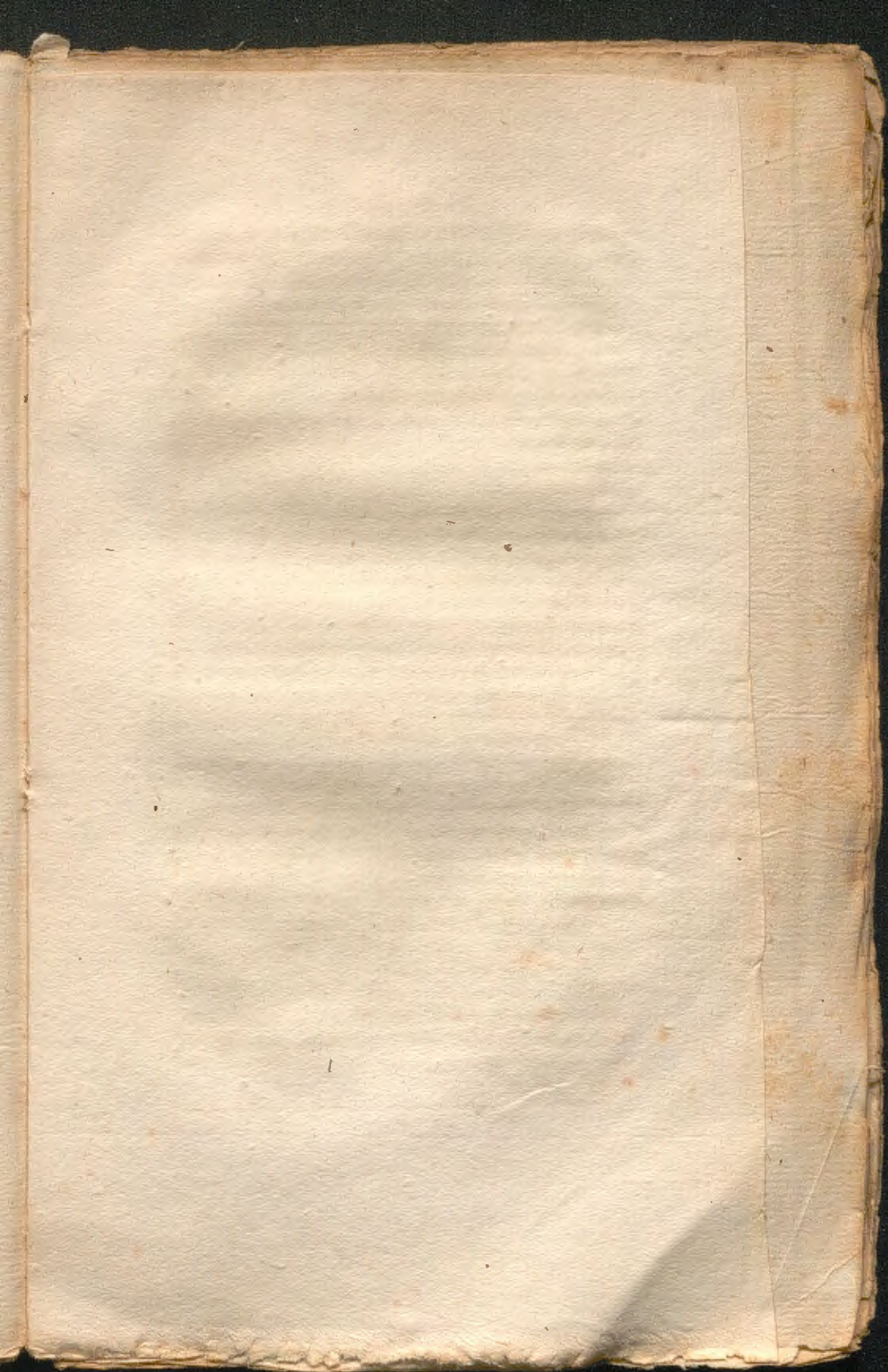
(31) Dans un tems où chacun fait de nouveaux mots, j'ai cru pouvoir à mon tour créer le mot *asinade*. Il rend parfaitement mon idée. On s'en servira pour exprimer une troupe d'ânes. Ainsi lorsqu'on sortira du *massé*, autrement dit, l'Assemblée nationale, on pourra dire : *Je viens de voir une belle asinade*.

L'Auteur des *Revolutions de France et de Brabant* dans son No. 97, prétend que c'est moi qui ai créé les mots de *Va-tud pied* et de *Sans-culots*, je le prie de croire qu'il n'en est rien. J'en suis souvent servi le dernier de ces deux mots dans mes *Sabats Jacobites*, mais j'ose assurer que je n'en suis point le père. Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

(32) M. Chabot, ex-Capucin, Jacobite effréné, député à la seconde législature, s'étoit modestement fait inscrire sur la liste des aspirans au *comité Diplomatique* de l'Assemblée, un de ses collègues raya le nom de l'ex-Capucin et le mit sur la liste du *comité de Mendicité*.

(33) Ce M. Couthon se propose de détruire tout ce que la législature précédente a épargné.

(34) M. Bazire donne les plus grandes espérances. Il a pris M. Robespierre pour modèle. Il ne pouvoit pas mieux choisir.





Chant quatrième.

CHANT IV.

LA MÉTAMORPHOSE.

Lis ! qui pourra calculer les fredaines
 Du Dieu malin que nous nommons amour ?
 Qui comptera les soupirs et les peines
 Qu'à ses sujets il coûte chaque jour ?
 Faux et trompeur , plus léger que Zéphire ,
 Le même instant le voit pleurer , sourire.
 Il s'attache sur-tout à chercher qui le suit
 Le désir le précède et le regret le suit.
 Il étend son pouvoir sur tout ce qui respire
 Même il n'est pas jusques aux Jacobins
 Qui n'éprouvent par fois son amoureux délire.
 Tant il est vrai que les plus vils humains
 Doivent de cet enfant reconnaître l'empire !

Le malheureux événement , qui consternoit
 L'armée républicaine , étoit la subite disparition
 de la baguette magique. Desmoulins lui-même
 ignoroit comment on la lui avoit enlevée. On
 eut beau interroger les chefs et les soldats ,
 on ne put savoir ce qu'elle étoit devenue. Mais

il est tems d'apprendre à mes lecteurs en quelles
mains étoit tombé ce merveilleux talisman.

Le doux Lacos nourrissoit en son ame
Un feu secret, une subtile flamme
Pour un tendron des plus appétissans.
Or, cet objet, aimé depuis long-tems,
Du grand Camille étoit la digne femme.
Lacos n'osoit déclarer à la D^{me}
Et ses projets et son cruel tourment ;
Mais en amant, respectueux et tendre,
Il attendoit le fortuné moment
Où sans témoins il pourroit la surprendre,
Pour lui prouver, en chevalier galant,
Qu'en un boudoir on peut innocemment
Loin d'un mari soupirer et se rendre.
Le doux Lacos, qui se lassoit d'attendre
Cherchoit enfin quelqu'autre expédient.
Il aperçoit la baguette divine,
Il sait bientôt quel en étoit l'effet,
Il s'en empare, et puis à la sourdine
Chez sa maîtresse il vole comme un trait.

Mais avant d'entrer chez la belle Lucile, il
se touche avec la baguette et devient en tout
semblable à Camille Desmoulins. J'ai déjà dit
que cette baguette n'avoit pas le don de chan-
ger un personnage en un autre qui lui fût su-
périeur, mais qu'elle pouvoit lui donner la
forme de tous ceux qui lui étoient inférieurs
ou même égaux ; voilà pourquoi Lacos put
prendre si facilement celle de Desmoulins, car
pour les qualités physiques et morales, ces
deux personnages sont absolument les mêmes.

Enfin Lactos arrive chez la Dame de ses pensées.

Sur un beau lit de satin blanc ,
 Par les voisins foulé souvent ,
 Lucile reposoit encore ,
 Laissant exposés au grand jour
 Deux monts , arrondis par l'amour ,
 Qu'eut envies Vénus ou Flore.
 Lactos arrive. Ah ! quel plaisir
 Pour ce grand héros de ruelle !
 Il s'élançe près de la belle
 Qu'il réveille avec un soupir :
 « Eh quoi ! c'est toi , lui cria-t-elle ,
 » Pourquoi donc si-tôt revenir ?
 » Hélas ! lui dit le faux Camille ,
 » J'étois avec maint bon soudrille
 » Prêt à marcher contre le Roi ,
 » Quand une infernale colique
 » S'oppose à mon ardeur civique
 » Et me force à rentrer chez moi.
 » -- Va , ce n'est rien , lui dit Lucile ,
 » Il faut te coucher un instant.
 » Puis après un sommeil tranquille ,
 » Tu n'en seras que mieux portant. »

Par ces mots elle persuade
 L'époux qu'elle croyoit le sien
 Qui bientôt après l'embrassade
 Ne dut plus se gêner en rien.
 S'il lui dit qu'il étoit malade ,
 Il prouva qu'il se portoit bien.

Ma muse honnête et pudibonde ,
 Sur ce voluptueux tableau
 Fait pour égayer le beau monde ,
 Prudemment tire le rideau.

Cependant l'armée des républicains ne pou-

voit rien faire sans la merveilleuse baguette. On reprochoit à Desmoulins le peu de soin qu'il avoit eu du présent de Démagogos. Pour éviter tous les sarcasmes qu'on lui décochoit, le grand Camille crut devoir quitter le camp, et il partit.

Il arrive chez lui. Il entre dans l'appartement de sa femme, en vrai mari constitutionnel, c'est-à-dire, sans précaution, sans se faire annoncer. Dieux ! quel objet frappe ses regards ! c'est sa chère baguette qu'il aperçoit sur une table. Il la prend, la baise cent fois, étonné de la trouver où elle ne devoit pas être. Il tire les rideaux du lit de sa femme. Quelle est sa surprise ! un autre lui-même est avec elle ! stupefaction de Lucile qui se voit deux maris. Mais Desmoulins devine la ruse, et n'est plus étonné qu'on lui ait dans le camp enlevé sa baguette. Il en connoit maintenant le motif.

Il veut dans sa triste aventure
Connoître quel est son rival.
Dans sa juste fureur il jure
D'en faire un exemple fatal.
Du côté blanc de la baguette
Il le touche, et voilà soudain
Que, l'œil morne et bouche muette,
Dans son rival il voit enfin
Son cher Lacroix. Mais rien n'arrête
Ce bon époux trop malheureux.
Même il voudroit punir sa femme.
« Ah, dit-elle d'un ton mielleux,
« Un pareil tour seroit infâme.

» Entre vous et cet inconnu
 » Je n'ai point vu de différence ;
 » Et , sans outrager ma vertu ,
 » Vous ne pouvez en conscience
 » M'accabler de votre vengeance.
 Il est désarmé par ces mots ;
 Mais avec fureur il se venge
 Sur le pauvre et triste Lacos.
 D'un coup de baguette il le change
 En un gros ours qui sur le dos
 Porté les ailes d'un archange.
 Desmoulins s'en sert de cheval ,
 Monté dessus , quitte sa femme ,
 Plane dans l'air , jurant dans l'ante
 De bien tourmenter son rival.
 Une telle mésaventure
 Toujours occupoit ses esprits.
 « Serois-je donc par aventure
 » Comme sont tant d'autre maris ,
 » Disoit-il ? cela m'inquiète.
 » Qui peut m'expliquer un tel cas ?
 » Le suis-je , ou ne le suis-je pas ?
 » Je crois ma femme très-honnête. (1)
 » Mais avec un autre que moi...
 » Non.... Elle étoit de bonne foi.
 » D'ailleurs, j'en avouerai ; ma belle ,
 » En couchant avec ce bûnet ,
 » M'a trahi sans m'être infidèle.
 » C'étoit à moi qu'elle donnoit.
 » Tous les baisers qu'il recevoit.
 » D'après cela je puis sans peine
 » Dire que je ne le suis pas.
 » Mais je trouve dans Lafontaine
 » De quoi finir mon embarras.
 » Il dit, soit en vers, soit en prose,
 » Et son avis sera le mien :
 » Quand on l'ignore , ce n'est rien ,
 » Quand on le sait , c'est peu de chose. »

Desmoulins vouloit retourner au camp, mais l'ours allé, que la plus tendre amitié depuis long-tems unissoit à Philippe d'Orléans, dirigea son vol vers Mousseaux (2) où il arriva, ayant que Desmoulins se fût apperçu du tour que lui jouoit sa monture. Mais laissons-là Mousseaux, Desmoulins, d'Orléans et l'ours allé, et transportons-nous au milieu de l'armée Jacobite, dont le sort doit sans doute intéresser vivement mes lecteurs.

La faction républicaine,
 Sous les ordres de Condorcet,
 Pour venir à Paris suivoit
 La rive gauche de la seine.
 Le général croit voir soudain,
 A travers des flots de poussière,
 Une légion étrangère
 Qu'il dit arrivée d'outre-Rhin.
 Tous les Jacobins en déroute,
 A ce propos quittent leurs rangs.
 Carra dit que ce sont sans doute
 Les bataillons des émigrans,
 Et Manuel, (3) qui n'y voit goutte,
 En eux croit voir les Allemands.
 « Je rougis de ce qu'on écoute
 » Tant de propos indifférens,
 » Dit Santerre (4). Quoi ! l'on redoute
 » Un ramas de vils mécréans !
 » Tombons sur eux à l'improviste ;
 » De leur désordre profitons,
 » Et que le parti royaliste
 » Connoisse, aux coups que nous portons,
 » Ce qu'en un combat nous pouvons
 » Contre celui qui nous résiste. »

Il dit , et fiers de l'imiter ,
 Ces fougueux républicomanes ,
 A pied ou montés sur des anes ,
 Vont au combat se présenter.

On ne se doute pas , j'espère ,
 A quelle espèce d'émigrans
 Tous ces Jacobins si vaillans
 Faisoient si plaisamment la guerre.
 C'étoient des bœufs de tous pays
 Que vers Paris on alloit vendre ,
 Et que pour soldats ennemis ,
 Qui s'en venoient pour les surprendre ,
 Les Jacobites avoient pris.
 Soit qu'avenglés par la poussière ,
 Nos combattans ne pussent pas
 Distinguer avec quels soldats
 Ils se peignoient dans cette affaire ,
 Soit que la haine ou la colère
 Leur troublât tellement les yeux
 Qu'un troupeau de bœufs fût pour eux
 Une grosse armée étrangère ,
 Les voilà que , tous réunis ,
 Et frappant d'estoc et de taille ,
 Fièrement ils livrent bataille
 A leurs prétendus ennemis.
 Déjà maint brave Jacobite
 Est victime de son erreur :
 Pour se soustraire à son malheur ,
 Déjà maint guerrier prend la fuite ,
 Désolé d'avoir eu du cœur.
 Las ! qui peut peindre le carnage ,
 Les coups , les exploits thous ,
 Les cris de fureur et de rage
 Des combattans des deux partis ?
 Ici Moréton , (5) d'un œil morne ,
 Regrette un bras qu'il a perdu ;
 Là Momoro , (6) d'un coup de corne ,
 Sur la poussière est étendu.

Cependant le boucher le Gendre,
 Voyant ses malheureux amis
 Fuyant par-tout, par-tout occis,
 S'avance alors pour les défendre.
 Snivi du bataillon nombreux,
 Qu'on nomme les tyrannicides,
 Vers les bœufs les plus intrépides
 Il marche d'un air furieux.
 Des coups de sa lourde massue
 Il terrasse ses ennemis:
 Il n'en faut pas être surpris,
 Un boucher sait bien comme on tue.

A l'aspect de tous ces héros
 Les bœufs prennent bientôt la fuite.
 Le Gendre vole à leur poursuite;
 Mais, moins lesté que ces taureaux,
 Qu'il croit combattre sans rien craindre,
 Il les poursuit sans les atteindre:
 Vers le camp il retourne enfin
 Où, las d'assommer et d'abattre,
 A ce grand combat on mit fin
 Faute d'ennemis à combattre.

Alors le Général, suivi des principaux Of-
 ficiers de l'armée, parcourt le champ de ba-
 taille comme c'est assez l'usage après un combat.
 Quel est son étonnement! il ne voit du côté
 des ennemis que trois ou quatre bœufs cou-
 chés sur la poussière. « Eh quoi! s'écria-t-il,
 » ne seroit-ce que contre ces animaux im-
 » mondés que nous aurions combattu? Non,
 » cela n'est pas possible! Une divinité, jalouse
 » de la gloire des Jacobins, aura transformé

» nos ennemis monts en vils taureaux , pour
 » nous dérober l'honneur de la victoire. Le
 » fameux Dôm Quichotté essuya souvent de
 » pareilles mortifications. Eh ! ne puis-je pas
 » éprouver un malheur qui tant de fois lui
 » est arrivé ! D'ailleurs , je ne m'étonne plus
 » si la divine baguette est disparue si promp-
 » tement ! Un mauvais génie l'aura prise pour
 » métamorphoser les ennemis que je devois
 » vaincre ! Il croit par là m'intimider , souiller
 » ma gloire et mes lauriers ; mais Il se
 » trompe. Je n'en jouirai pas moins des hon-
 » neurs du triomphe. »

Ainsi parla Condorcet ; et au même instant
 il ordonna les apprêts d'une pompe triom-
 phale , pour célébrer une victoire qui devoit
 faire époque dans les fastes de la nouvelle
 république.

Remarques sur le quatrième Chant.

(1) On dit que la vertu de Madame Desmoulins n'a
 pas pu tenir contre l'air noble et fier de Monsieur Saint-
 Huruge qui lui rend secrètement visite. On dit même
 que le gros Jacobite pratique souvent chez elle le plus
 saint des devoirs , tandis que le mari de son côté court
 dans les groupes exciter le bon peuple à la sainte in-
 correction.

(2) Ce jardin de Mousseaux, appartenant à M. d'Orléans, est renommé pour les orgies, conciliabules jacobins et parties de plaisir démagogiques.

L'un des jours de l'été dernier on y joua une partie de barres dont voici quelques détails :

Le juge suprême du camp étoit Mademoiselle de Sillery ; elle étoit d'un côté, et sous sa direction courroient Monsieur de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle Pamela qui enjambe le terrain d'une manière parfaite, le *Ministre* Rabaud de Saint-Etienne, député, M. Giraud de l'Académie royale de musique, et quelques autres quidams que la révolution a nivelés. Du côté opposé, courroient Mademoiselle de Sarcé, nièce de Monsieur de Sillery, M. de Beaujolois, le grand Inquisiteur Voidel, Monsieur Verchères, député de Bourgogne, son digne collègue au comité des recherches, et quelques révolutionnaires subalternes..

Les cris d'appel étoient convenables de part et d'autre : *va donc, Montpensier*, disoit un quidam, tandis que Verchères, appelant Mademoiselle d'Orléans, lui crioit : *courre donc, petite d'Orléans*.

La partie de barres succéda une partie de ballon, au clair de la lune, et le tout se termina par l'air du jour, chanté par les petites Princesses et Princesses : *Ah ! ça ira, ça ira, ça ira*.

(3) M. Manuel a la manie d'inhumer très-souvent dans la chronique de Paris de petites lettres patriotiques toujours saupoudrées de citations d'un pédantisme vraiment ridicule. Ce Jacobin, voyant que le bon peuple de Paris l'avoit oublié dans ses élections, prit le coche et arriva à Montargis, sa patrie, où il se contenta quelque tems d'être un patriote de province ; mais il est enfin revenu à Paris où il sent qu'il est plus utile à la chose publique. On dit qu'il travaille à faire l'histoire de

De sous les Clubs de la France. Ce patriote a la vue basse et demeure rue Serpente.

(4) M. Santerre, brasseur national et Commandant d'un bataillon au fauxbourg Saint-Antoine, est trop connu par son civisme désordonné et ses démêlés avec M. de la Fayette, pour que je lui fasse un long article. Il me suffira de dire que, bien qu'il ait pour lui un parti nombreux dans son fauxbourg, il fut obligé de prendre la fuite après l'affaire du Champ de Mars. Pour prouver combien M. Santerre peut compter sur le zèle de ses partisans, je n'ai qu'à citer l'anecdote suivante, dont je garantis l'authenticité.

Le Théâtre de la rue de Richelieu avoit affiché une tragédie de M. Ducis, intitulée, *Jean-Sans-Terre*. Les patriotes du fauxbourg Saint-Antoine crurent qu'il s'agissoit du célèbre Monsieur Santerre, l'antagoniste de M. de la Fayette. On poussa même la pénétration jusqu'à découvrir que M. de la Fayette étoit l'auteur de cette pièce, écrite à ses momens perdus. Une des citations qui foudroioit puissamment les conjectures, c'étoit ce vers qui passoit de bouche en bouche, et qu'un citoyen, témoin d'une répétition de *Jean-Sans-Terre*, avoit mis en circulation.

Tu crois m'intimider en découvrant ma bière.

Déjà les patriotes du fauxbourg se disposoient à aller piller et brûler le Théâtre de la rue de Richelieu, quand un bel esprit, précepteur à Picpus, leur remontra lumineusement que le Jean-Sans-Terre dont il s'agissoit, étoit un Roi d'Angleterre qui vivoit en 1199. et n'étoit pas Commandant de bataillon.

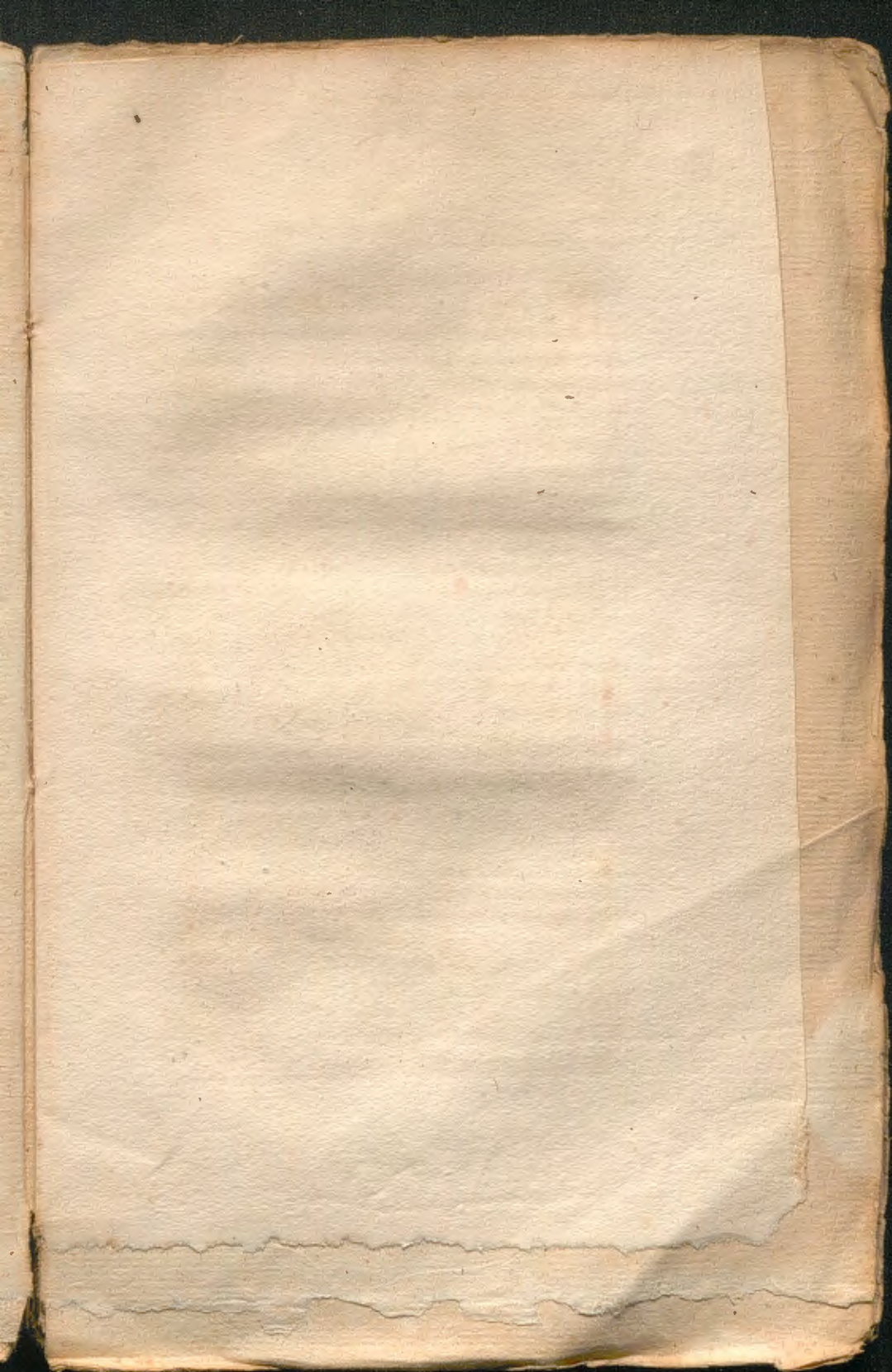
(5) M. de Moréon étoit jadis Colonel du régiment de Lafère, infanterie, mais il fut obligé de s'en séparer pour une petite misère que les gens malins ont singulièrement grossie. Cette séparation fut cruelle pour M. de Moréon; car il regretta long-tems les coups de plat

E.

de sabre qu'il faisoit distribuer si généreusement à ses soldats. Pour se consoler de n'être plus Colonel, et vouloir être quelque chose, il se mit Jacobin; et en cette qualité, il se perdit de tems en tems les plus jolies parties, motions du monde.

(6) M. Momoro leva une imprimerie, même avant la liberté de la presse; c'est pour cette raison qu'il prit le titre de premier imprimeur national. Il bat sa femme toutes les fois qu'il la trouve avec un amant, et l'on dit qu'il la bat souvent. Il demeure rue de l'Observance.







Chant Cinquième

CHANT V.

LES JEUX.

C'EST aux humains vous ne verrez jamais
 Quelques vertus sans amour de la gloire.
 Le moindre auteur, pour un faible succès,
 Se croit inscrit au Temple de Mémoire.
 Nous voulons tous y placer notre nom.
 Est-ce une erreur? Pour moi je crois, que non.
 Si c'en est une, elle est au moins utile;
 Elle nous fait abhorrer nos défauts,
 Puisque la gloire est le premier mobile
 De nos talens, nos vertus, nos travaux;
 Et que, sans elle, en un lâche repos,
 L'homme seroit ignorant, imbécile.
 Que les Romains, ce peuple conquérant,
 Connoissoient bien l'empire de la gloire,
 Quand leurs guerriers sur un char de victoire,
 Au Capitole alloient pompeusement
 De leurs lauriers faire aux Dieux un présent
 Que recueilloit la muse de l'Histoire!
 C'étoit ainsi qu'ils formoient des héros.
 Voilà pourquoi la horde jacobite
 Veut qu'en ce point les Romains se imite,
 Comme elle avoit imité leurs travaux.

Voilà pourquoi, sur les larges épaules
De Saint Huruge, on porta Condorcet,
Comme jadis en triomphe on portoit
César vainqueur et de Rome et des Gaules.

Tout est bientôt prêt pour le triomphe du Général. On pare l'autel de la patrie qui doit, en cette auguste cérémonie, tenir lieu de Capitole. Mais comme il ne se trouve point de prisonniers parmi les vaincus pour marcher à la suite du vainqueur, on se contente de porter devant lui les dépouilles des ennemis morts. La marche triomphante alloit s'ouvrir, lorsqu'on s'aperçoit qu'il n'y a dans le camp ni char de triomphe, ni même la plus petite charette pour promener le Général. On se désole, mais enfin on sent qu'il n'est point de malheur sans remède. On choisit, parmi les Jacobins que la baguette magique a métamorphosés en ânes, le plus beau, le plus gros ; le plus remarquable par ses grandes oreilles pour servir de monture au triomphateur.

Soudain Saint-Huruge s'avance ;
Saint-Huruge dont les exploits
Sont connus de toute la France,
Et qui, par sa mâle éloquence,
S'est montré le Héros des Rois
Et l'apôtre de la licence.

« Eh quoi, dit-il avec fureur !
« Quoi, Citoyens, c'est sur un âne
« Que nous prétendez sans pudeur
« Promener un triomphateur !
« Ah ! quand j'y songe, je me damne
« De voir prodiguer cet honneur !

- » Je sais qu'un âne a du mérite,
- » Qu'on l'estime pour sa vigueur,
- » Que le plus vaillant Jacobite
- » Peut le monter sans déshonneur,
- » Et quand il veut qu'il court très-vite,
- » Je sais cela; mais devez-vous
- » Lui donner une préférence
- » Dont je dois être si jaloux?
- » Prenez-moi dans cette occurrence,
- » Je vaudrai bien un âne, je pense;
- » Et le Général entre nous
- » Ne verra point de différence. »

L'offre de Saint-Huruge est acceptée; il se courbe, et le Général Condorcet monte sur les épaules du monstrueux Jacobite.

Tous les Jacobins sous les armes
 Précédoient le héros vainqueur,
 Chantant des hymnes en l'honneur
 Du Dieu qui répand les alarmes.
 A leur suite venoit Marat,
 Portant les dépouilles sanglantes
 D'un bœuf tué dans le combat:
 Armé de cornes menaçantes,
 Que son bras venoit d'arracher,
 Le Gendre, ce hardi boucher,
 Suivoit les troupes triomphantes.
 Enfin paroît le Général
 Qui, tout droit sur son beau cheval,
 Ou, pour mieux dire, sur son âne,
 S'avance d'un pas inégal,
 Et sa monture se pavane,
 Fière du singulier honneur
 De porter un Triomphateur.

L'armée triomphante arrive au pied de l'an-

tel de la patrie, où elle dépose oliviquement
les cornes qu'elle a arrachées aux bœufs vain-
cus, comme un gage certain de sa victoire.
Cette cérémonie en amène bientôt une autre.

Le Général avoit lu dans Homère
(Des vieux auteurs on sait qu'il fait grand cas)
Que chez les Grecs un succès à la guerre
Se célébroit par des jeux, des combats.
Il lut aussi qu'il étoit ordinaire,
Après les jeux, de donner au vainqueur
Quelques présents d'une haute valeur.
Voilà qu'alors dans l'armée on publie
Courses à pied, Joutes et Pugilat,
Et qu'on annonce avec cérémonie
Que le vainqueur, au sortir des combats,
Du Général dans le camp recevra
De ces cadeaux qui doivent faire envie.

A cette nouvelle, les Jacobins se livrent au
transport de la joie la plus vive. Ils bénissent
un Général qui veut instituer dans la nou-
velle république des jeux auprès desquels ceux
d'Olympie n'étoient rien. Alors un hérault pu-
blie, à son de trompe, que la lice est ouverte
et que l'on va commencer par la course à
pied.

Muse! dis-moi les noms des fameux guerriers
qui parurent dans la carrière!

Ce fut vous, élégant Grouvelle
Qui, dans une lice si belle,
Vous présentâtes le premier.
A votre exemple, Boneville (*)
Brûla d'obtenir un lauréat
Qu'il ne croit pas fort difficile.

Il est suivi du fier Lacroix, (2)
 De Peyre (3) le tyranicide,
 De Champfort (4), de Collot d'Herbois,
 De Dusaulchoi (5) le régicide,
 De Drouhet (6) ce nouveau Judas,
 Et de Mercier, qui, sans scandale,
 Signe de sa plume vénale
 Une feuille qu'il ne fait pas : (7)
 A peine sont-ils dans l'arène
 Que, plus légers que les delais,
 Qui dans l'ére tendent les airs,
 Nos héros parcourent la plaine.
 Rien ne l'alentit leur ardeur.
 Des yeux on peut les suivre à peine.
 Déjà Champfort se croit vainqueur ;
 Mais Dusaulchoi, plein de colère
 De se voir en ce champ d'honneur
 Devancé par un adversaire,
 Le jette lourdement à terre.
 Blasphémant comme Belzébut ;
 Champfort tombe sur le derrière,
 Et son rival atteint le but.

Dusaulchoi, grâce à sa petite ruse, est déclaré vainqueur, et l'on commence les courses de chevaux, c'est à dire les courses d'ânes, car on sait que dans l'armée républicaine ces derniers animaux formoient la cavalerie.

Montés sur des ânes fringants
 Qui par fois s'amusoient à braire,
 Quatre guerriers des plus vaillans
 Se firent ouvrir la barrière :
 C'étoient Boches (8) qui pour six francs
 En son mettroit une Province ;
 Silleri qui chez d'Orléans
 Est appelé l'amf du Prince ;

Robbé, cet obscène rimeur,
 Dont l'âge, qui trop souvent glace
 Et notre sang et notre ardeur,
 N'a point encore éteint l'audace;
 Et le folliculaire Audouin, (9)
 Sapeur du bataillon des Carmes,
 Dont la femme peut au besoin
 Tirer un parti de ses charmes,
 Il s'avancent tous fièrement,
 Sur leurs bauders ils caracolent;
 Ils piquent des dents, puis ils volent.
 Plus légers, plus prompts que le vent.

Mais bientôt Bouche et Silleri laissent derrière eux leurs rivaux. Ils arrivent ensemble au but. Toute l'armée s'écrie alors qu'ils méritent également le prix, et le Général les proclame vainqueurs l'un et l'autre.

Vient ensuite l'exercice de la lutte. Legendre et Danton se présentent, et dès que le signal est donné, ils commencent un combat plus terrible que celui d'Entelle et de Darès. (10)

Sur deux lignes rangés, vingt mille spectateurs
 Font entendre d'abord un paisible silence
 Interrompu bientôt par de vives clameurs.

Le fier Danton d'un pas ferme s'avance;
 Montrant un poing fait pour assommer tout,
 Sur son adversaire il s'élance,
 Mais l'imprudent manque son coup.

Legendre, en qui la force est unie à la grace,
 Et qui jamais ne redouta la mort,
 Court sur Danton, le serre, le menace
 Et d'un bras nerveux le terrasse.

En vain Danton fait un effort
 Pour se soustraire à son funeste sort ;
 Il veut d'un pas timidé et leste
 S'enfuir sans attendre son reste.
 Son ennemi le suit et bientôt le rejoint ;
 Il l'attrène par le pourpoint ,
 Et lui fait mordre la poussière.
 D'un bras tendu
 Il lève alors une arme meurtrière ,
 Et sur son rival l'aperdu
 Il tient en l'air le trépas suspendu.
 Chacun des assistans , à cet affreux spectacle ,
 Tremble et frémit soudain
 Pour le triste Danton , ce zélé Jacobin.
 En ce moment , comme par un miracle ,
 Legendre , avec cet art qu'il a de tout charmer ,
 Relève l'ennemi qu'il vouloit assommer.

Alors le Général fait cesser le combat. Il félicite Danton , quoique vaincu , de la valeur qu'il vient de montrer , et il promet à Legendre le prix réservé au vainqueur.

A la suite succède le brissotement. Ce jeu patriotique , renouvelé des Grecs de Lacédémone , étoit l'amusement le plus doux de l'armée républicaine. Un mannequin isolé fut attaché avec une corde à la branche d'un gros arbre. On lui mit dans les poches montres , mouchoirs , porte-feuilles , tabatières , enfin tout ce qui est l'objet des civiques recherches des motionnaires du Palais-Royal. Le prix devoit être accordé à celui qui enlèveroit ces différens effets , sans faire remuer le mannequin.

Le Général et son Etat-Major s'avancèrent
pour juger de l'adresse des Brissoteurs , des
qu'ils eurent donné la signal. Mais quels sont
les Jacobins qui se destinèrent à cette lutte
honorable ? Ce fut d'abord :

Brissot, qu'on cite avec raison ,
Dont l'éloge est dans chaque bouche ,
Lui qui vient de donner son nom
A ce bel art dont feu Cartouche
Secrettement donnoit leçon. (11)
A ses côtés marchoit Gochon ,
Avec Voidel au regard louche ; (12)
Et Carra qui sans cesse accouche
D'un plan de conspiration.
Enfin venoient Brune (13) et Verriers, (14)
Rotondo, (15) Camus et Péthion ,
Grands brissoteurs , mais d'ordinaire
Ces Messieurs ne brissotoient guère
Qu'en l'honneur de la nation.

Ces neuf Jacobites exercent leurs talens sur
le mannequin. Ils méritent tous les plus grands
applaudissemens , sur-tout le vertueux Rotondo
qui eût obtenu le prix , s'il n'avoit pas eu l'hon-
nête Brissot pour antagoniste. Celui-ci dépouilla
le mannequin , sans le faire remuer ; on eut
dit même qu'il n'y avoit point touché. Son
adresse lui attire les éloges de toute l'armée
qui avec des cris de joie déclare que Brissot
a remporté la palme du brissotement.

A ces différens exercices du corps, le Géné-
ral croit devoir faire succéder ceux de l'esprit.

La charade lui paroissant la plus belle production du génie, il propose celle-ci, fruit des veilles d'une société de Gens-de-Lettres du Sénat Jacobite.

Dans l'alphabet on trouve mon premier,
Dans la musique on trouve mon deuxième,
Tout ne peut pas contenir mon troisième,
Et notre club a fait fuir mon entier.

Tous nos républicains admirèrent la poésie de cette charade et son sens mystérieux qu'ils cherchèrent à pénétrer. Enfin après plus d'une heure d'étude et de méditation, le poète Chénier dit qu'il a trouvé ce qu'il cherchoit et que le mot de la charade est *émigré*. Les chefs de l'armée avouent qu'il a deviné juste et qu'il a mérité le prix. Les Jacobins sont tous émerveillés. Ils ne savent ce qu'ils doivent admirer le plus ou de la justesse d'esprit du Capitain Chénier ou des talens poétiques de la société de beaux esprits qui a enfanté cette belle charade.

Soudain l'on donne le signal,
Et nos triomphans Jacobins
Reçoivent de leur Général
Le prix qu'il doit à leurs mérites.
A Dusanchoi, qui vaillamment
Vainquit ses rivaux à la course,
Il donne une petite bourse
Propre à recevoir de l'argent.
Les deux héros, qu'également
Protégea le destin propice,
Et qui touchèrent dans la lice
Le même but au même instant,

Reçoivent chacun un présent
 Qu'ils méritoient avec justice.
 A Monsieur Bouche, par honneur,
 On donne un poisson d'eau de vie,
 Et Silleri l'on gratifie
 D'un trimestre du Moniteur;
 Car il étoit de la prudence
 Qu'on ne mit nulle différence
 Entre l'un et l'autre vainqueur:
 C'est pourquoi dans cette occurrence
 On leur fit des dons d'importance,
 Mais tous deux d'égale valeur;
 Et malgré maint déclamateur
 Qui médit de tout par envie,
 Un trimestre du Moniteur
 Vaut bien un poisson d'eau de vie.
 A Le Gendre, pour ses exploits
 Et pour son combat à la lutte,
 On donne un Eustache Dubois (16)
 Que personne ne lui dispute.
 Briosot reçoit un cervelas,
 Mets friand dont il fait grand cas;
 Et Chénier, qui de la charade
 Trouva le sens mystérieux,
 Obtient, malgré ses envieux,
 Deux artichauts à la poivrade.

Ainsi finit cette fameuse distribution des
 prix qui fit admirer la magnificence d'un Gé-
 néral dont toute l'armée ne cessa de chanter
 les louanges.

Alors l'abbé Fauchet, patriarche de la ré-
 publique, monte sur l'autel de la patrie, en
 exigeant de ses nombreux auditeurs le plus

profond silence. Mais ce ne sera que dans le chant suivant que mes lecteurs verront le discours de ce nouvel apôtre.

Remarques sur le cinquième Chant;

(1) M. Bonneville fut le coopérateur de M. l'abbé Fauchet au journal de *la Bouche de fer*. Il a débuté dans la littérature par de petites traductions de poésies allemandes, genre qu'il a abandonné pour la pétition qu'il rédige mieux que personne. Il demeure *rue du Théâtre français*.

(2) M. Lacroix, député de cette seconde Législature, est un factieux qu'il faut bien se garder de confondre avec M. de Lacroix, généalogiste de l'ordre de Malthe, et auteur de l'estimable journal de *la Noblesse*.

(3) Ce M. Peyre est du Comtat d'Avignon. Après avoir fomenté les premiers troubles de cette malheureuse contrée, il vint à Paris où, au récit de ses exploits civils, on le reçut membre des clubs des Jacobins, des Cordeliers, etc. On lui accorda même un brevet de tyrannicide: ce fut lui qui, lors de sa présidence au club des Cordeliers, rédigea ce fameux arrêté qu'il fit afficher vers la semaine sainte, et dans lequel il l'audace de dénoncer le Roi comme *refractaire digne de la couronne*. M. Peyre avoit signé cet arrêté.

(4) J'ai déjà parlé de M. Champfort, mais j'avois oublié l'anecdote suivante au sujet de son petit pamphlet contre l'Académie.

On sait que le cercueil de Mirabeau, déposé dans la caveau de Sainte Gèneviève, étoit souvent couvert de couronnes, de bouquets, de madrigaux qui se repen-

venaient à tous momens : mais ce qu'on ignore, c'est qu'on trouvoit de tems en tems de bonnes réponses dans le style du défunt. Un ami de sa cendre crût devoir lui faire hommage du petit pamphlet de M. Nicolas de Champfort sur les Académies, avec le petit avertissement sournois qui nous prévient que Mirabeau devoit lire et s'approprier à l'Assemblée cette bagatelle. Dès le lendemain cette pure offrande fut payée de la réponse qui suit :

Réponse de Mirabeau, Citoyen paisible des Champs-Élysées, à M. de Champfort, Citoyen actif, le 63.

« Vous venez de publier, mon cher Champfort, votre opinion sur l'Académie française, libre à vous aussi d'ajouter que je devois la présenter comme ma bile adoptive, c'est une des plus fortes épigrammes faites contre moi depuis que j'ai quitté votre monde. Je n'ai jamais ambitionné les honneurs académiques. Chacun doit se juger ; et puisqu'on vous en a vu l'exemple, ils devoient m'être échangés ; mais, je vous menant tous les deux à notre place, il ne s'ensuit pas que j'eusse envisagé un établissement utile sous la cote incertaine qui a frappé vos regards, et que je me fusse permis sur tout des expressions injurieuses sur des hommes estimables, dont les travaux académiques amusent les loisirs, ou les reportent de soins infiniment plus graves. »

« Je vois ce qui vous a induit en erreur. Je me permettois des plaisanteries amères sur les phrases toujours si bien symétrisées, sur des vers ingénieux et secs, sur un style froid et soigné, sur une manière laborieuse de perdre un tems précieux. Vous avez appliqué à l'Académie, en général, ce qui n'étoit destiné qu'à un de ses membres. Je supposois que vous deviez vous punir quelquefois par ces tourmens, je ménageois votre amour-propre et n'attaquois pas celui de vos confrères. Je ne puis rétablir l'erreur qu'en m'expliquant sans détour, et c'est ce qui vous me force de faire dans cette lettre. »

« Entendons-nous bien. Il y a dans votre petit pam-

phlet des choses que je n'eusse point dites, et il n'y en a pas que je n'eusse jamais oublié de dire. Qu'est-ce qu'une société littéraire, composée de Citoyens, du moins plus éclairés que les autres, peut avoir d'avilissant? Direz-vous qu'on baiguait par toute espèce de moyens l'honneur d'y être admis? Cela même est un hommage. N'a-t-on pas employé la même activité pour pénétrer dans l'Assemblée nationale? Ce qui seroit avilissant, par exemple, seroit de changer de principes comme de saison, de japper contre les hommes d'un ordre auquel on doit son existence physique et morale, de prendre le jargon de la liberté pour l'élan d'une ame glorieuse de s'appartenir toute entière. Ce qui seroit avilissant seroit, malgré tous ses efforts, de ne pouvoir surmonter un petit talent littéraire, de rapporter sans cesse des vœux impuissans vers le vaste champ de la politique, et de ne pouvoir entrer dans la terre promise, de projeter avec opiniâtreté et de n'exécuter jamais. Non, Monsieur de Champfort, jamais je n'eusse parlé d'avilissement.

« Mais ce que je n'aurois pas oublié, c'est le caractère dominant d'une pareille institution. L'opinion générale reçoit de distance en distance une impulsion nouvelle; cette impulsion est plus ou moins profonde, plus ou moins utile. Il est réservé à un certain nombre d'hommes de l'accréditer, de l'étendre, de la fixer. Ces hommes sont ceux qui forment les corps littéraires. L'Académie française n'a cédé à aucun l'ueiliv dont elle pouvoit être, et au Département des mots que vous lui accordez, elle a joint celui du goût et celui de la gloire: car il ne falloit pas oublier que l'Académie française a reproduit sous les yeux de la Nation, des d'Aguesseur, les l'Hôpital, les Spilbert et tant d'autres hommes célèbres dont elle a renouvelé l'immortalité. »

« Je ne suis pas vétilleux, mon cher Champfort, mais si un Journaliste malin vouloit examiner de près votre petite œuvre, que de reproches humilieroient votre

amour-propre ! Vous dites : *et qui ne voit que mettre alors Racine à côté d'un Cardinal étoit aussi impossible qu'il seroit aujourd'hui de mettre un Cardinal à côté de Racine !* Dans ce conceit vous ne vous êtes pas compris vous-même. Il étoit fort possible de mettre alors le Cardinal de Polignac à côté de Racine. Il n'est pas nécessaire de mettre un grand poëte à côté d'un autre grand poëte ; il suffit de mettre deux hommes justement célèbres dans leur genre, à côté l'un de l'autre. Personne n'a été surpris de voir un des plus grands anatomistes de l'Europe succéder à M. de Buffon.

« Qui jamais a dit, pensé, imprimé, excepté vous, que tout homme n'a travaillé que pour être de l'Académie ? On imagine une supposition ridicule, on la combat avec la supériorité que l'esprit a sur la bêtise, et on jouit d'un triomphe qui n'en est un que pour ceux qui n'en ont jamais connu d'autres. »

« On est d'autant plus surpris, mon cher Champfort, de vous voir humilier votre protectrice, que sa protection est cependant le plus beau fleuron de votre couronne ; car soyons de bonne foi : après l'Eloge de Molière, dans lequel vous vous êtes mis tout entier, que vous reste-t-il ? Le Marchand de Smyrne et la jeune Indienne sont les essais de l'enfance, Mustapha n'est qu'un faux germe : le tems a déjà dévoré à moitié ces productions futiles, et vous leur survivez, de beaucoup. »

« Je vous l'ai confié plusieurs fois ce secret important ; il faut toujours se montrer au-dessus du sujet que l'on traite, et l'envisager sous toutes ses faces. Vous ne voyez qu'un dictionnaire et des complimens dans une institution qui a duré un siècle et demi ; dans une médaille, vous ne voyez que de l'argent ; dans le prix de la vertu, vous n'apercevez qu'une aumône. Rien n'est plus dange-reux que de donner ainsi sa mesure ; et quand on marque soi-même les bornes de son esprit, on ne peut pas attendre des autres un grand degré d'estime. »

Voilà

« Voilà ce que mon amitié m'inspire : nous ne pouvons pas être rivaux. Vous avez trop d'esprit pour moi ; nos deux carrières sont opposées ; et si nous nous rencontrons , ce sera au but , mais jamais sur la route. Je suis affligé et un peu honteux pour vous de cette production. Vous avez cru montrer par là une espèce de civisme , à peine est-il apperçu : l'irréconnaissance, l'irréflexion, l'injustice couvrent toutes les autres nuances. Vous auriez dû me consulter sur ce que je devois faire ; mais vous avez craint que ma brutale et inflexible sévérité ne gâtât votre jolie tournure d'esprit. Adieu , mon cher Monsieur Champfort ; sans rancune , permettez-moi seulement de vous dire qu'on peut disposer de ses amis , à leur réputation près. »

(5) Dusanlchoi faisoit ci-devant des pièces fugitives , des élégies , des romances , des vers sur les cimetières de campagne ; mais la révolution étant venue , il a quitté la poésie pour se jeter dans la politique. Il a été successivement républicain et royaliste , royaliste et républicain. Il a soupiré long-tems pour la fille d'Abraham Chaumeix. C'est lui qui a succédé à Camille Desmoulins dans la rédaction des *Révolutions de France et de Brabant*. Il demeure *Cloître Saint-Epvait N^o. 16.*

(6) Ce Drouhet est le maître de poste de Sainte-Menehould qui fit arrêter le Roi à Varennes. Ce bel exploit lui valut 30,000 francs et une couronne civique ; ce qui est une sanglante épigramme sur l'emploi de notre argent et de nos couronnes.

(7) Il est surprenant que M. Mercier consente à prêter son nom au fatras incendiaire du sieur Carra. Il faut qu'il ait bien peu de soin de sa gloire , ou qu'il soit pressé du besoin de dîner ; car on sait que M. Mercier ne prête pas son nom , mais qu'il le vend.

(8) On dit M. Bouche très-coupable de toutes les horreurs qui se sont commises dans le Comtat , mais il

s'en console en disant que, grace à lui, la France va s'enrichir d'un quatre-vingt-quatrième Département.

(9) M. Audouin, avant d'être écrivain patriote, avoit un emploi dans l'anti-chambre du ci-devant Curé de Saint-Sulpice, qui lui fit apprendre à lire et même à écrire. M. Audouin, se voyant alors un fonds de science fort raisonnable, prit, pour se perfectionner, un maître Orthographe pendant deux mois. Alors il se mit auteur patriote, rédigea le *Journal universel, ou révolutions des Royaumes*; et pour imiter en tout les autres écrivains jacobins, il écrivit contre son bienfaiteur. La femme de cet honnête écrivain est une grosse doudon, blanchisseuse de surplis, à l'usage des ci-devant Séminaires. Cet heureux couple demeure rue de Tournon.

(10) Voyez l'*Encide*, livre 5.

(11) Cartouche exerçoit les talens de ses camarades sur un pareil mannequin. C'est ce qu'on voit dans sa vie, qui se vend à la porte de l'Assemblée nationale. On dit que M. Brissot en prépare une nouvelle édition, qu'il doit dédier aux Jacobins.

(12) Une Dame, aux Tuilleries, parloit assez haut contre le despotisme de la populace. Un homme de la plus sinistre figure, assis près d'elle, lui dit: prenez garde à vous, Madame, on peut vous dénoncer au Comité des Recherches. --- Monsieur, lui répondit cette Dame, Il n'y a qu'un monstre, ou M. Voidel, capable de le faire. L'interlocuteur étoit M. Voidel lui-même.

(13) M. Brune fut du nombre des prisonniers faits à la journée du Champ de Mars; il est l'imprimeur de l'*Orateur du Peuple*, et fait même assez souvent des articles pour ce journal. Il demeure rue Saint-Thomas, près celle d'Enfer.

(14) M. Buirette de Verrière rédige l'*Ami du Peuple*, lorsque la plume de Marat se repose. Il fut mis en

prison à la suite de l'affaire du Champ de Mars. Il est tortu bossu, laid comme son ame, et méchant comme son abominable feuille.

(15) Ce M. Rotondo, professeur de langue Italienne, et patriote de la première classe, fut très-souvent enfermé au Châtelet, sous l'ancien régime. Il n'est pas plus heureux sous le nouveau; car il a déjà visité plusieurs fois nos modernes bastilles. Il fut aussi du nombre des prisonniers faits au Champ de Mars.

(16) J'avois d'abord mis *Eustache de bois*, mais un savant m'a appris que le vrai nom étoit *Eustache-Dubois*, qui est celui du coutelier.

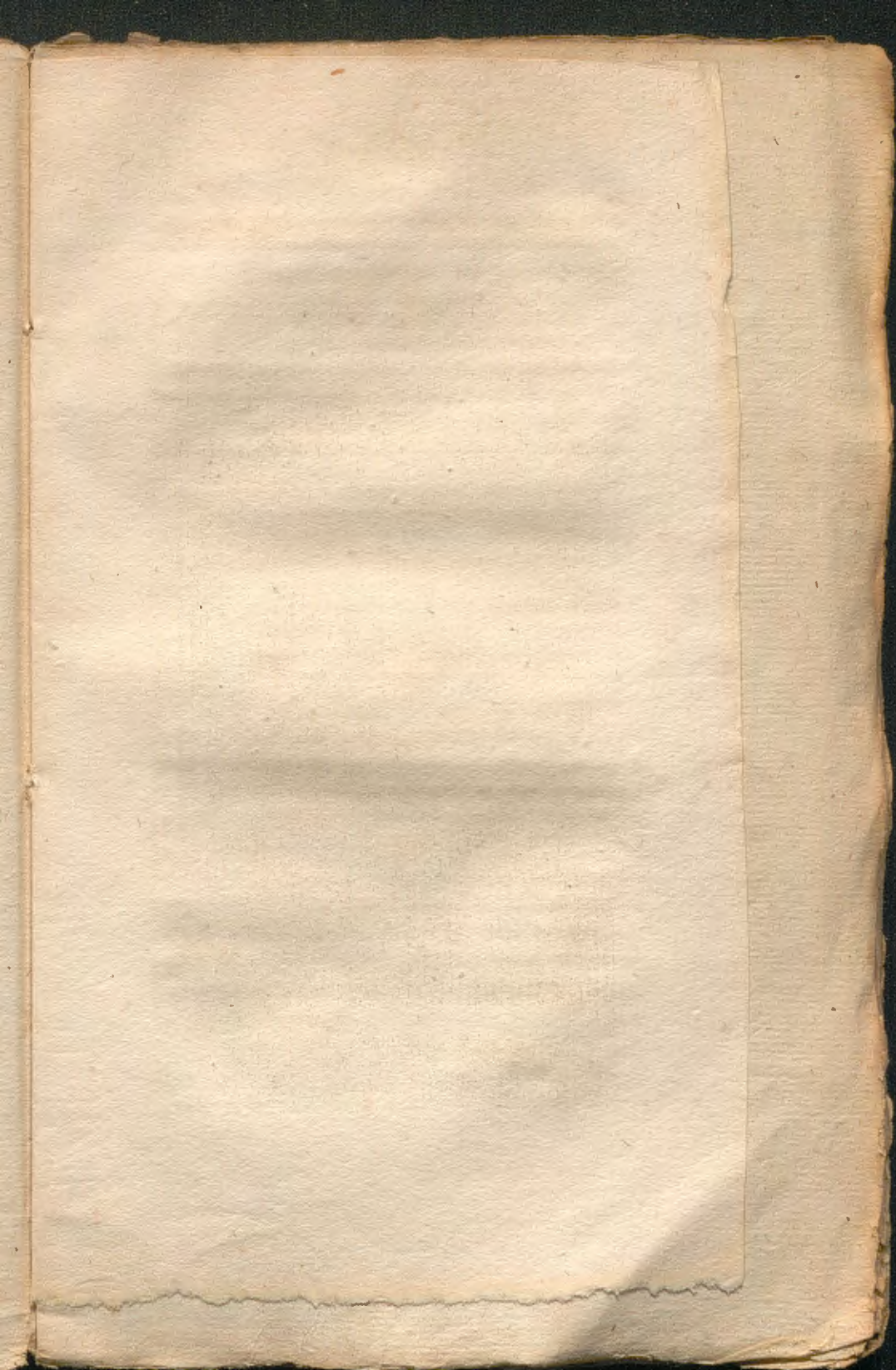


CHANT VI.

LE CONCILE.

ON se lasse de tout et même du bonheur.
La nouveauté séduit. On fait et l'on réformé.
On aime à tout changer et de nom et de forme.
On croit par là jouir d'un sort meilleur.
Notre Sénat détruisit tout en France,
Clergé, Noblesse, et Trône et Parlement,
Culte divin, et Commerce et Finance;
Qui produisit cela? l'amour du changement.
Ce fut aussi cette fureur nouvelle
Qui de l'abbé Fauchet (1) déranger la cervelle,
Le pauvre homme prétend que de la Nation
Il faut changer les loix et la religion ;
Mais plutôt à Dieu bientôt que ce prêtre imbécile
Allât à Charenton prêcher son évangile!

L'abbé Fauchet, patriarche de la république,
étant donc monté sur l'autel de la Patrie,
comme je l'ai dit dans le Chant précédent,
prononça le discours qui suit:





Chant Sixième.

Frères et Citoyens qui portez aux vertus
 Un Peuple qui s'instruit et qui se régénère !
 Vous, qui foulant aux pieds nos antiques abus ,
 Répandez en tous lieux le calme et la lumière !
 Puisse le Dieu puissant, dont j'emprunte la voix ,
Annuel en ce grand jour vous devez vos exploits ,
Du haut des cieux étendre une main protectrice
 Sur nos rates succès et le vaste édifice
 Qui doit , pour le bonheur des Citoyens Français ,
 Sur le trône écroulé s'élever à jamais !
 De notre Etat naissant Dieu prépare la gloire.
 Nous lui devons, amis, notre belle victoire.
 A travers des déserts et des périls sans fin ,
 S'il conduisit les Juifs aux rives du Jourdain ,
 Il prétend aujourd'hui que notre république
 Triomphe des efforts du parti monarchique ,
 Mais ce Dieu veut aussi que toute Nation
 Régénère ses loix et sa religion ,
 Lorsqu'elle veut changer de mœurs, de caractère.
 Il faut un nouveau culte à qui se régénère.
 Le culte catholique a duré trop long-tems.
 Il n'a plus parmi nous beaucoup de partisans ,
 Examinez-le bien, et dites sans mystère
 Qu'à des hommes sages il n'est point fait pour plaire.
 Un Juif, nommé Jésus, des autres Juifs bai ,
 Parcourt la Galilée, ou seul, ou bien suivi
 De douze vagabonds qu'il nomme ses apôtres. (2)
 Catéchisant les uns ou guérissant les autres ,
 Tantôt dans un repas en vin transmuant l'eau ,
 Tantôt faisant sortir au mort de son tombeau ,
 Toujours priant, jeûnant, il arrive à Solime,
 De l'aristocratie il y devenoit victime. (3)
 Il meurt sur une croix, bien qu'il soit innocent ,
 Et sa religion en tous lieux se répand.
 C'est ainsi que naquit la doctrine chrétienne ,
 Mais il faut, citoyens, substituer la mienne

A cette secte obscure et dont les partisans
Se sont toujours montré cruels, intolérans.
De ma religion que j'expliquois en ville,
Secondé chaudement de l'ami Bonneville,
Je vais vous révéler les secrets principaux.

En droits comme en pouvoir nous serons tous égaux. (4)

Nous n'aurons point de Roi, nous serons tous nos maîtres.

Le lien conjugal sera permis aux prêtres ; (5)

Et même le divorce, en tous lieux désiré,

Jusqu'à dix fois par an vous sera toléré.

Nous nous traiterons tous et de sœurs et de frères. (6)

Nous ferons très-souvent le partage des terres. (7)

Nous briserons partout les portraits de nos Rois,

Comme, en mon évêché, les Normands, à ma voix,

De Louis, dit le grand, brisèrent la statue

Que moi-même avec eux je traînai dans la rue.

Mais sans vous expliquer et mon culte divin

Et mes dogmes sacrés, je dois vous dire enfin

Que ma religion superbe et magnifique

Est celle qui convient à notre république.

Ainsi parla le patriarche ; et le Général, convaincu, par tant de bonnes raisons, de la nécessité d'un nouveau culte, dit qu'il falloit former un Concile, où l'on discuterait les principaux points de la nouvelle religion. L'on choisit aussitôt pour membres de ce Concile Constitutionnel le patriarche Fauchet, évêque du département du Calvados ; l'abbé (8) Dillon, Curé du vieux Pousanges ; le pontife Grégoire, évêque du département de Loire et Cher ; l'abbé de Courmand, l'ex-capucin Chabot, l'abbé d'Anjou, (9) l'abbé Minet, (10) évêque du département de la Seine-Inférieure, et l'abbé Robin (11).

Pendant que les chefs de l'armée, en attendant l'heure de faire coucher leurs soldats, s'assembloient pour un conseil de guerre, nos vénérables ecclésiastiques se retirèrent à l'écart pour tenir leur concile.

Vous ne devineriez pas où
De Fauchot le troupeau docile
S'assembla pour tenir concile ?
Dans un bouchon du gros Caillott.
Convaincus par l'abbé Grégoire,
Qu'ils estimoient infiniment,
Ces prélats crurent indécemment
De disputer long-tems sans boire ;
Et voilà l'unique raison
Qui, malgré leur saint caractère,
Les contraignit dans cette affaire
A s'assembler dans un bouchon.
Entre les plats et les bouteilles,
Les motions, les cervelas,
Ces Messieurs disent des merveilles
Que souvent ils n'entendent pas.
Enfin la vertueuse clique
Après souper dit qu'il est temps
De fabriquer des réglemens
Contre le culte catholique ; (12)
Et de poser les fondemens
D'une religion civique.

Cette discussion étant une fois entamée, le pontife Grégoire prit la parole et dit :

De la nation judaïque
Rétablissons le culte en ces climats.
Rendons-lui sa splendeur antique
Et qu'en dépit du catholique,
Dont nous sommes les apostats,

Ce culte soit l'honneur
 Qu'aux sujets de la république
 Nous ne défendrons pas.
 Convenez qu'il est magnifique,
 Et que, s'il est proscrire dans les autres Etats,
 Il est de notre politique
 De l'accueillir chez nous et d'en faire grand cas.
 En fait de culte, il est de la prudence
 D'en choisir un qui convienne à la France ;
 Et je crois qu'il vaut beaucoup mieux
 Remettre à neuf celui des antiques Hébreux
 Que d'avoir la peine de faire
 Une religion qui peut fort bien déplaire.

Soudain l'abbé d'Anjou interrompit le pontife
 Grégoire pour lui dire :

Je sais pourquoi du peuple Hébreux
 Vous prenez si bien la défense.
 Si vous le vantez en tous lieux,
 Ce n'est que par reconnaissance.
 Son or vous éblouit les yeux, (13)
 Et vous avez sans résistance,
 Pour ce métal si précieux,
 Forgé des écrits merveilles
 Et vendu votre conscience.
 Je vous le dis avec plaisir,
 J'approuve fort cette conduite,
 Et crois même qu'à l'avenir
 Un brasseur loyal Jacobite
 Peut du bon peuple Israélite
 Tout recevoir sans s'avilir.
 Car il vaut beaucoup mieux trahir,
 Par raison ou par complaisance,
 Les vrais intérêts de la France,

Jouer gros jeu, faire du train ,
 Se vanter de son opulence
 Que de se voir mourir de faim ,
 Pour avoir trop de conscience.

L'évêque de Blois alloit répondre à l'abbé
 d'Anjou, quand l'abbé de Cournand se leva
 avec précipitation pour prononcer ce discours :

De toutes les religions
 Je crois que la meilleure est la Mathométane ;
 Et dussiez-vous me traiter de profane ,
 Je ne démordrai pas de mes opinions.
 Sans vous parler de tous ses avantages ,
 Je puis vous dire franchement
 Qu'elle convient également
 Aux libertins, aux sots et même aux sages.
 Elle a, je l'avouerai, la circoncision ,
 Assez triste cérémonie
 Qui peut déplaire à notre Nation ;
 Mais c'est une opération
 Que facilement on oublie.
 Elle défend le vin, nous nous le permettrons :
 En cela nous imiterons
 Les Mahométans de Byzance ,
 Qui, gaiement le verre à la main ,
 Chantent leur Prophète divin ;
 En méprisant son ordonnance.
 Nous aurons des harems où de jeunes beautés ,
 Toujours soigneuses de nous plaire ,
 Nous feront oublier notre saint ministère.
 Ainsi, passant la vie au sein des voluptés ,
 Nous allons jouir sur la terre
 Des vrais plaisirs que dans son Paradis
 Réserve Mahomet à ses chers favoris.

Bientôt chaque membre du Concile voulut

dire son petit mot sur la Religion qu'il falloit
donner à la République.

L'un d'eux vouloit le Calvinisme , (14)
Un autre le Luthéranisme ;
Celui-ci hautement parloit
En faveur du Puritanisme ;
Et celui-là dit qu'il falloit
Rétablir l'ancien Paganisme.
Parmi ces Cultes différents ,
Il n'est point jusqu'au Molinisme ,
Le Sémi-Pélagianisme ,
Et le Presbytérianisme ,
Le Quakerisme et le Déisme ,
Le Quiétisme et l'Athéisme
Qui n'eurent quelques partisans.

L'abbé Fauchet, qui ne prétend pas qu'on
suive un autre Culte que celui qu'il a ima-
giné, parle ainsi à ses respectables Confrè-
res :

Celui que je veux qu'on accueille
Se trouve dans mon porte-feuille
Où jè l'ai, par précaution ,
Mis ce matin avec des notes,
Dont mainte et mainte allusion ,
Le bon goût, la précision
Doivent plaire aux bons patriotes.
Je vois que, sans prétention ,
Ma nouvelle Religion ,
Faisant nargue au christianisme ,
Chez nous et mainte Nation
S'appellera le Fauchétisme.

Tous les membres du Concile se lèvent à

ces mots : ils s'opposent au projet de l'Evêque
du Calvados.

A la Religion civique
Chacun prétend donner son nom :
Brûlant d'un zèle apostolique ,
L'Abbé Cournaud veut tout de bon
Qu'on la nomme le Cournaudisme ,
Comme Fauchet le Fauchétisme ;
Le grand d'Anjou , le d'Anjoutisme ;
Le vieux Dillon , le Dillonisme ;
Le fier Chabot , le Chabotisme ;
Le doux Minet , le Minétisme ;
L'épais Robin , le Robinisme ;
Et Grégoire , le Grégorisme.

La dispute s'échauffe. On crie ; on se me-
nace : faute de bonnes raisons , on se dit de
grosses injures ; et bientôt , des injures on
passe aux coups de pied , aux coups de poing.
On se jette à la figure les plats , les bouteilles ,
les assiettes ; et nos respectables ecclésiastiques
roulant les uns sur les autres , forment un
tableau bien digne du pinceau de Calor.

Cependant , à ce bacchanale ,
Une patrouille , qui passoit ,
D'une manière un peu brutale ,
Se fait ouvrir le cabaret.
A coups de canne et de bourrade ,
Elle met fin à ce sabat ,
Et saisit , sans le moindre éclat ,
Nos Apôtres que leur combat
Avait mis en tapilotade.

Ce fut ainsi que, sans façon,
 Et par mainte bonne nazarde,
 Du Gros-Gaillou l'utile garde
 Mit nos Prélats à la raison
 Et le Concile au Corps-de-garde.

Je voudrais bien pouvoir donner la suite de cette désastreuse aventure, et dire comment l'armée de la République passa la nuit; mais je me sens appeler à Mousseaux où il va se passer des choses dont il faut absolument instruire mes lecteurs.

Remarques sur le sixième Chant.

(1) M. l'abbé Fauchet peut être mis en tête des nombreux originaux qui ont fait parler d'eux dans cette révolution. On connoit les pantalonades que, sous le nom de sermons nationaux, il a débitées dans nos Temples. Tour-à-tour athée et superstitieux; prédicateur de la Doctrine de Jésus-Christ, ou se disant appelé par le Ciel à faire une nouvelle Religion, il semble mettre sa gloire à ne se distinguer que par des inconséquences, plus ou moins révoltantes. C'est au Cirque du Palais-Royal que M. l'abbé Fauchet va ordinairement débiter ses rêveries. Voici comme M. de Condorcet en parle dans son *Histoire du Cercle social, ou des Amis de la vérité*, écrite en 1791.

« Une Société d'enthousiastes assemble, au Cirque du Palais-Royal, chaque semaine, quelques centaines de

personnes sous le titre d'*Amis de la vérité*. Là on exprime avec transport la volonté, malheureusement peu efficace, de voir les hommes des quatre parties du Monde unis comme une même famille. On y médite la destruction de ce qu'on appelle *Tyrans*, et dans la bouche des Amis de la vérité, la signification de ce mot a plus d'étendue qu'on ne pense. Ce germe de confédération universelle, pour accélérer son développement, attire à lui toutes les loges maçonniques, répandues dans les différents Etats de l'Europe et les autres parties du Globe. Voilà quels sont les moyens du *Cercle social* pour étendre la fraternité parmi les hommes, détruire et prévenir à jamais le double fléau des guerres et des tyrans. »

« A l'égard des moyens dont les Amis de la vérité se servent pour la fixer parmi eux, voici quelle est leur grande manière d'opérer. Le Procureur-général de la Société, homme dont la solidité du jugement égale la pureté du goût et la sagesse de ses mouvemens oratoires, M. l'abbé Fauchet, en un mot, discute, à sa manière, tous les principes d'un bon gouvernement. Du résumé de son discours, il forme plusieurs articles qu'il abandonne à la discussion des amis de la vérité. Ces articles sont ensuite mis aux voix, et la majorité des votans fixe le sort de chaque proposition. J'ai eu lieu de remarquer que la plupart de ces dignes amis de la vérité applaudissoient également le pour et le contre, et que chez eux la dernière impression avoit toujours l'empire et entraînoit leur assentiment. C'est ce qui m'a confirmé dans l'idée que cette société, composée d'un bien plus grand nombre de personnes simples, amies de la vérité, que de celles qui joignent, à cet amour, les talens nécessaires pour la découvrir, et le tact peu commun pour la sentir, s'égèrerait souvent de la meilleure foi du monde, si le président de l'assemblée n'avoit l'attention, en mettant aux voix, de présenter toujours, la première, celle des propositions qu'il croit la plus probable. »

« C'est à la discussion d'une telle assemblée, composée de toutes sortes d'individus, de toutes religions que M. l'abbé doit soumettre l'Évangile de Jesus-Christ. Les dogmes et la morale, enseignés par ce divin législateur, y seront irrévocablement fixés par assis et levé; et ce concile d'une espèce nouvelle va réunir enfin, dans une même religion, qui ne sera, comme on voit, que le résultat de la raison universelle, toutes les religions du monde et leurs nombreuses sectes. »

N. B. M. de Condorcet étoit en gaité, lorsqu'il écrivit ce morceau. On voit qu'il ménage M. l'abbé Fauchet, quoiqu'il ne fût point encore son collègue à l'Assemblée Nationale, et que celui-ci n'eût pas encore renversé la statue de Louis XIV à Caen.

(2) Ce fut au Cirque qu'il dit : *le sieur Jesus se faisoit suivre d'une douzaine de vagabonds auxquels il donna le nom d'Apôtres.*

(3) Peu de jours après la prise de la Bastille, prêchant dans l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, il se permit cette plaisanterie : *ce sont les aristocrates qui ont crucifié Jesus-Christ.* Il envoya ces différens discours à M. Vernes, Ministre à Genève qui s'écria en les lisant : *cet homme est un monstre, il ne professe ni ma religion, ni la Catholique, mais l'Athéisme.*

(4) Notre Constitution dit que nous sommes tous égaux; M. l'abbé Fauchet prêchoit le même système au Cirque du Palais-Royal. Il n'est donc pas étonnant que ce mot *égalité* ait fait tourner tant de têtes. On est flatté d'être l'égal de ses supérieurs, et c'est dans ce sens très-naturel que bien des gens entendent et chérissent l'égalité.

La cuisinière d'une artiste brillante et chérie se laissa persuader ces jours derniers, qu'en vertu de l'égalité reconnue par la nation, elle avoit le droit de dîner avec sa maîtresse. Elle opposa bien quelques raisons à l'éloquence d'un laquais philosophe qui lui commentoit les

décrets. Il fallut convenir avec lui qu'elle seroit une folle de négliger sa prérogative. Elle déclara donc à sa cuisinière qu'elle ne serviroit le dîner qu'elle avoit fait, que lorsqu'elle seroit habillée pour le manger avec Louise (c'est le nom d'amitié qu'elle avoit donné à sa maîtresse). Marguerite, fille de cuisinière, avoit entendu la conversation. L'égalité lui sembloit tout aussi bien démontrée qu'à la cuisinière. Elle confia donc au domestique de Louise, qu'étant et demeurant égale en droit, elle se proposoit de dîner, comme Susanne, avec sa ci-devant maîtresse. Susanne fut indignée de cette prétention : *Marguerite, dit-elle, a donc perdu la tête! Oh bien? moi, j'ai la mienne encore : je veux bien dîner avec Louise, mais certainement je ne dînerai pas avec Marguerite.*

Cette petite anecdote vaut vingt pages de raisonnemens.

(5) M. l'abbé Fauchet a joint l'exemple au précepte. Il vit publiquement avec une femme dont il a une nichée de jolis petits enfans qui font les délices de leur papa. Il est à remarquer que ce respectable ecclésiastique a eu de tout tems une complexion fort amoureuse. Ses principes de ce côté ont devancé la révolution. Etant à la campagne chez M. et Madame de Grouchy, il devint amoureux de leur fille, actuellement Madame de Condorcet. Il osa même déclarer sa passion à la mère de la Demoiselle; Madame de Grouchy mit prudemment à la porte M. l'abbé Fauchet qui, de retour à Paris, pour peindre le tourment que lui faisoit souffrir l'absence de Mademoiselle de Grouchy, composa un beau sermon sur les peines du Purgatoire; peines, comme il le dit lui-même, qui n'égale point celles d'être séparé de l'objet qu'on aime. Lui-même a raconté cette anecdote à qui vouloit l'entendre.

(6) Au *Cercle social*, on s'appelle tous *Frères et Sœurs*, comme à la Société fraternelle.

(7) Le partage des terres a toujours été un des grands

sujets de déclamation de M. l'abbé Fauchet au Cerele social et dans le Département du Calvados.

(8) M. l'abbé Dillon eut beau jurer, dénoncer, mentionner, déraisonner et hurler aux Jacobins, il ne put obtenir d'évêché. Les royalistes craignent que ce petit désagrément ne le range de leur parti.

(9) M. l'abbé d'Anjou est ce grand abbé qu'on voit dans tous les cafés, groupes, carrefours, attroupemens, prêchant la discorde et l'anarchie. Sa taille gigantesque l'a fait surnommer l'Abbé de six pieds. C'est lui qui, aux Jacobins, s'est emparé des dénonciations qui regardent la Cour. Un jour il la divisa ingénieusement en deux parts, la Cour corrompant et la Cour corrompue. Il faisoit dire au Roi par la Cour corrompant: *Sire, un tel est un trésor pour la Marine, un tel pour la guerre;* et, suivant l'abbé, la Cour corrompue nommoit l'homme désigné. Il ajouta ensuite que le Roi mandoit au Ministre nommé sur les indications de la Cour corrompant: *Monsieur, votre zèle à me suivre, depuis dix ans, contre les sangliers et les cerfs, vos adulations et vos complaisances, votre assiduité constante à l'œil de bœuf, me prouvant combien vous méritez ma confiance, je vous fais Ministre de la Marine, de la guerre ou des affaires étrangères.*

On peut juger, par cet échantillon, du talent de M. l'abbé d'Anjou pour la dénonciation.

(10) On feroit un roman de la vie de ce prêtre constitutionnel; ses faits et gestes sont connus de tout le monde. Il fut comédien avant de se faire prêtre. Son nom mimique étoit Lacroisette, nom qu'a toujours porté depuis une certaine actrice de campagne que notre héros avoit épousée en face de l'église; mais bientôt, dégoûté de sa profession et de sa femme, il quitta secrettement la Province, et Madame Lacroisette; il vint à Paris où il entra dans l'état ecclésiastique et obtint la cure de

de Saint-Denis. Peu d'années après, Madame Lacroisette arriva à Paris : c'étoit en 1778. Elle débuta à la Comédie Française avec succès ; mais apprenant que M. Minet étoit devenu prêtre et curé à Saint-Denis, elle disparut tout-à-coup, préférant l'honneur et la tranquillité de cet infidèle à une réclamation qui l'auroit ruiné et couvert d'opprobre.

Cependant M. Minet, se croyant citoyen, venoit de tems en tems sauver la patrie au Palais-Royal. Nô très-cotéte, il s'y lia bientôt avec le père Duchesne. Il fit sous lui un cours d'imprécations ; et comme on eut besoin de jureurs dans la nouvelle formation du clergé, on le proclama évêque de Nantes. Le bruit courut alors que Madame Lacroisette étoit allée retrouver son époux à Nantes, et le troubler dans la jouissance des douceurs épiscopales, mais c'est une erreur. Une femme, qui a eu assez de courage, de pudeur et de vertu pour préférer la vie errante et incertaine des Comédiens de Province au scandale d'un pareil rapprochement, n'est pas capable d'aller troubler son mari au faite de sa gloire. D'ailleurs M. Minet a regardé cette union comme un mariage de Comédie, peut-être même l'a-t-il oublié tout-à-fait. Pourquoi l'en faire souvent ? Pourquoi lui apprendre qu'il a un enfant, lui qui a juré à ses amis intimes qu'il n'avoit jamais contracté son mariage, quoiqu'il sa femme fût jeune et folle ? et pourquoi donner à Madame Leblanc, sa gouvernante et dame de compagnie, la terreur de voir arriver une autre femme dans le palais épiscopal ?

(11) L'abbé Robin imprimoit, en société avec une certaine Demoiselle Colombe, *l'Ami du Peuple* de Marat ; un beau jour la Garde-Nationale alla droit au logis de cet heureux couple pour s'emparer de leurs presses, mettre l'abbé à Bicêtre et la belle à la Sulpétrière ; mais l'abbé et sa compagne avoient pris le large, et la Garde se contenta de saisir leur Imprimerie. On dit que l'abbé

Robin s'est réfugié dans quelque grenier où il fait de petits libelles bien incendiaires.

(12) On parloit à M. l'abbé Sieyès des horreurs commises sur des femmes et des religieuses : cette persécution, du-il, me révolta. Il faut que les Jacobins aient véritablement perdu le sens commun. Il veulent donc qu'avant six mois toute la France redevienne Catholique ? Précieuses paroles, et qui, sortant de sa bouche, appelaient une foule de réflexions.

(13) On sait que M. l'abbé Grégoire fut à l'Assemblée Nationale un des plus ardens avocats du peuple Hébreux, et qu'il en fut généreusement récompensé, mais bien moins cependant qu'un de ses collègues que l'on dit être M. de Talleyrand-Périgord. M. l'abbé Grégoire fut aussi l'un des apologistes des Nègres, et nous devons à ce prêtre ignorant et entêté la perte de nos Colonies et les horreurs qui s'y commettent.

(14) Voici un rapprochement qu'on ne fera pas sans intérêt.

Dans certaines provinces, les emplois les plus importants sont entre les mains des protestans. Quand l'Assemblée Nationale a décrété la vente des biens du clergé Catholique, Elle a conservé ceux du clergé Protestant. Parmi les ouvriers du Faubourg Saint-Antoine, on compte environ trente mille Protestans. Il y en a un assez grand nombre parmi les membres de l'Assemblée Nationale, et on en compte beaucoup parmi les subalternes employés dans ses comités et ses bureaux. Les banquiers de Paris, qui ont le mieux fait leurs affaires dans la révolution, sont tous Protestans. Dans l'instant où les Protestans de Vauc renversoient la statue de Louis XIV, on vouloit abatre à Paris celle de Louis XIII, qui empêcha les Protestans d'établir leur république, celles de Louis XIV qui révoqua l'Edit de Nantes, et celle Louis XV qui ne fut guère plus favorable au Protestantisme. Dans le même

tems qu'un Genevois faisoit , au club Jacobite de Brest , l'horrible motion d'assassiner les nobles et les prêtres , les Protestans de celui de Nîmes crioit avec fureur : *plus de Roi* ; et ceux de Montauban projettoient de chasser de leur ville , ou d'exterminer les malheureux Catholiques. Quel est un des personnages les plus importans de celui de Nîmes ? Un frère d'un Ministre Protestant , député à l'Assemblée Nationale. Qui a le plus d'influence dans celui de Montpellier ? Un autre frère de ce même député. Qui domine celui de Montauban ? M. Jambon , ministre Protestant. Qui maîtrise celui de Lyon ? M. Froissard , ministre Protestant. Dans tous les départemens on désarme les Catholiques. Dans les derniers troubles , quels ont été les principaux factieux arrêtés ? Deux Hollandais et deux Suisses Protestans , et Virschaux , ce libraire de Hambourg , aussi Protestant. On appellera , si l'on veut , toutes ces observations des hasards ; mais nous répéterons toujours avec Montesquieu que des hasards , si souvent répétés et perpétuellement les mêmes , ne peuvent guères être des hasards.

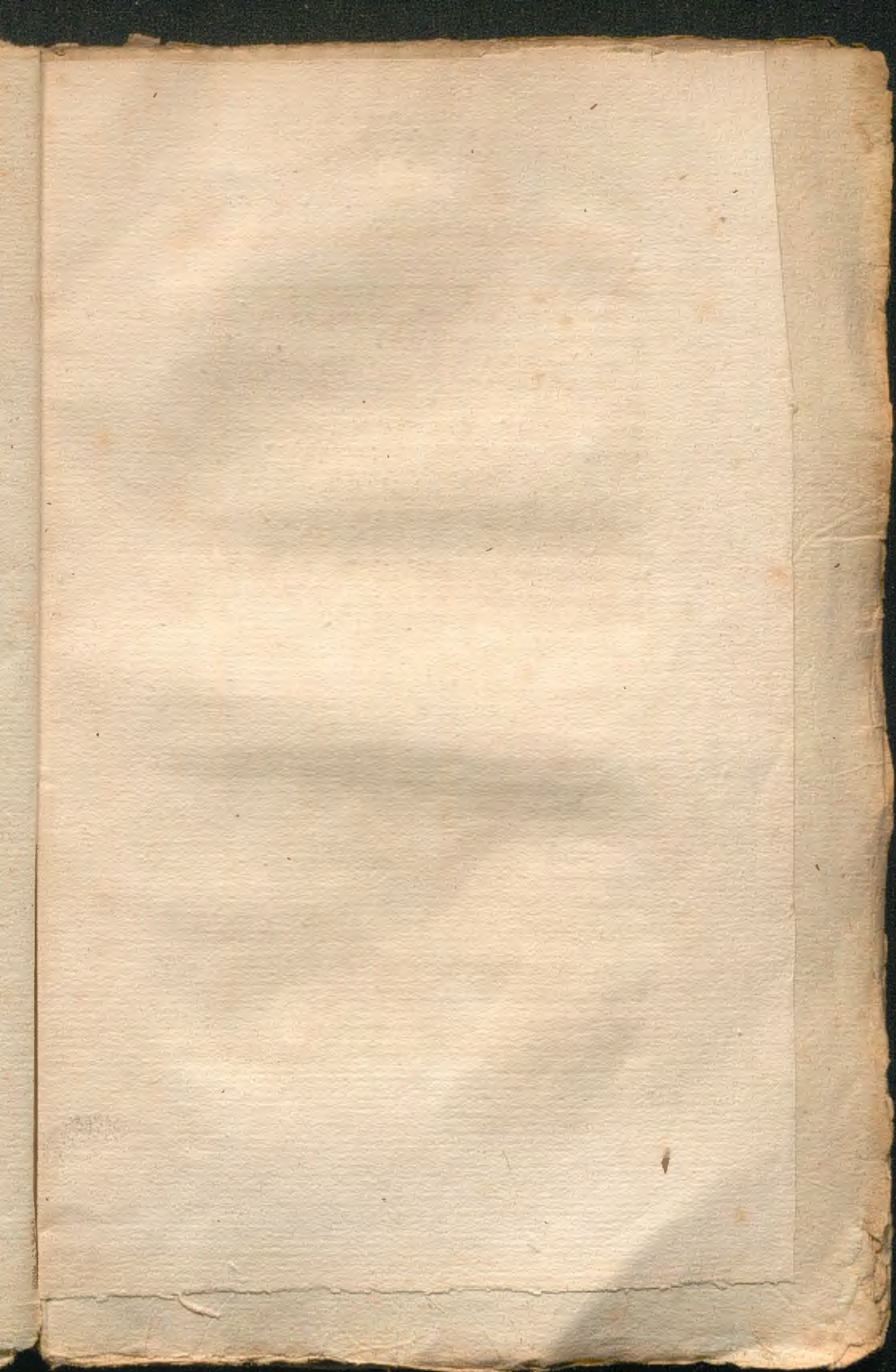


CHANT VII.

LES CONFIDENCES.

HEUREUX celui dont la richesse
Ne sert qu'à faire des heureux,
Et qui, d'un peuple furieux
Qu'au mépris on excite sans cesse,
Confond les projets ténébreux!
Mais malheur à l'ambitieux
Qui va, dissipant sa fortune,
Pour servir de vils factieux,
Et dont l'or paye à la tribune
Un tas d'ignorans orateurs
Qui, sans pudeur, sans crainte aucune,
De l'État causent les malheurs!
Et du sceptre et de la couronne
Il croit par là jouir bientôt.
Mais le sort plus juste lui donne,
Au lieu d'un sceptre, un échaffaud.

Philippe d'Orléans s'étoit réfugié prudemment à Mousseaux où il attendoit avec impatience des nouvelles de l'armée républicaine. Sa chère Agnès se promenoit dans le jardin, et lui,





Chant 7.

seul dans le salon , savouroit voluptueusement le plaisir des sots , c'est-à-dire , qu'il s'amusoit à s'ennuyer , quand soudain son fidèle Latouche (1) entra dans l'appartement et lui dit :

Cher d'Orléans , quels sont donc vos projets ?

L'argent vous manque et vos biens sont en vente.

De créanciers une troupe insolente

Va tout saisir (2) , sans forme de procès.

Je sais fort bien que très-peu vous importe

De tout devoir , si vous ne payez pas ;

Mais il est dur d'être mis à la porte

De son logis , et c'est le fâcheux cas

Auquel pourtant il faudra vous attendre ,

Si maintenant vous ne voulez pas prendre

Le seul parti qui puisse décemment

Vous arracher au sort qui vous attend.

Je sens cela , cher confident que j'aime ,

Lui dit Philippe , et que de feu mon bien

Pour mes péchés il ne me reste rien.

Pouvois-je donc en ce désordre extrême

Faire autrement ? ne me falloit-il pas

Stipendier les héros Sans Culottes ,

Les Jacobins , les Auteurs patriotes ,

Tels que Fréron , Desmoulins et Gorsas ?

Si l'on me vit exciter au carnage

Dans tout Paris un ramas de brigands ,

Si par mon ordre ils vont depuis deux ans

Dans les châteaux mettre tout au pillage ,

Je les payai toujours argent comptant ,

Et qui pis est , je les payai souvent.

De plus , mon cher , la nuit du six Octobre

Qui n'a servi , malgré mes hauts projets ,

Qu'à me couvrir d'un éternel opprobre ,

M'a coûté cher : c'est de tous mes forfaits

Le moins utile , et celui dont le frais

Oat de beaucoup passé mon espérance.

Je n'eusse point regretté la dépense
 Qu'il exige ! Mais las ; de cette nuit
 J'ai retiré , malgré mon impudence ,
 Beaucoup de honte et très-peu de profit.
 En ce péril , ami , que faut-il faire ?
 Dois-je sans bruit partir pour l'Angleterre ?
 Ou me faut-il , pour sortir d'embarras ,
 Tricher au jeu , faire des assignats ,
 Ou , profitant des malheurs de la France ,
 Adroitement brissoter la Régence ?

Je suis assez de votre sentiment ;
 Lui dit Latouche , et votre idée est bonne.
 Etant Régent , vous ne payerez personne.
 Oseroit-on assigner un Régent ?
 Mais il faut l'être , et c'est le difficile.
 Ne pouvant plus gagner à prix d'argent
 Des va-nuds-pieds le régiment docile
 Que j'ai toujours payé jusqu'à présent ,
 Il faut ruser , il faut que dans la ville
 Nous nous formions un parti tout-puissant ,
 Et qu'en dépit de la troupe hâbleuse
 Dont Condorcet se dit le Commandant ,
 Avant deux jours on vous nomme Régent.
 Ce Général voudroit la république :
 Laissons-le faire ; et s'il a
 Anéanti le pouvoir monarchique ,
 Dans son parti la discorde naitra.
 Chaque Officier , petit ou grand , voudra
 Commander seul ; alors d'un chef unique
 On sentira le besoin important.
 Aux Jacobins je vais adroitement
 Vous proposer. De votre politique ,
 De votre amour pour la chose publique ,
 On m'y voit faire un éloge charmant.
 De cet éloge on paroit fort content.

Après cela , je cours en diligence
 Me présenter chez tous vos créanciers ;
 Je les appaise , et même en confidence
 Je-leurs promets que , s'ils sont les premiers ,
 À vous donner leurs voix pour la Régence ,
 Ils seront tous payés exactement.
 En votre nom j'en ferai le serment.
 Je jurerai , car je sais bien qu'en France
 Par la serment (S) tout se fait à présent ,
 Et lorsqu'il est prodigué si souvent ,
 Il ne peut plus tirer à conséquence.
 Quand de vous seul nous recevrons la loi ,
 Il ne faut point prendre le nom de Roi ,
 Ni de Régent. Sur ces noms-là , je pense ,
 Des Jacobins le club dominateur
 Peut concevoir certaine méfiance.
 Prenez plutôt celui de protecteur ,
 Cromwel le prit : le drôle par prudence
 S'en contenta. Je trouve qu'il fit bien.
 Imité-le , votre cas est le sien.
 Nos citoyens connoissent la puissance
 D'un Roi , d'un Prince , et ne peuvent savoir
 D'un protecteur jusqu'où va le pouvoir.
 De ces projets pour voir la réussite ,
 Daignez m'en croire , allez au camp bien vîs ;
 Montrez-vous y comme un brave soldat ,
 Garez toujours le premier au combat.
 Mais vous perdrez à jamais la couronne ,
 Si vous cédez à votre humeur poltronne.
 Votre parti de vous se moquera ,
 Et même alors il vous méprisera.
 Enfin , mon cher , excusez ma franchise ;
 On sert très-mal un Chef que l'on méprise.

Philippe n'osoit répondre au discours de son
 Chancelier. Il sentoit la force de ses raisons ,
 mais il craignoit d'avouer combien il avoit de

répugnance pour le métier de la guerre. Le combat d'Ouessant lui avoit appris à se défier de son courage. Il cherchoit quelque prétexte pour pallier sa poltronnerie , quand la belle Agnès revint dans le salon. Elle apprit bientôt les motifs de l'irrésolution de son amant. Elle en fut indignée , et le regardant avec des yeux où se peignoient l'amour et la colère , elle lui dit :

Votre Latouche a bien raison.
 Il faut partir , il faut combattre ,
 Il faut faire le diable à quatre ,
 Car jamais un amant poltron
 N'aura le bonheur de me plaire.
 Je vous le dis , moi , je préfère
 Un nègre , un homme de couleur ,
 Un marmiton , un décroteur ,
 Un va-nud-pied , un sans-culotte ,
 Un député (4) , même un Gorsas ,
 Pourvu qu'il soit bon patriote ,
 Au plus puissant des potentats
 Qui , poltron sur mer et sur terre ,
 Fuiroit les périls , les combats ,
 Tandis que ses braves soldats
 Iroient pour lui faire la guerre.
 De votre combat d'Ouessant
 Je veux bien perdre la mémoire ;
 On sait qu'alors à votre gloire
 Je m'intéressois faiblement ,
 Car vous n'étiez pas mon amant.
 Mais aujourd'hui je prétends même
 Qu'avec honneur vous combattiez
 Et que bientôt vous m'apportiez
 La couronne et le diadème.

Eh ! ne m'aviez-vous pas promis
 Que je serois Reine de France,
 Que vos succès, votre vaillance
 Confondroient tous vos ennemis ?
 Ne fausséz point votre promesse,
 Partez et combattez sans cesse.
 Sur le trône brillant des lys
 Faites monter votre maîtresse,
 Mon tendre cœur est à ce prix.

Il n'en fallut pas davantage pour décider
 Philippe. La crainte de perdre sa chère Agnès
 lui fit jurer de la suivre au milieu des com-
 bats ; elle venoit de lui promettre de se ranger
 sous les drapeaux des héroïnes de la société
 fraternelle, et de partager avec ces chastes sœurs
 la gloire de détrôner Louis. Cependant Phi-
 lippe trembloit, mais il cache sa peur aux
 yeux de son amante ; et malgré la répugnance
 invincible qu'il avoit montrée jusqu'alors pour
 le métier si périlleux de la guerre, il donna
 des ordres pour son départ.

Dans un savant et vieux auteur
 Qui meuble les quais de la ville,
 Il avoit lu que la valeur
 Sans la prudence est inutile :
 C'est pourquoi Philippe, voulant
 Passer pour un guerrier prudent,
 Et de sa guerrière entreprise
 Sortir, sans s'exposer jamais,
 Adroïtement sur la chemise
 Se mit quinze ou dix-huit gilets ;

Ainsi qu'au sénat de la France ,
 Craignant l'épée ou le bâton ,
 De dix-huit gilets par prudence (5)
 Un jour il se fit un plastron.
 Il prit un casque , une rondache ;
 D'un bouclier sa main s'arma ,
 Et loin de faire le bravache ,
 Deux cuirasses il demanda.
 Mais hélas ! on n'en trouva qu'une ,
 Et d'Orléans en vouloit deux.
 Que faire dans cette infortune ?
 En homme adroit , ingénieux ,
 Par derrière il se la fit mettre.
 Sur ce Prince anti-belliqueux
 Peut-être va-t-on se permettre
 Quelques propos bien scandaleux ?
 D'honneur on n'en fera pas mieux :
 Car si ce héros merveilleux ,
 Au lieu d'une , eût en deux cuirasses ,
 Il leur eût bien trouvé leurs places.
 Il eût mis l'une par devant
 Et la seconde par derrière.
 N'en ayant qu'une en ce moment ,
 Il la fit mettre prudemment
 Au côté le plus nécessaire ;
 Sachant , tant il étoit dispos ,
 Que les ennemis dans l'affaire
 Ne verroient guères que son dos.

Cependant Philippe crut qu'il seroit dé-
 cent de bien souper avant de partir , et que
 plusieurs bouteilles d'un Champagne fumeux
 pourroient lui donner un peu de courage. Il
 ordonna un repas splendide ; mais en atten-
 dant qu'on le servit , comme il faisoit un très-
 beau clair de lune , il fut se promener dans

son parc avec sa chère Agnès Buffon et son fidèle Latouche. Soudain ils apperçoivent dans les airs une espèce de monstre qui vient droit à eux. D'Orléans veut prendre la fuite, mais Agnès et Latouche le retiennent, en lui reprochant son peu de courage. Le monstre approche, et l'on croit reconnoître Camille Desmoulins. C'étoit lui-même en effet, monté sur Lactos, que la divine baguette avoit métamorphosé en ours ailé. Il descend à terre, laissant d'Orléans, Agnès et Latouche surpris d'un événement si nouveau pour eux. Pendant que Philippe et son Chancelier font mille questions à Camille Desmoulins; qui étoit descendu de son ours, et qu'ils lui demandent des nouvelles de l'armée républicaine, la belle Agnès s'approche doucement de l'ours, l'examine attentivement, croit lui trouver un air plus doux qu'aux animaux de la même espèce, le flatte de la main et finit par monter dessus. Fier de porter un pareil fardeau, le quadrupède ailé s'élance dans les airs. Envain Philippe et Camille jettent des cris affreux, redemandant, l'un sa maîtresse, l'autre sa monture, l'ours ailé continue sa route, et bientôt on cesse de l'apercevoir. D'Orléans et Desmoulins, pour se consoler, vont se mettre à table, et Latouche leur dit qu'ils ont pris le parti le plus sage. Cependant le souper, tout bon qu'il est, ne les console point de la perte qu'ils viennent de faire.

Quoi ! ma maîtresse est disparue ,
 Disoit Philippe tristement !
 Eh quoi ! ma monture est perdue ,
 Disoit Desmoulins en pleurant !
 Où trouverai-je une maîtresse
 Semblable à celle que je perds ?
 Elle avoit tout , et sa tendresse
 Me consolait dans mes revers.
 Où trouverois-je une monture
 Plus douce que l'amî Laclos ?
 Hélas ! je préférerois son dos
 A la plus légère voiture.

Enfin après avoir passé une partie de la nuit à se désoler, l'un en pleurant sa maîtresse, et l'autre sa monture, Latouche leur dit que probablement ils trouveront au camp la belle Agnès et l'ours ailé. Ces douces paroles consolent nos deux affligés. Ils quittent Mousseaux, suivis du Chancelier Latouche, et arrivent avec l'aurore au Champ de la Fédération.

Remarques sur le septième Chant.

(1) M. de Latouche, fidèle chancelier de M. d'Orléans, exécute à Creteil ce que son patron projettoit de faire à Paris, si nos grenadiers n'étoient pas si difficiles. Il monte la garde et fait des patrouilles. Un caporal, en

rendant compte de cette conduite dans une société, présidée par Madame Ferrari, finit son rapport, égayé de licences un peu bacchiques, par cette phrase : *enfin il agit si bien de toutes les manières, que je le regarde presque comme not' égal, parce que nous ne sommes pas fiers à Créteil.*

(2) On sait que les finances de M. d'Orléans sont dans le plus déplorable état, et l'on ne sera pas fâché de connaître à quel point sont fondées les inquiétudes de ses créanciers.

Première cause de l'inquiétude des Créanciers.

M. d'Orléans est grévé, de son propre aveu de 75 millions de dettes.

Il dit qu'outre sa rente apanagère, il a pour 125 millions de propriétés; mais cet actif est enflé tellement que le domaine d'Avesne, qu'on y dit employé pour 30 millions en vaut tout au plus 16; ensorte que l'opinion de beaucoup de ses créanciers, que son actif est au-dessous de son passif, est malheureusement vraisemblable.

La perte va tomber sur ses ouvriers et fournisseurs principalement, qui forment entr'eux une masse d'environ 16 millions; et si les autres créanciers ne s'unissent pas, s'ils ne concordent pas entr'eux, s'ils ne forcent pas M. d'Orléans de profiter du moment avantageux pour vendre publiquement, il est à craindre que son affaire, prenant la marche d'une direction, dure un demi-siècle. Or, dix années suffiront pour opérer une diminution dans la valeur du fond et la perte presque totale des revenus; donc à cette époque seule, quelques créanciers hypothécaires pourront à peine espérer leur payement, et la plupart perdront tout.

Seconde cause de l'inquiétude des Créanciers.

M. d'Orléans a vendu, depuis 4 ou 5 ans, des immeubles considérables, tant au Gouvernement, qu'à des particuliers, à la charge de ne pas obtenir des lettres de ratification; il a touché le prix de ces ventes.

Depuis un an, il cherche à vendre, à vil prix, mais argent comptant, toutes ses propriétés, à la même condition; et dans le moment actuel, on écrit des Départemens, qu'il vend de cette manière. D'après ce parti, il s'en est peu fallu que la chancellerie d'Orléans n'ait été vendue cinquante ou soixante mille francs, (M. d'Orléans en avoit donné l'autorisation à l'un de ses administrateurs.) tandis que cet immeuble vaut au moins cent mille livres.

Il a vendu, argent comptant, à une compagnie, tous ses recouvrements dans ses appanages; c'étoit un objet de quatre millions.

Troisième cause de l'inquiétude des Créanciers.

Le changement de son ancienne administration, composée des avocats et des hommes les plus estimés.

Le remplacement par ses seuls gens d'affaires, inhabiles à conduire une administration aussi étendue.

Quatrième cause de l'inquiétude des Créanciers.

La surséance des payemens; car beaucoup de rentiers et notamment un d'environ quatre-vingt mille livres par an, n'ont pas été payés de leurs arrérages au mois de Juillet 1791.

Tous les ouvriers et fournisseurs et la plupart des obligations échues ne sont pas payés.

L'administration disoit, il y a quelque tems, que le trésor du Prince renfermoit actuellement cent mille écus, et le trésorier étoit chargé de payer le moins possible, afin de conserver le peu de fonds pour le service des rentes les plus pressées, au mois de Janvier 1792.

Cinquième cause de l'inquiétude des Créanciers.

Les poursuites de beaucoup de créanciers qui faisoient faire des commandemens à M. d'Orléans, des saisies, des exécutions et des dispositions au paiement de ses revenus, sans obtenir leur remboursement.

Enfin, quatre-vingt oppositions sur le Prince, au trésor-royal, prouvoient le nombre de ses créanciers mécontents et le danger.

Un des créanciers de M. d'Orléans crut devoir prendre le parti de faire des poursuites rigoureuses, pour obtenir son payement.

Plusieurs milliers de créanciers se réunirent à cette époque, chez M. Dufouleur, notaire, rue Montmartre, pour faire, en commun et de concert, les actes conservatoires.

Ces créanciers desiroient ardemment maîtriser la saisie réelle des biens de M. d'Orléans. Leurs motifs étoient frappans.

1°. C'étoit un moyen de forcer le prince à rendre publiquement.

2°. C'en étoit un d'empêcher un créancier particulier d'en faire une arme cruelle.

3°. Enfin, c'en étoit un d'empêcher le prince de se rendre maître, au nom d'un créancier qu'il auroit remboursé, pour en disposer à son gré.

Cette masse invite donc le créancier saisissant à subroger et à subroger la masse dans l'effet de sa saisie réelle.

Les gens d'affaire du prince l'ont payé un mois après; mais, ignorant la subrogation de la saisie réelle, en faveur de l'union des créanciers, ils ne purent se rendre maîtres de cette poursuite importante.

M. d'Orléans et ses gens d'affaires écrivirent; ses créanciers s'empressèrent de concourir à une réunion avec leurs débiteurs, parcequ'ils ont toujours été persuadés que cette harmonie pouvoit seule prévenir la perte d'une partie des créanciers; en conséquence ils firent des propositions qui furent même rédigées par écrit en forme de concordat, et qui étoient aussi honorables pour le prince, qu'utiles pour le créancier; mais M. Target, conseil du prince, refusa de les avouer.

Les créanciers, ne voyant plus leur sûreté, peut-être aussi s'apercevant qu'on vouloit les avoir à discrétion, rompirent, d'un commun accord, et s'unirent chez M. Dufouleur, notaire, rue Montmartre

(3) Ce serment ridicule, autrement dit, serment civique, exigé si inconsidérément des prêtres, des militaires et de tous ceux qui veulent obtenir une place quelconque dans la nouvelle administration; ce serment, dis-je, a souvent occasionné des scènes très-plaisantes, témoin l'anecdote qui suit, et dont je garantis l'authenticité:

Un curé des environs de Paris refuse le serment, et ne peut décider son vicaire à l'imiter. Le curé monte en chaire, fait un prône, et ne jure pas. On hue. Le vicaire lui succède dans la chaire, et jure. Le curé s'élance après lui, le prend au collet, et lui dit d'un style grenadier: *Comment, petit B...; tu jures pour m'ôler mon bénéfice! Tu te damnes pour me dépourvoir!*
entends

attends petit B...., je n'apprendrai que tu n'en es pas où tu crois être. Ecoute. Et voilà mon curé qui fait son serment avec une volubilité difficile à suivre, et qui le répète trois ou quatre fois pour le constater; et puis, se tournant vers le vicaire: *Eh bien! petit B...., te voilà bien avancé. Je garde ma cure.* Alors, du milieu de l'auditoire, s'élève une voix germanique, sortant de dessous une perruque noire et crépue, qui dit très-haut: *Gé suis content du petit picre, et gé fais cent équis de pension au petit picre.* En effet, ce particulier, allemand de nation, et fort ami de la révolution française, a placé sur la tête du vicaire la somme qu'il lui destinait.

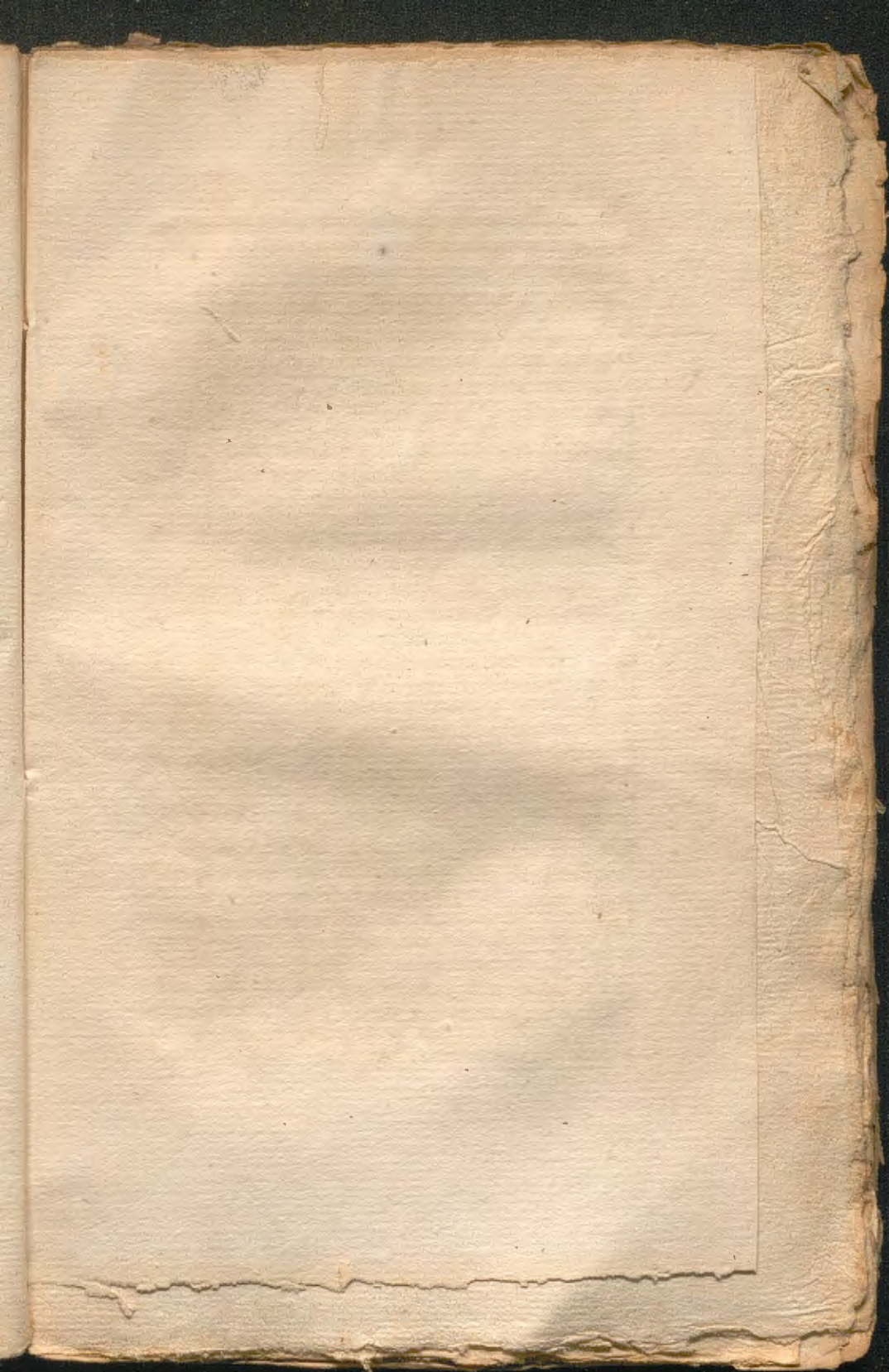
(4) Il est ici question des députés de la seconde législature, personnages méprisés, même des habitués des tribunes. Dernièrement au Palais-Royal, un orateur, fort écouté de la foule qui l'entouroit, termina sa philippique en disant: *qu'attendre d'une Assemblée sans intérêt et sans propriété? regardez, Messieurs, l'appareil pompeux dans lequel vos représentans se rendent au sanctuaire du Corps Législatif. Des parapluies et des galoches.*

Une autre fois on faisoit l'appel nominal. Le secrétaire prononce le nom d'un député, et personne ne répond. *Il est chez lui à raccommo^der sa culotte*, s'écria une voix des tribunes.

Il est certain qu'on ne pouvoit faire un plus mauvais choix pour peupler le sénat de la France. Il est même à désirer que le très-petit nombre de personnes de mérite, qui se trouvent à l'Assemblée, la désertent bientôt, pour ne point être confondues, au jour de la vengeance, avec les Fauchet, Brissot, Merlin, Chabot, Condorcet, Garan de Coulon, Bazire, Couthon, Lacroix, Isnard, et tant d'autres misérables, dont les noms seuls provoquent le sourire du mépris.

(5) Ce fut dans les premiers tems de l'Assemblée Nationale, lorsqu'elle étoit encore à Versailles, que cette aventure arriva à M. d'Orléans. Craignant du tumulte, et même quelque chose de pis, il s'étoit, par précaution, convert d'une douzaine de gilets; mais s'étant trouvé mal, en voulant faire une petite motion, on fut obligé de déboutonner sa collection de gilets pour le soulager.







Chant 8.

CHANT VIII.

LA NUIT.

IMPLACABLE Discorde, en ce vaste univers,
Faut-il que ton bonheur soit de changer sans cesse
Nos plaisirs en tourmens, nos cités en déserts ?
Si jadis, à ta voix, les Districts de la Grèce
Se portèrent en foule aux remparts d'Ilion ;
Si leurs guerriers réduisirent en cendre
Ces murs fameux, bâtis par Apollon ;
S'ils violèrent maint tendron
Qui, peut-être ennuyé d'attendre,
Ne cherchoit que l'occasion
De pouvoir décemment se rendre,
Tout en feignant de se défendre ;
Et s'ils pillèrent sans raison
Le Département du Scamandre ;
Si dans le camp du farouche Agramant
La Discorde un beau jour fit naître la querelle
De Roger, Ferragus, Rodomont, Sacripant,
De Marphise, Renaud, Bradamante la belle,
De l'altier Mandricard et du fougueux Roland,
On seroit étonné que la même déesse
Qui souffla son esprit aux plus fiers paladins,
Comme aux plus grands héros dont s'honore la Grèce,
Eût épargné Messieurs les Jacobins.

Un affreux désordre régnoit dans le camp,
à l'arrivée de Philippe et de ses deux compa-
gnons. Mais avant d'entrer dans de plus grands
détails à ce sujet, il est nécessaire de remonter
à l'origine d'un accident qui prouve que les
armées les mieux disciplinées ne sont point à
l'abri des événemens, puisque celle de la ré-
publique manqua de se dissoudre et de former
deux partis prêts à en venir aux mains.

Déjà Phébus s'étoit caché dans l'onde,
Hors les patrouilles, les filoux,
Les Sans-Culotes, les hiboux,
Tout reposoit dans une nuit profonde;
Et l'astre argenté de la nuit,
Sur notre paisible hémisphère,
Versoit au loin cette douce lumière
Qui brille d'un éclat qui jamais n'éblouit.
Le bataillon de Robespierre,
Du Dieu Morphée écartant les pavots,
Et méditant de glorieux travaux,
Se lève à petit bruit, guidé par le mystère,
Et marche vers l'endroit où du brave Danton
Dormoit tranquillement le tranquille escadron.
Du neveu de Damiens les ardens satellites
Dépouillent sans pitié Messieurs les Cordeliers.
Ils prennent tout; sabres, lévites,
Culottes, bas, pipes, souliers,
Bonnets de laine et redingottes,
Chemises, mouchoirs, catagous,
Chapeaux, cravattes et chaussons,
Car tout convient aux Sans-Culotes.

Après cette glorieuse expédition, ils revien-
nent tranquillement à leur poste, et se par-

tagent le butin qu'ils ont fait sur leurs amis
du bataillon des Cordeliers, pendant que ceux-ci
étoient plongés dans le plus profond sommeil.

Bientôt après le camp fut témoin d'une
expédition d'une nouvelle espèce. Je ne sais
si je pourrai la bien décrire; mais au moins
si je ne réussis pas, l'on me saura gré des ef-
forts que j'aurai faits pour contenter mes
lecteurs.

Il faisoit nuit: les Jacobins,
Que l'art de la négromancie
Avoit transformés en roussins,
Plus fringans que ceux d'Arcadie,
Ne pouvant dormir, s'amusoient
A ruer, à sauter, à braire;
Et, pour n'être point à rien faire,
Civiquement ils se battoient.
Pour quelques chardons qu'à la terre
Avec les dents ils arrachotent.
Après une lutte aussi belle,
Ils formèrent le double projet
De se présenter en secret
Aux sœurs du bataillon femelle
Que sœur Silleri commandoit.
Soit que nos républicomanes
Oubliassent qu'ils étoient ans,
Ou soit qu'ils sentissent trop bien
Que, dans cette heureuse entreprise,
A ces baudets que l'on méprise
Ils ne le céderoient en rien,
Voilà que dressant les oreilles
Avec un air bien gracieux,
Et de leurs projets amoureux
Se promettant monts et merveilles,

Ils arrivent , à petit bruit ,
 Aux lieux où la troupe amazone
 Se reposoit pendant la nuit
 Des nobles travaux de Bellone.
 A leur aspect les chastes sœurs ,
 Sans réfléchir , prennent la fuite ;
 Mais aussitôt à leur poursuite
 Volent les baudets séducteurs.
 Déjà l'aimable sœur Julie , (1)
 Par l'âne Fréron poursuivie ,
 Est sur le point de succomber ;
 Avec regret la sœur Bouchette (2)
 Fuyoit un âne patriote ,
 Mais un caillou la fit tomber.
 L'âne Gorsas , que rien n'arrête ,
 S'attache à la sœur Audoinette ; (3)
 Les ânes Malherbe (4) et Chaussard (5)
 S'attachent à la sœur Guiard ; (6)
 Anacharsis (7) à sœur Adèle ; (8)
 L'âne Isnard (9) à la sœur Fauchet ; (10)
 Saint-Félix (11) à sœur Condorcet ; (12)
 Et Pamela , qu'on dit si belle ,
 Et qui jamais ne passera
 Pour bégueule , ni pour cruelle ,
 A l'âne Baumier (13) échappa ;
 Et cette beauté , (14) dont le père
 Fut nommé sauveur d'un pays
 Dont il a causé la misère ,
 De vingt baudets vifs et jolis.
 Recevoit le flatteur hommage ,
 Quand les Jacobins endormis
 Se réveillèrent au tapage
 Qu'avoient fait en ce badinage
 Et les sœurs et leurs adonis.

Les Jacobins sont singulièrement scanda-

lisés d'un pareil spectacle ; en guerriers prudents et sages ,

Ils s'avancent vers leurs confrères ,
 C'est-à-dire , vers les baudets ,
 Bien convaincus que leurs prières
 Ramèneront soudain la paix
 Et chez les sœurs et chez les frères.
 Mais hélas ! leurs efforts sont vains !
 Ils ont beau prêcher la décence ,
 Les ânes railleurs et badins
 Se moquent de leur éloquence.
 Enfin nos sages Jacobins
 Sentent qu'en cette circonstance
 Il est pour eux de la prudence
 De changer d'allure et de ton ;
 Et que , pour mettre à la raison
 Des héros à longues oreilles ,
 Mille et mille coups de bâton
 Opèreront plus de merveilles ,
 Que le plus éloquent sermon.

Puisqu'un âne est , après un Jacobin , l'animal le plus entêté , l'on peut juger à quel point les Jacobites doivent porter l'entêtement , lorsqu'ils se trouvent métamorphosés en ânes. Cependant malgré cette double raison d'être opiniâtres , le bâton produisit sur eux un prompt effet ; et nos ânes galans , les oreilles basses et l'air contrit , retournèrent à leur poste , jurant de se venger un jour sur leurs camarades des coups de bâton qu'ils en avoient reçus.

Le bataillon de la Jacobinière croit qu'après

cette petite espièglerie la paix est rentrée dans le camp ; mais un nouvel événement leur prouve qu'elle en est plus éloignée que jamais.

Au bruit qu'avoit fait l'expédition amoureuse de nos baudets galans , le bataillon des Cordeliers s'étoit réveillé , et se trouvant presque entièrement dépouillé , par les soins officieux de leurs camarades du régiment des Sans-Culottes , il jettoit des cris affreux , qui attirèrent de son côté les autres bataillons de la république.

Danton , ce brave capitaine
Du bataillon des Cordeliers ,
Cherchoit son gilet de futaine ,
Et Vincent (15) l'un de ses souliers,
Peyre avoit perdu sa culotte ,
D'Eglantine (16) deux manuscrits ,
Le petit Mitié (17) ses bas gris
Et Dysaulchoi sa redingotte.
« Où donc est le col de bazin
» Que m'a donné ma douce amie , (18)
» Disoit le douxereux Berquin ?
» Hélas ! crioit certain poète ,
(Monsieur de la Harpe est son nom)
» La grande perte que j'ai faite
» Me fera perdre la raison !
» On m'a pris une tragédie
» Où l'on eut vu du goût , de l'art ,
» De la raison et du génie ,
» Et qu'aux tréteaux du sieur Gaillard (19)
» La sœur Vestris eut embellie.

» Elle ne peut servir à rien
 » Aux ignorans qui me l'ont prise.
 » Parmi ces gens là je crains bien
 » Qu'il n'en soit pas un qui la lise.
 » Ils en feront des torches. . . hélas. . . »
 A tout écrivain éphémère
 Comme un tel aveu coûte à faire ,
 Mons la Harpe n'acheva pas.
 Enfin la troupe Cordelière
 Ose accuser publiquement
 Les chasseurs du grand Robespierre
 Comme auteurs du brissotement.
 Mais ceux-ci lui lavent la tête ,
 Et leur capitaine irrité
 Dit que l'armée est malhonnête
 De suspecter leur probité.

Cependant les Cordeliers reconnoissent sur
 les Sans-Culotes quelques-uns de leurs effets
 volés. Ils les redemandent, mais on s'obstine
 à ne pas les leur rendre. Ces deux bataillons
 se menacent ; ils sont prêts à en venir aux
 mains : les Sans-Culotes, pour garder ce qu'ils
 ont pris, les Cordeliers, pour ravoïr ce qu'on
 leur a dérobé. Déjà les légions de la républi-
 que avoient pris parti pour l'un ou l'autre de
 ces bataillons ; déjà l'on avoit préludé par quel-
 ques douzaines de coups de poing et autant
 de coups de pied, à la suite desquels alloit
 commencer un combat terrible, lorsque l'ar-
 rivée d'un courier sembla, pour quelque tems,
 ramener le calme parmi les troupes de la ré-
 publique.

Ce courrier extraordinaire étoit l'éloquent Ronsin (20) qui, ayant passé la nuit dans un cabaret du Gros-Caillou avec un batelier et deux blanchisseuses de sa connoissance, venoit instruire l'armée de la déconvenue de l'abbé Fauchet et de sa troupe ; ce qu'il fit en ces termes :

Mes chers amis, je reviens du Synode.
 Mais ô douleur ! à peine il commençoit
 A s'occuper de l'utile projet
 De nous donner un culte plus commode
 Que de soldats un nombreux escadron
 A violé le respectable asyle
 Où de Fauchet s'assembloit le concile,
 Et maintenant le mène à Charenton.

« Hélas ! s'écrièrent tous les Jacobins, c'est
 » encore un tour que nous jouent nos enne-
 » mis, les royalistes ! mais nous nous en ven-
 » gerons. Oui, dit le Général, volons tout de
 » suite à Charenton, et délivrons ces vénéra-
 » bles prélats qui sont les plus fermes colonnes
 » de notre république naissante ! »

Cet événement réunit tous nos Démagogues qui étoient sur le point de se battre. Ils jurèrent de voler au secours des Saints-Pères du Concile du Gros-Caillou. Les Sans-Culotes, qui sentent que, pour réussir dans cette expédition, il faut que la paix règne parmi les troupes de la république, consentent, pour l'obtenir, de rendre aux Cordeliers la moitié des

effets qu'ils leur ont brissotés; et ceux-ci se contentent de ce qu'on leur rend, dans l'espoir de voir bientôt renaître parmi eux la subordination, sans laquelle l'armée la plus aguerrie voit échouer toutes ses entreprises.

Ce fût alors que Philippe et ses deux compagnons entrèrent dans le camp. La vue de la baguette magique, que rapportoit le grand Camille Desmoulins, excita dans toute l'armée les transports de la joie la plus vive. On ne douta plus alors qu'avec cet heureux talisman la république ne devint la plus florissante de l'Univers.

Pendant les chastes amazones redoutent encore de nouvelles entreprises de la part des Jacobins que la baguette a changés en ânes, et qui probablement ne s'apperçoivent pas de leur métamorphose.

Pour prévenir de pareils accidens,
Du Général la prudence ordinaire
Lui fait juger qu'il seroit nécessaire
De transformer nos ânes trop galants
En Jacobins, de choisir dans les rangs
Les plus nerveux des républicomanes
Que sans effort l'on changeroit en ânes,
Et qui pourroient succéder aux baudets
Dont les complots et les ardeurs profanes
Des chastes sœurs avoient troublé la paix.

Ce projet s'exécuta facilement avec le secours de la merveilleuse baguette. Ces trois cents ânes,

pour pénitence, reprirent la forme de Jacobins, et trois cents autres Jacobins, furent à leur tour changés en ânes. Tout le camp paroissoit tranquille, et l'on alloit se mettre en marche, quand un nouvel événement manqua de tout brouiller. Il sembloit que la Discorde avoit juré d'empêcher l'armée de la république de passer les limites du champ de la fédération. Voici en peu de mots le sujet de cette nouvelle dispute, qui, heureusement pour le parti démagogique, n'eut pas les suites funestes que l'on pouvoit en attendre.

L'honnête et vertueux Gorsas ,
 Pour des raisons qu'on ne sait pas ,
 Avait sur lui ses trois chemises
 Que , du produit de son fatras ,
 Sur les Quatre il avoit acquises ,
 Et dont il fait le plus grand cas ,
 Vu qu'elles ne sont qu'un peu grises .
 Lorsqu'en âne on le transforma ,
 A Brissot le sort le donna ;
 Et charmé d'être la monture
 D'un écrivain tel que Brissot ,
 Il regrettoit peu la figure ,
 Le regard farouche et l'air sot
 Qu'il tenoit de dame Nature .
 Alors Brissot , qui s'ennoyoit
 De ne point faire quelques priées ,
 De son grison qui sommeilloit
 Escamota les trois chemises .

Mais Gorsas , en reprenant sa forme naturelle , s'aperçoit du tour que lui a joué son ami Brissot. Il redemande , à grands cris , les

chemises qu'on lui a dérobées. Brissot nie les lui avoir brissottées. La dispute s'échauffe; elle semble même présager un combat terrible, quand Philippe d'Orléans, à qui Brissot et Gorsas sont également chers, s'approche de ce dernier, et, pour le consoler de la perte qu'il vient de faire, il lui donne généreusement un billet patriotique de cent sous. Gorsas accepte avec d'autant plus de reconnaissance le cadeau du héros d'Octobre, qu'il se voit, grâce à cette somme, en état de se procurer trois nouvelles chemises, aussi belles et aussi blanches que les trois qu'il a perdues.

Après cette dispute, à laquelle la magnificence de Philippe d'Orléans mit heureusement fin, le calme parut, au moins pour un moment, régner dans l'armée républicaine.

Remarques sur le huitième Chant.

(1) On ne sait pas trop de quelle section étoit veuve Mademoiselle Julie, lorsqu'elle épousa le comédien Talma. Les uns prétendent qu'elle l'étoit du club des Jacobins, d'autres du club des Cordeliers. Quoiqu'il en soit, huit jours après son mariage elle accoucha de deux gros petits marmots, dont elle fera un jour d'excellens patriotes. Le civisme de cette républicaine, ci-devant belle, avoit devancé la révolution.

Son mari, le sieur Talma, persuadé que, tous les hommes étant égaux, tous les théâtres devoient l'être de même, a quitté sans regret la scène française pour les traifeaux du sieur Gaillard. Il paroît fait pour ce dernier théâtre. Ce couple heureux demeure *rue Chantecierne*.

(2) Cette Sœur fut un jour accusée dans la Société fraternelle d'avoir brocanté sa fille; mais s'étant lavée pleinement de cette inculpation odieuse, elle fut congratulée par tous les Frères et toutes les Sœurs, qui s'empressèrent d'essuyer les larmes qu'une affreuse calomnie lui avoit fait répandre.

(3) C'est le nom de tendresse que M. Audouin donne à sa chère moitié, Madame Audouin.

(4) Son véritable nom est *Boursault*; il prit celui de *Malherbe* en se faisant comédien. Après avoir couru toutes les provinces, hué par-ci, sifflé par-là, il vint à Paris fonder le *théâtre de Molière*, qu'il auroit dû plutôt nommer le *théâtre des Antropophages*, puisqu'on ne joue guère sur ces tréteaux que des pièces telles que *la Ligue des Fanatiques et des Tyrans*, *la grande Revue des armées Noire et Blanche*, *la France régénérée*, *le retour du Père Gérard à sa Ferme*, et autres rapsodies de la même force.

(5) Avocat sans cause, et l'un des trois cents qui se liguent en l'honneur du Prince de Brunswick. Il a corrigé Montesquieu dans un petit écrit qu'il fit paroître, à l'insu du public, sur les loix criminelles. Cet ouvrage auroit fait honneur à M. Chaussard, si l'on ne s'étoit point obstiné à ne point le lire. De plus, M. Chaussard est l'auteur de *la France régénérée*. Il demeure *rue Boucher*, N^o. 24.

(6) Madame Guiard est connue par son civisme et son talent pour la peinture. Elle réussit sur-tout à peindre les monstres. Elle a exposé au dernier salon les portraits de MM. Robespierre, d'Orléans, Pétion, etc.,

etc. Elle demeure *rue de Richelieu*, près celle des *Boncheres*.

(7) Ce M. Clootz, major Prussien, est un des plus chauds partisans de notre révolution. Voici pour quelle raison il a pris le nom d'Anacharsis.

Ayant réfléchi que les dogmes du Christianisme étoient des puérilités, et qu'un philosophe étoit obligé de retrancher, même de son nom, tout ce qui portoit la livrée de cette erreur, il changea son nom de *Jean-Baptiste* en celui d'*Anacharsis*, préférant le disciple de Solon à celui de Jesus-Christ.

L'abbé Fauchet étoit alors dans un de ces momens où il croit à la religion Catholique, ce qui lui arrive de tems en tems. Il fut désolé d'une sorte d'apostasie qui mettoit en péril le salut du Major. Il dressa contre lui toutes les batteries de la raison théologique, mais il ne put l'entamer. M. Clootz, accoutumé par la tournure de son esprit à saisir le côté ridicule d'une proposition, déjoua le convertisseur, mais ne le découragea point. L'abbé Fauchet le reprovoqua, et voici en quels termes il le défia :

Je m'engage à vous démontrer, de manière à vous ôter toute occasion de répliquer, que la religion Catholique est Sainte et vraie. Si je succombe, je me débaptise; mais si j'ai l'avantage, vous reprendrez le nom de Jean-Baptiste, L'acceptez-vous ?

M. le Major Prussien l'accepta. Il s'imposa la loi d'être, après le combat, aussi bon Catholique que M. Claude Fauchet, ou M. Claude Fauchet de se faire Major Prussien et Philosophe. Cette lutte devoit avoir lieu dans une Eglise, mais l'abbé Fauchet ayant été sur ces entrefaites nommé à l'évêché du Calvados, il partit pour son diocèse, laissant M. le Major Prussien, tranquille possesseur de son nom d'Anacharsis qu'il a toujours porté depuis, sans avoir combattu pour l'avoir.

(8) Deux raisons doivent rendre cette jeune demoiselle bien chère à la république, elle est fille de M. d'Orléans, et élève de Madame de Silleri. Elle est en outre ce que M. Voïdel aime le mieux, après un comité des Recherches.

(9) Rien n'est comparable à l'éloquence de M. Isnard, député à la seconde Législature. Il trouve de la philosophie dans tout. L'action des Noirs, qui ont tout pillé, ravagé, massacré dans l'Isle Saint-Domingue, lui paroît très-philosophique; aussi, lorsqu'un député vint à l'Assemblée nationale tracer la tableau des abominations commises par les Noirs, M. Isnard traita les Colons de gens qui insultent la philosophie, et leur rapport de libelle.

(10) Madame Colon est la tendre Dulcinée du vénérable abbé Fauchet. Leur ménage est un des plus heureux de la Capitale, et leurs enfans sont élevés dans les principes de cette douce philosophie dont Monsieur Claude Fauchet donne si souvent des preuves dans le Sénat de la France. Lorsque ce digne ecclésiastique fut fait évêque du Calvados, il fut obligé de rester à Paris trois semaines plus qu'il ne le croyoit, et cela pour deux raisons qui prouvent son extrême sensibilité: 1.^o ses enfans avoient la petite vérole, et il ne vouloit point s'en séparer dans un moment aussi critique: 2.^o il craignoit de porter dans le Calvados l'air vérolique qu'il avoit respiré dans son ménage, et d'innoculer, sans le vouloir, tout un Département.

On sait que le meilleur ménage a ses peines et ses soucis. Celui de M. l'abbé Fauchet n'en est point exempt. Il surprit dernièrement sa femme entre les bras d'un jeune Acteur du Théâtre de Monsieur. Il voulut même, pour s'en venger, la dénoncer à l'Assemblée nationale; mais Madame Colon, usant en femme adroite du pouvoir qu'elle a sur son tendre et fidèle époux, lui fit, dans un doux tête-à-tête, oublier son projet de dénonciation. Elle demeure rue de Chabanois.

(11) Ce Démagogue fut un des prisonniers fuit à la journée du Champ-de-Mars.

(12) Madame de Condorcet étant un jour dans la galerie de Versailles, son mari, (alors courtisan, car c'étoit sous l'ancien régime,) la poussa en lui disant : *tiens toi bien, voilà le Roi qui passe.*

(13) M. Beaumier, républicain farouche, fut malade pendant huit jours, lorsqu'il apprit que l'Assemblée constituante avoit déclaré que le Roi ne seroit point mis en cause. Il demeure rue et Hôtel du Croissant.

(14) Je ne dirai rien de Madame de Staël, fille de l'Ex-Ministre Necker; cette Dame est assez connue par les médisances de M. de Champeaux et les épi grammes du *Journal de la Cour et de la Ville*.

(15) Ce membre du clergé des Cordeliers signa comme secrétaire de sa société, le fameux arrêté contre le Roi, et que la hôte Cordelière avoit fait placarder dans toutes les rues et carrefours de Paris pendant la Semaine Sainte de 1791. Il n'a pas de logement fixe.

(16) M. d'Eglantine, bon poète dramatique, s'est avili en vendant sa plume au libraire Prudhomme. Il a rédigé d'une manière pitoyable *les Révolutions de Paris*. Il est à remarquer que le sieur Prudhomme ne sait point lire, et que cependant il est le juge suprême des écrits qu'il paye à tant la feuille. Un jour de la semaine il rassemble chez lui ceux qu'il fait travailler à son Journal; il écoute attentivement ce qu'on lui dit, et lorsqu'il n'est pas content, il dit d'un ton doctoral : *ceci n'est point assez fort, rayez le et faites-moi un autre article.* Et les faiseurs de Prudhomme sont obligés de recommencer leur besogne. Le fier d'Eglantine lui-même s'est soumis aux caprices du despote Prudhomme. Il demeure rue du Théâtre Français.

(17) L'été dernier je rencontrai ce jeune républicain aux Tuileries. Après avoir fait ensemble un demi-tour

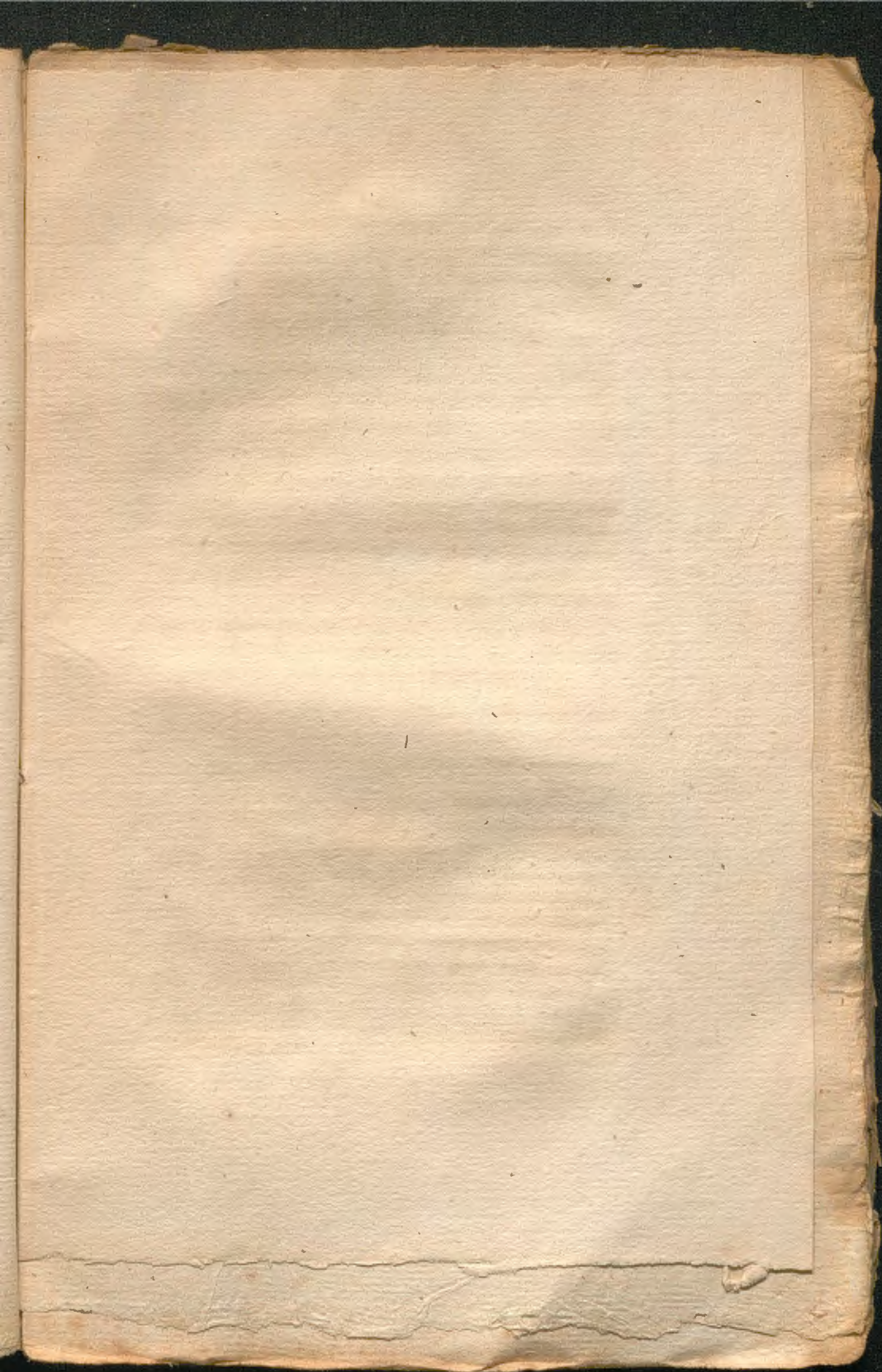
d'allée : je vous quitte , me dit-il ; comme j'apperçois ici beaucoup de Jacobins , je pourrois être chassé de la société , si l'on me voyoit avec vous. Il demeure rue de l'Arbresec.

(18) On présume que cette douce amie dont parle ici le doucereux Berquin est Madame Pankoucke , femme de l'entrepreneur en librairie.

(19) M. Gaillard , directeur du *Théâtre des Variétés* , que l'on appelle actuellement *Théâtre Français de la rue de Richelieu* , est un Jacobin de la première classe. Il est parvenu avec les pièces de M. Chénier à chasser le peu d'honnêtes gens qui alloient ci-devant à son Théâtre. On dit même que , dans un de ses accès de patriotisme , il a dit dernièrement qu'il obligerait tous les spectateurs qui viennent à son Théâtre de prêter le serment civique , avant d'entrer. Il demeure rue de la Vrillière.

(10) M. Ronsin , que quelques-uns nomment Roussin , a fait la pièce intitulée : *la Ligne des Fanatiques et des Tyrans*. C'est assez le faire connoître.







Chant 9.

CHANT IX.

LE PONT.

CONDUIRE un club n'est pas chose facile :
 Noël (1) l'a dit ; ce grand homme a raison.
 Dans ces tripots , où la troupe indocile
 Des Jacobins distille son poison ,
 Sitôt qu'un membre ouvre un avis utile ,
 Tous ses rivaux en ouvrent soudain mille ;
 Et le désordre , allant toujours croissant ,
 Fait du tripot un lieu fort déplaisant
 Où maint bourgeois , que pour sage on renomme ,
 A coups de poing défend les droits de l'homme.
 Si , pour conduire un semblable tripot ,
 Il faut unir et prudence et courage ,
 On conviendra sans peine qu'il en faut
 Bien plus encor , pour mener au pillage
 Des mécréans sans honneur et sans frein ,
 Sur-tout s'ils sont du sénat Clémentin.

A la nouvelle du malheur qui vient d'arriver
 au saint patriarche Fauchet et à ses dignes et
 respectables collègues , tous les guerriers du
 parti républicain sont animés du même esprit.
 En un moment ils sont sous les armées. Déjà

ils quittoient le champ fédératif pour s'acheminer vers Charenton, lorsque leur marche fut encore retardé par un événement auquel on ne devoit guères s'attendre. Il sembloit qu'un mauvais génie s'opposoit au départ des troupes de la république. Voici en peu de mots la cause de ce nouveau retard.

Le Général avoit choisi Péthion
Pour trésorier de la troupe civique ;
Et celui-ci, soit par distraction ,
Ou soit qu'il eût grande inclination
A brissoter , même sa république ,
Adroitement quitta son bataillon
Avant l'aurore , et s'en vint à Lutèce
Où de l'armée il déposa la caisse.
Ne croyez pas que , comme un étourdi ,
De cet argent il fit mauvais usage ,
Qu'il le donnât à maîtresse volage ,
Ou le risquât au jeu de biribi ;
Monsieur Péthion n'en agit point ainsi ;
Il l'employa , comme auroit fait un sage.

On s'assembloit dans chaque section
Pour faire un Maire : alors Monsieur Péthion ,
Qui s'introduit dans ces aréopages ,
A très-bas prix achète les suffrages
Des électeurs ; car on sait qu'il pouvoit
Tout acheter : dans sa caisse il avoit
Dix-huit écus en espèce sonnante ,
Neuf assignats de cinquante ou soixante ;
Et qui , plus aig , seize ou dix-sept chiffons
De ces billers qu'on dit patriotiques ,
Ou de secours ou bien de sections ,
Et qui , reçus dans toutes les boutiques ,

Font renfermer l'argent et les gros sous
 Qu'on cachera , tant qu'on verra chez nous
 Des assignats et des papiers civils.

Avec la caisse de la république, l'irréprochable et vertueux Péthion obtint les suffrages des Electeurs de Paris, d'autant plus facilement qu'ils étoient presque tous Jacobins, (2) et qu'en élevant ce grand homme à la Mairie, ils croyoient servir la chose publique. Mais avant de parler de l'Administration du nouveau Maire, voyons ce qui se passa dans le camp, immédiatement après le départ du trésorier de la république.

Condorcet, qui avoit lu dans l'Histoire Ancienne qu'un bon Général ne doit laisser échapper aucune occasion de se faire chérir de son armée, crut avoir trouvé celle de prouver à ses soldats combien il leur étoit attaché. Comme il est né très-généreux, il les régala d'eau-de-vie. En philosophe, qui sait accorder ses intérêts avec sa gloire, il fit cette dépense, non à ses frais, mais à ceux de la république. Le sage Péthion fut mandé pour payer avec l'argent de sa caisse la liqueur civique dont les troupes de Condorcet venoient de se régaler; mais on eut beau chercher le sage Péthion, on ne le trouva pas, non plus que sa caisse.

« Hélas ! s'écria le Général, à qui se fera-t-on désormais ? Jérôme Péthion, qui pour la probité sembloit me le disputer ; Jérôme

» Péthion , que j'avois préféré à tant d'hon-
 » nêtes Jacobins , pour lui confier le trésor de
 » la république , vient de partir avec sa caisse !
 » et le cruel me laisse dans l'impossibilité de
 » payer l'eau-de-vie que j'ai donnée à mes
 » soldats ! Ah ! le trait est si horrible que j'es-
 » père qu'avant peu la Comédie Italienne le
 » jouera sur son théâtre dans un Opéra-Comique
 » bien larmoyant. » (3)

Le Général alloit recommencer ses lamenta-
 tions , mais les discours d'une vingtaine de
 guerriers de ses amis le consolèrent un peu
 dans sa disgrâce.

Le Jacobin Lesieur (4) lui prouva qu'on ne
 s'appercevrait nullement de cette disette d'ar-
 gent , puisque la république pouvoit facilement
 faire incendier les châteaux et assassiner à cré-
 dit. Malgré ce propos consolateur , le Général
 voyoit avec peine l'argent manquer dans la
 plus belle (5) république du monde.

Bon , lui dit Dubois de Crancé , (6)

Votre peur tient de la folie !

Quoi ! pour payer cette eau-de-vie

Vous vous trouvez embarrassé ?

N'allez pas , je vous le commande

Au nom de tous nos bataillons ,

Satisfaire cette marchande.

Elle a vendu neuf cens poissons

De rogomme de contre-bande.

Eh ! que nous importe après tout

Qu'elle ait dessus gagné beaucoup .

Pourvu que beaucoup elle en vende

Comment faire pour la payer ?
 Nous n'avons pas un seul denier.
 Mais je puis en grand politique
 Vous retirer de ce borbier ,
 Pour servir la chose publique.
 Un ancien philosophe a dit
 Que la plus sage république
 Par fois pouvoit boire à crédit
 Et rogome et liqueur bacchique.
 Si nous faisons bien , nous suivrons
 Cette précieuse sentence :
 Ne payons pas notre dépense ,
 Ou bien plutôt , ne la payons
 Qu'après avoir pillé la France ;
 Car avec grand plaisir je pense
 Qu'avant peu nous la pillerons.

Le Général se rendit aux bonnes raisons de l'éloquent Dubois de Crancé ; il ne paya point l'eau-de-vie dont il avoit régaté l'armée Jacobite ; mais il promit à la marchande de la payer , lorsque la république auroit fait fortune.

Le Gênois Clavière (7) , qui connoît le prix de l'argent et même celui des assignats , ne peut se consoler de la fuite de l'irréprochable Péthion , et sur-tout de la disparition de la caisse. Il sait que sans argent on ne peut rien faire , et qu'avec ce métal on peut tout entreprendre , tout bouleverser , tout détruire , et soudoyer même les assassins les plus expérimentés. Enfin le respectable Clavière conclut à ce que la république , pour se tirer de l'em-

barras où elle se trouve, fasse fabriquer bien vite une certaine quantité d'assignats; et l'armée aussitôt décrète qu'on en fera deux mille trois cents quatre-vingt-dix-sept rames et la main de passe par rame. (8)

Le grand Camus, qui prévoit que les deux mille trois cents quatre-vingt-dix-sept rames ne seront pas imprimées en un jour, et qui connoît le pressant besoin de la République, lui offre généreusement tous les assignats que par distraction il n'a pas compris parmi ceux du dernier brûlement. Son offre est acceptée avec reconnoissance, et l'on se met en route.

Déjà le brillant Condorcet
D'un pas très-grave précédoit
La milice républicaine
Qu'à Charenton il conduisoit,
Et qui s'étendoit dans la plaine,
Depuis le fameux cabaret
Où tint le concile à Faucher
Jusques aux rives de la seine.
Fièrement elle s'avançoit;
Et déjà cette armée avoit
Atteint le pont de Louis Seize,
Quand une erreur, une fausse,
Qu'auroit dû prévoir Condorcet,
Des troupes de la république
Sembla confondre le projet
Et ralentir l'ardeur civique.

Je dois dire à mes lecteurs que le pont de Louis XVI étoit garni d'ouvriers, dont quelques-uns portoient des cordes, et d'autres des fan-

ternes. Plusieurs étoient grimpés sur des échelles qu'ils avoient appuyées contre d'énormes poteaux. Ils chantoient, gaîment, en tirant à eux ces cordes et ces lanternes que leurs camarades leur présentoient, et ils les attachoient à des espèces de bras de fer qui ressembloient assez à des potences. Les républicains ne virent pas que c'étoient des réverbères que posoient ces ouvriers; ils crurent, au contraire, qu'ils vouloient leur faire une mauvaise épi-gramme, et que, par leurs gestes, ils sembloient, du haut de l'échelle, se moquer d'eux et les menacer même de la lanterne; car l'armée républicaine ne douta pas que ce ne fut pour elle que ces ouvriers plaçoient ces réverbères. Grande rumeur à ce sujet. La république se croit insultée. Elle veut se venger tout de suite, sans attendre même des ordres de son Général. Celui-ci cependant parvient à se faire entendre et dit à son armée qu'il se charge de haranguer les malheureux qui l'ont insultée, pour en obtenir la satisfaction qu'elle a lieu d'en attendre, avant d'employer la rigueur. Toute l'armée souscrit à la proposition de son Général qui s'avance vers le pont et tient aux ouvriers ce beau discours :

Vils arisans ! lâches coquins !
 Votre conduite me consterne,
 Apprenez que des Jacobins
 Ne sont pas faits pour qu'on les berne,

Quand devant eux tout se prosterné,
 Et qu'au nom des républicains
 Tout dans la France se gouverne,
 Vous osez, Messieurs les gredins,
 Les menacer de la lanterne !
 Rien ne pouvoit plus m'étonner
 Que de voir une troupe immonde
 Se vanter de nous lanterner,
 Nous qui lanternons tout le monde !
 Ah ! si j'écoutois mon courroux,
 Pour cette action inhumaine,
 Vile mécréant, vous iriez tous
 Lanterner au fond de la seine.
 Je veux bien, par pitié pour vous,
 Adoucir cet arrêt sévère.
 Venez aussitôt devant nous,
 Tête baissée, à deux genoux,
 De ce geste trop téméraire
 Demander humblement pardon.
 Alors si je le trouve bon,
 Vous pourrez vous tirer d'affaire,
 Moyennant cent coups de bâton,
 Tant par devant que par derrière.

Les ouvriers du pont, fort surpris d'un pareil discours, prennent avec raison l'armée de la République pour une troupe de foux qui courent les champs. Ils ne daignent pas même répondre aux propos insolens du Général; ils le regardent avec mépris et se remettent à l'ouvrage. L'amour propre de Condorcet est singulièrement offensé de ce silence méprisant. Il se retourne vers son armée, comme pour lui demander ce qu'il doit faire, et, pour toute réponse, l'armée pousse son Général vers le

pont sur lequel elle veut se précipiter avec lui.

Les ouvriers contre ces fanfarons
Fort prudemment se mettent en défense ;
Ils s'arment tous de piques , de bâtons ,
Et dès l'instant un grand combat commence.
Des deux partis les brillants escadrons
Tiennent long-tems la victoire en balance ;
Les gens du pont rossent les Jacobins ;
Bientôt après , faisant tourner la chance ,
Les Jacobins , à grands coups de gourdins ,
Sur ceux du pont signalent leur vengeance.

Muse ! apprends-moi les noms de ces héros
Que maltraita le sort impitoyable !
Ne me tais rien de leurs fameux travaux.
Dis-moi : le sort fut-il plus favorable
Aux Jacobins qu'à leurs nombreux rivaux ?
Lequel d'eux recut , dans le derrière ,
Le plus de coups ? est-ce Antoine ou Talma ,
Ou bien Milin (9) , Soules (10) ou Robespierre ?
Combien de dents à Boissel (11) on cassa ,
En lui donnant , d'un bras patriotique
Un bon soufflet qu'envia Goupilleau 2 (12) ;
Car Goupilleau dans ses goûts est unique :
D'en recevoir souvent même il se pique ;
Pour peindre mieux cet orateur nouveau ,
Je vous dirai que , toujours pacifique ,
Il vous reçoit un soufflet énergique ,
Comme Phryné recevoit un cadeau.

Bientôt après les deux partis s'approchent.
Des pieds , des mains ils vont scappant , tuant ,
Et le carnage augmente à chaque instant.
Les Jacobins aux gens du pont s'accrochent ,
Et sur le sable ils roulent en jurant

Le lourd Carra (13), ce Jacobin qui n'est
 Depuis long-tems se montrer, et pour cause,
 Dans le combat voit son ami Fréron
 Qui se défend seul contre un escadron.
 Pour le sauver soudain Carra s'expose,
 Mais il reçoit une pierre au menton,
 Et sur l'épaule un bon coup de bâton,
 En attendant qu'on y mette autre chose.

Cependant les ouvriers, quoiqu'en bien plus
 petit nombre que les Républicains, se défen-
 doient avantageusement contre ces derniers;
 ils avoient l'avantage du terrain. Mais ennuyées
 d'un combat auquel ils ne s'étoient point atten-
 dus, ils crurent devoir user d'un stratagème
 pour décider plutôt la victoire en leur faveur.
 Ils cueillirent des chardons, et comme ils en
 connoissoient toutes les propriétés,

De leur troupe les plus malins,
 Adroitement entre les fesses
 Des ânes des républicains,
 Fourèrent les pointes traîtresses,
 Fatigués d'un chatouillement
 Qu'ils ne trouvoient point ordinaire,
 Les baudets fort impoliment
 Jettoient leurs cavaliers par terre.
 Sentant accroître leurs tourmens,
 Ils cherchèrent par des ruades,
 Cris douloureux, hennissemens,
 Sauts cadencés et pétarades,
 A délivrer leurs fondemens
 Des chardons traîtres et piquants.

Cette ruse réussit aux ouvriers du pont de

Louis XVI. Les Anes républicains ne purent tenir aux douleurs que leur faisoient souffrir des chardons si cruellement placés. Après avoir jetté par terre et foulé aux pieds leurs cavaliers, ils renversèrent, par leurs ruades multipliées, les Jacobins qui se défendoient encore ; mais bientôt toute l'armée de la république, n'aguères si belle et si imposante, fut ou couchée sur la poussière ou mise en fuite. Elle dut ce malheur au désordre qui se mit dans son asinerie et à la valeur des ouvriers du Pont. Ceux-ci, satisfaits d'avoir vaincu leurs ennemis, ne voulurent point poursuivre les fuyards, ni massacrer ceux que leurs blessures ou la fatigue forçoient de rester sur le champ de bataille. Ils retournèrent à leur pont pour placer des lanternes, sans crainte d'être inquiétés de nouveau par les républicains, tandis que le Général Condorcet, qui avoit fui vers la plaine de Grenelle, ralioit les tristes fragmens de sa déplorable et malheureuse armée. Mais c'est assez parler des légions de la république, voyons un peu ce qu'est devenue la belle Agnès Buffon avec son ours ailé.

Remarques sur le neuvième Chant.

(1) M. Noël, professeur au collège de Louis-le-Grand, fut abbé sous l'ancien régime, parce qu'il espéroit des

bénéfices. Il rédige une feuille assez plate intitulée , *Chronique de Paris*, qui n'est qu'un recueil de calomnies , d'impietés et d'inepties. Il a pour coopérateurs M. de Gondorcet , qui après avoir été chassé poliment du *Journal de Paris* , est veu réfugier ses blasphèmes républicains dans la triste *Chronique* ; et M. Milin , ci-devant de Grandmaison , qui , conjointement avec l'ex-abbé Noël fait les articles *variétés*. Il ne faut pas oublier MM. Pierre Manuel et Charles Vilette , deux grands approvisionneurs de ce Journal. Ils y cachent très-souvent de petites lettres , que la faculté de médecine regarde comme un grand préservatif contre les insomnies. M. Noël , quoique ci-devant abbé , est un des plus grands ennemis de notre religion ; et quoiqu'il doive le peu qu'il est à M. l'abbé Mauri , il n'a cessé , depuis la révolution , d'aboyer contre cet homme étonnant , ce qui lui a mérité l'estime de toute la Jacobinère. Il demeure au collège de Louis-le-Grand , rue Saint-Jacques.

(2) Dans tous les Départemens les honnêtes-gens ne vont point à leurs sections , de sorte que presque toutes les élections se font par les Jacobins , qui ne manquent jamais de nommer les gens de leur parti. On en peut juger par la ville de Paris , où l'on n'a élu que des républicains.

-De plus il ne sera pas inutile de remarquer , sur les 52 à 53 nominations qui se sont faites , tant en députés à l'Assemblée Nationale qu'en membres du Département , la bonté facile des Parisiens. Ils n'ont nommé que des étrangers. Les étrangers n'ont cessé de solliciter , de remuer , d'intriguer. Les calmes habitans de Paris n'ont point fait une démarche pour entrer dans leur propre administration. Le secret infailible de rappeler les émigrans et de les fixer à Paris , en leur garantissant la tranquillité publique et la sûreté personnelle , est de leur dire :

M. Pétion , Maire de la Capitale.

M. Rœderer, Procureur-Syndic du Département.

M. Manuel, Procureur-Syndic de la Commune.

M. Danton, son Substitut.

M. Robespierre, Accusateur Public.

M. Buzot, son Substitut.

M. Garan de Coulon, Président du Tribunal Criminel.

M. Prieur, Vice-Président en exercice.

M. Dubois de Crancé, administrateur du Département.

Et MM. Brissot, Fauchet, Condorcet, Chabot, Vau-
man, Isnard, Merlin, Coutbon, François de Neuf-
Château, Cambon, Lacroix, Goupilleau, Bazire, Lé-
gislateurs suprêmes du Royaume le plus libre, le plus
raisonnable et le plus heureux de l'univers. Enfin, il ne man-
que à notre bonheur que de voir bientôt associer aux
noms célèbres que je viens de citer ceux de Jourdan, le
coupe-tête, de Philippe d'Orléans, et des folliculaires
Marat, Desmoulins et Gorsas.

(3) La Comédie Italienne semble avoir tout-à-fait re-
noncé à cette ancienne et franche gaieté qui faisoit le
charme des pièces qu'on jouoit autre-fois sur son Théâtre.
Il ne lui faut plus que des tombeaux, des cachots, des
échafauds, des bourreaux, en un mot de ces rapsodies
dont tout le mérite est d'exciter cette espèce d'intérêt qui
attire le peuple à la Grève lorsqu'on y fait une exé-
cution.

(4) Ce Jacobin, que je rencontraï dernièrement, me
reprocha mon acharnement contre les membres de son
Club. *Pourquoi les persiflez-vous sans cesse, me dit-il ? je
voudrais que vous pussiez assister à une de leurs séances,
vous changeriez bientôt de façon de penser. Tout s'y fait
avec une décence et une majesté qui vous servit plai-
sir. On nous accuse de payer des malheureux pour piller
et assassiner, rien n'est plus faux. Eh ! d'ailleurs, com-
ment le pourrions-nous ? nous n'avons pas le sou, et nous
sommes même arriérés de dix mille francs. Cela vous est*

M. Roderer, Procureur-Syndic du Département.

M. Manuel, Procureur-Syndic de la Commune.

M. Danton, son Substitut.

M. Robespierre, Accusateur Public.

M. Buzot, son Substitut.

M. Garan de Coulon, Président du Tribunal Criminel.

M. Prieur, Vice-Président en exercice.

M. Dubois de Crancé, administrateur du Département.

Et MM. Brissot, Fauchet, Condorcet, Chabot, Vau-
blan, Isnard, Merlin, Combou, François de Neuf-
Château, Cambon, Lacroix, Goupilleau, Bazire, Lé-
gislateurs suprêmes du Royaume le plus libre, le plus
paisible et le plus heureux de l'univers. Enfin, il ne man-
que à notre bonheur que de voir bientôt associés aux
noms célèbres que je viens de citer ceux de Jourdan, le
coupe-tête, de Philippe d'Orléans, et des folliculaires
Marat, Desmoulins et Gorsas.

(3) La Comédie Italienne semble avoir tout-à-fait re-
noncé à cette ancienne et franche gaité qui faisoit le
charme des pièges qu'on jouoit autre-fois sur son Théâtre.
Il ne lui faut plus que des tombeaux, des cachots, des
échafauds, des bourreaux, en un mot de ces rapsodies
dont tout le mérite est d'exciter cette espèce d'intérêt qui
attire le peuple à la Grève lorsqu'on y fait une exé-
cution.

(4) Ce Jacobin, que je rencontrai dernièrement, me
reprocha mon acharnement contre les membres de son
club. *Pourquoi les persiflez-vous sans cesse, me dit-il ? je
voudrais que vous pussiez assister à une de leurs séances,
vous changeriez bientôt de façon de penser. Tout s'y fait
avec une décence et une majesté qui vous servit plai-
sir. On nous accuse de payer des malheureux pour piller
et assassiner, rien n'est plus faux. Eh ! d'ailleurs, com-
ment le pourrions-nous ? nous n'avons pas le sou, et nous
sommes même arriérés de dix mille francs. Cela vous est*

bien égal, lui répondis-je, *puisque vous savez faire assassiner à crédit.*

Ce M. Lesieur réussit également dans les grandes motions et les petits couplets. Il passe pour le plus beau grenadier du bataillon de Saint-Etienne du-Mont, et le plus chaud patriote du pays Latin. Il demeure rue Saint-Jacques, au collège de Louis-le-Grand dont il est Econome.

(5) M. de Condorcet est amoureux de la nouvelle Constitution, comme on le seroit d'une jolie femme, parce qu'il voit que cette Constitution a fait de notre gouvernement une république ou peu s'en faut. Les avantages de cette Constitution sont l'unique sujet de sa conversation.

Dernièrement il entre dans un cercle très-nombreux. *Eh! bon jour, Monsieur*, lui dit-on, *il y a mille ans qu'on ne vous a vu! comment vous portez-vous? savez-vous bien que vous degagez d'un ridicule... Ah! vous traitez bien mal vos amis!* M. de Condorcet se souvient de se confondre en excuses: l'Assemblée lui prend tout son tems, et puis les clubs, et puis les pétitions, et puis les visites, et puis les devoirs de sa place. Voilà M. de Condorcet établi dans un fauteuil à côté de la maîtresse de la maison. On parle des affaires publiques, car de quoi parleroit-on dans un cercle où se trouve M. de Condorcet? La Constitution est portée aux nues comme bien vous l'imaginez. M. de Condorcet n'est pas des derniers à dire son mot d'éloges. Il soutient même que nous sommes des Athéniens en chausse et en pourpoint, et que nos législateurs sont des Solons. Un vieillard, qui se trouvoit là, parce qu'il avoit été obligé de faire à la Dame du logis une visite de politesse, avoit gardé le silence jusqu'à ce moment. Il se lève brusquement et s'adressant à M. de Condorcet. *Pardieu, Monsieur, je ne puis pas vous pardonner la comparaison que vous venez de faire. Je la pardonnerois à une femme qui ne sait que les noms; mais vous, qui êtes un auteur, un philosophe,*

Sophocle, un législateur, comment pouvez-vous la soutenir ? au reste, Monsieur, je le veux bien, nous sommes des Athéniens, et vous êtes des Solons. Je conviens que Solon donna à la ville d'Athènes la meilleure forme démocratique qui ait été imaginée, et je remarquerai, en passant, qu'outre l'Assemblée suprême du peuple, il avoit établi un sénat composé de 400 représentans ; qu'il falloit avoir 50 ans pour être des premiers, et 30 ans au moins pour avoir droit de suffrage ; que les dernières classes des citoyens ne pouvoient prétendre à aucune magistrature, etc., etc., en un mot cette constitution étoit admirable ; elle avoit été reçue avec reconnoissance, et sanctionnée par le vœu public. Combien dura-t-elle ? pas même dix ans. Là dessus, les visages s'allongent, le vieillard se frotte, en répétant entre ses dents : nous sommes des Athéniens ! ils sont des Solons !

(6) M. Dubois de Crancé, si connu par ses belles motions à la première législature, est originaire de Châlons en Champagne. Son ayeul étoit aubergiste à l'Écu de France. Lui et ses deux frères, étant pourvus de différentes charges, et voulant se faire passer pour nobles, comme on leur disoit cette qualité, ils ont eu, il y a plusieurs années, un procès à ce sujet, en la Cour des Aides de Paris. Ils n'ont pu étayer leur généalogie, disant noblesse, qu'en produisant de faux actes de baptême, qu'ils ont surpris à la foiblesse d'âge de Jacquemart, curé de Notre-Dame de Châlons. Les faux ont été reconnus, les actes déclarés nuls, le curé, alors âgé de quatre-vingt-six ans, décrété de prise-de-corps, et MM. Dubois déclarés roturiers.

Malgré ce petit désagrément, M. Dubois de Crancé entra dans l'état militaire, où il se distingua singulièrement, puisqu'il obtint la croix de Saint-Louis sans avoir fait une seule campagne. Bien des gens disent même que M. Dubois de Crancé n'a point fait le tems prescrit par la loi pour obtenir la croix ; mais il est facile de prouver

que ces personnes sont dans l'erreur et que l'envie seule peut les faire parler ainsi. Je vais démontrer qu'il a eu la croix à vingt-huit ans de service révolus; --- savoir :

Surnumérariat dans les Mousquetaires, à compter du 14 Août 1762, date des préliminaires de la paix dont il a toujours été le symbole. 1 an 7 mois et demi

Mousquetaire à pied depuis le premier Avril 1764, jusqu'au 31 Décembre 1775 jour de la réforme. 11 et 9 mois.

Et du 31 Décembre 1775 en qualité de réformé chez lui. 15 ans.

Ce qui fait 28 ans, 4 mois et demi.

Voilà, je crois, le tems prescrit par l'ancien régime. Il est vrai, qu'on auroit, suivant ce régime, déduit le surnumérariat, huit mois de congé par an et le tems de la réforme, attendu que tous les sujets reconnus bons, et qui ont voulu du service, se sont placés dans les dix années accordées après la réforme, et cela auroit réduit son droit à 3 ans 9 mois; mais on ne doit pas compter pour rien une année de service dans les grenadiers de la garde nationale, tous les dangers que notre héros a courus, les grands exemples qu'il a donnés, et les services multipliés qu'il a rendus dans une seule année. Oui, cette année bouche tous les trous, remplit toutes les lacunes, et fait de M. Dabois de Grance un digne successeur du brave Mirabeau dans le commandement du bataillon des Capucins de la Chaussée d'Antin, et d'autant plus fait pour guider les phalanges patriotiques, qu'au mérite d'être né plébéien, il joint le bonheur d'avoir vu ce titre et sa crasse lui être confirmés par arrêt de Cour Souveraine, ce qui le fait distinguer essentiellement.

Cet ex-législateur demeure boulevard Montmarre.

(7) M. Claviere a soufflé pendant vingt ans la guerre.

ville à Genève, dont il a été obligé de fuir précipitamment pour éviter aux médiateurs François, Savoyards et Suisses la peine de le faire pendre; il yant Brissot pour la prohié, et demeure rue d'Amboise.

(8) Lorsque l'on fait imprimer un ouvrage on donne toujours une main de papier en sus de la rame, et que l'on appelle *la main de passe*. Cette main sert à remplacer les feuilles qui se déchirent en imprimant et à rendre la rame complète. On suit le même usage dans les manufactures d'assignats; et si dans la main de passe il se trouve quelques bonnes feuilles, elles appartiennent de droit aux gargons.

(9) M. Louis Arbin Milin, ci-devant de Grand-Maison, l'un des rédacteurs de la *Chronique de Paris*, étoit agent de Ciffère auprès de Mirabeau l'aîné, et quelquefois même son suppléant dans de certaines orgies; c'est en cette dernière qualité qu'il a remplacé ce grand-homme chez les Demoiselles Audinot et Conlon de l'Opéra. M. Milin demeure rue Saint-Honoré, dans les bâtimens des Feuillans.

(10) M. Soules est excessivement ignoré, quoiqu'auteur d'un ouvrage sur les Américains et membre de la Jacobinière, aux Séances de laquelle il ne manque jamais d'assister. Ce Patriote n'a point de demeure fixe.

(11) Celui-ci n'est pas plus connu que le précédent, cependant il parle quelquefois aux Jacobins; mais comme il n'y dit jamais rien, on a été moins curieux de savoir s'il avoit un domicile.

(12) M. Goupilleau, qui double maintenant M. Robespierre dans le Club du Manège, est un pauvre hère qui, il y a très-peu de tems, ne s'attendoit guères à parvenir à l'honneur dont il est gravé. Ce malheureux, chassé du sein de sa famille, commença, sous les auspices de la plus hideuse figure, sa carrière politique

dans l'étude d'un huissier à verge. De là, il ne fait qu'un saut chez un Procureur. Il arrondit la taille de la cuisinière; cette espièglerie le fait expulser. Exténué de besoin, l'envie lui prend de se faire Avocat; il s'achemine pedestrement vers Rheims, où la faculté de Droit lui délivre une patente qui lui permet d'outrager impunément le bon sens et la raison dans ses écrits et ses discours. Couvert de la robe lugubre, il balaie le Palais pendant deux ans, fait mémoire sur mémoire, consultation sur consultation, entasse calomnie sur calomnie; des chiquenaudes, des nazardes pleuvent sur notre Avocat affamé. Un certain M. Marot a même l'insolence de lui appliquer le plus vigoureux soufflet qui ait été donné de mémoire d'homme. Résignation courageuse de notre héros, nouvelles fredaines du Monsieur qui se fait chasser de son Corps. Enfin, de chute en chute, il est tombé dans la seconde Législature, où il s'est déjà distingué par des motions plus ou moins virulentes. Quoique la place de Député soit fort élevée, on espère qu'il parviendra encore à une plus haute élévation.

(13) M. Carra fut quelque tems sans sortir de chez lui, après avoir reçu une correction patriotique de la part d'un galant homme; il s'étoit imaginé qu'on avoit voulu l'assassiner: dans cette persuasion, il se tint tranquille chez lui; et comme le Correcteur étoit un certain M. Parisot, M. Carra, trompé par le nom, le prit pour le Rédacteur de la *Feuille du jour*, et vomit contre ce dernier ses injures ordinaires, à quoi le Rédacteur répondit:

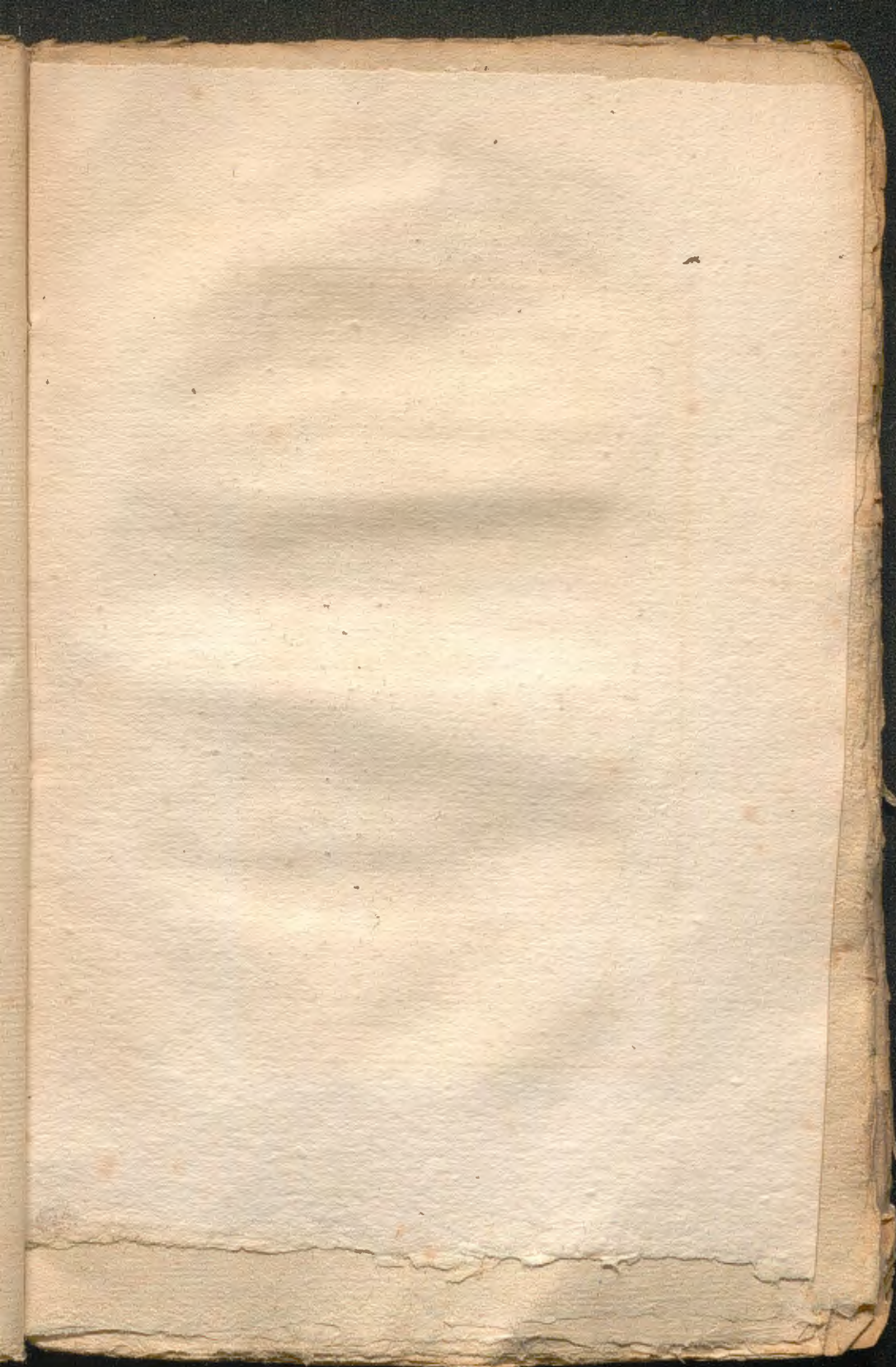
« Vous nous avez fait l'honneur, M. Carra, de nous
 » insulter, M. Parisot, Aide de camp de M. de la Fayette;
 » ou moi, qui porte le même nom, dans une de ces
 » jolies feuilles que vous mettez en lumière tous les jours
 » pour l'amusement d'une classe de lecteurs toute parti-
 » culière. Nous désirerions, M. Parisot et moi, savoir
 » positivement quel est celui des deux que vous avez

« en l'intention d'outrager ; car je vous avoue que nous
 « nous en disputons l'avantage, et je ne suis pas d'hu-
 « meur à céder. Il a ses droits, mais j'ai les miens.
 « M. Parisot n'a que cent coups de badine déposés sur
 « vos épaules le 24 Avril 1791, au Carousel, et quel-
 « ques flots de boue et de crachat, dont vous vous lais-
 « sâtes inonder avec une résignation courageuse. Moi,
 « M. Carra, je me fais un titre, non moins puissant,
 « de ce mépris onctueux et senti que j'ai pour tout grif-
 « fonné incendiaire comme vous, M. Carra ; pour tout
 « écrivassier famélique et calomnieux, comme vous, M.
 « Carra ; pour tout ennemi de l'ordre et de la Cons-
 « titution, comme vous, M. Carra ; car enfin ne vous
 « y trompez pas, vous êtes un des grands inconvé-
 « niens de la Révolution, et quand vous auriez pris
 « l'engagement pour un prix honnête, bien entendu, de
 « la traverser de toute votre puissance, vous n'auriez
 « pas mieux réussi. Je connois des mécontents qui ne
 « haïssent plus que vous de tout ce qui les offensoit.
 « Et M. Mercier lui-même, homme prôbe et sincère,
 « dissimule assez mal combien votre collaboration et
 « votre nom l'embarrassent. Voulez-vous que ce com-
 « merce d'aménités en reste là ? J'y consens. Souhaitez-
 « vous qu'il continue ? J'y consens de même, et voici
 « mon projet : Vous avez prétendu que M. Parisot,
 « celui qui porte une canne, avoit attaqué votre vie, je
 « ferai bien pis, je l'écrirai. »

CHANT X.

LA PLANETTE.

J'AIME beaucoup le cygne de Ferrare, (1)
 Alors qu'il donne à ses preux chevaliers
 De beaux chevaux, d'intrépides coursiers
 D'un naturel, d'une espèce bien rare,
 Tels que Bayard, Alphane et Frontalet.
 De ces coursiers le plus faible pouvoir,
 En un seul jour, franchir l'espace immense
 Qui séparoit le Cathai de la France.
 J'aime encor mieux ce poète divin,
 Alors qu'il fait, d'un seul coup de baguette,
 Un monstre ailé que monte un paladin
 Pour voyager de planète en planète,
 Sans l'hippogriſſe, animal complaisant,
 Astolphe eut-il voyagé dans la lune ?
 Auroit-il eu la faveur peu commune
 De converser avec Monsieur Saint-Jean ?
 Non, non, sans doute. Un pareil avantage
 Est précieux, et j'en dois convenir.
 S'il s'en servit, ne puis-je m'en servir,
 Et, comme lui, faire aux cieux un voyage ?
 Mais puisqu'enfin j'ai lu, l'un de ces jours,
 Dans un écrit qui n'est point apocriphe,
 Qu'un ours ailé valoit un hippogriſſe,
 Sans nous gêner, faisons courir notre ours ;





Chant 10.

Et, fuyant loin des plages sublunaires,
Arrêtons-nous au pays des chimères.

Le républicain Laclos, bien qu'il eût l'avantage d'être un ours ailé, conservoit toujours son caractère inquiet et entreprenant. Les deux ailes, que la baguette magique lui avoit données, augmentoient encore son amour-propre et lui faisoient même croire qu'avec ce présent rien ne lui seroit impossible. Il résolut d'aller visiter quelques-uns des globes qui sont au-dessus de notre planète. En vain la belle Agnès jetoit des cris affreux, redemandant à être remise aux lieux d'où elle étoit partie, Laclos feignoit de ne pas l'entendre et continuoit sa route, sans trop savoir où il alloit.

Il est difficile de deviner pour quel sujet Laclos enleva la belle Agnès. On ne croit pas qu'il le fit, parce qu'il étoit amoureux d'elle. Il ne pouvoit pas oublier qu'il étoit ours, et que ce n'est point, sous un déguisement si peu avantageux, qu'on parvient à toucher le cœur d'une jolie femme. Il est plutôt à présumer que ce fut le génie Démagogos qui lui donna l'idée de diriger son vol vers la planète de Mars, où Laclos arriva peu de tems après avoir quitté la terre, car les ours ailés sont, comme personne ne l'ignore, les animaux les plus propres aux courses aériennes. On verra bientôt les raisons qu'avoit Démagogos d'attirer Agnès et Laclos dans cette planète.

Tandis que l'ours erroit dans une plaine,
 Où serpentoit, à travers le gazon,
 Une onde pure, une claire fontaine,
 La belle Agnès, à l'ombre d'un buisson,
 Pâle, sans voix, et respirant à peine,
 Remplissoit l'air de ses gémissemens,
 Et les échos répétoient ses accens.
 Elle maudit le sort qui l'abandonne ;
 Puis d'une main essuyant ses beaux yeux,
 Et les jettant sur ce qui l'environne,
 Elle ne voit en ces paisibles lieux
 Qu'elle et son ours. « Quoi ! dit-elle, personne
 » Ne paroitra ? serois-je en un désert ?
 » En France, hélas, sur ma fuite on raisonne
 » Diversement, et Philippe me perd,
 » Lorsqu'il alloit me donner la couronne ! »

Elle tient encore bien d'autres propos aussi
 peu suivis que les précédens, et jettant les
 yeux dans le lointain, elle voit un vieux
 temple qu'elle n'avoit point encore aperçu.
 Soudain les portes de ce temple antique s'ou-
 vrent avec fracas ; il en sort un vieillard res-
 pectable qui s'approche de la belle Agnès, et,
 après avoir su d'elle par quel hasard elle se
 trouvoit dans des lieux où jusqu'alors aucun
 habitant de la terre n'avoit osé paroître, il lui
 dit :

Démagogos, ce grand génie,
 Lui, qui depuis deux ou trois ans
 Bouleversé votre patrie,
 A fin de mieux tuer le tems,

Sur vous , nymphe aimable et jolie ,
 Sans doute aura jeté les yeux
 Pour venir chercher , en ces lieux ,
 Ces biens , cette gloire infinie
 Dont il flatte depuis long-tems
 Les innombrables partisans
 De la douce démagogie.
 Je vous en fais mon compliment ,
 Et vous dirai sans flatterie
 Qu'ici tout le monde est content
 De voir que l'on vous ait choisie
 Pour ce message surprenant.

Tout cela ne satisfait point Agnès Buffon.
 Elle veut savoir en quels lieux elle se trouve ,
 Et le vieillard , trop honnête pour la laisser
 plus long-tems ignorer ce qu'elle desiroit tant
 d'apprendre , lui dit :

Vous le voulez , vous serez satisfaite.
 Ainsi que vous , j'habite une planète ;
 Mars est son nom , et malgré ce nom-là ,
 Dans tous les tems la paix y régnera.
 Il n'en est pas de même sur la terre.
 En peu de mots ici chacun pourra
 Dire pourquoi , mon aimable étrangère ,
 De mon pays le vôtre tant diffère :
 C'est que chez nous on ne connut jamais
 L'ambition , les troubles , les forfaits
 Et tous les maux qui font naître la guerre ,
 A parler vrai , nous avons bien aussi
 De ces fléaux qui ravagent le monde ;
 Mais , par prudence , à quelques pas d'ici
 Dans une grotte inconnue et profonde ,
 Où l'on entend le plus horrible bruit ,
 Nous les gardons et le jour et la nuit.

De fuir bien loin de leurs vastes retraites
 Par fois pourtant ces monstres nous forçons,
 Mais les seuls jours où nous les envoyons
 Tout ravager dans les autres planètes.

Agnès paroît très-étonnée du discours de ce
 vieillard, et son étonnement augmente encore,
 lorsqu'il lui dit :

Si parmi nous, en des antres profonds,
 Nous enchainons la famine et la guerre,
 En d'autres lieux aussi nous rejenons
 Le doux repos, ces belles actions,
 Ces jours heureux et cette paix sincère
 Qu'avec succès par fois nous opposons
 Aux maux affreux qui désolent la terre.
 Dans cet asyle, aux vertus consacré,
 Nous les tenons loin des yeux du vulgaire.
 Jusqu'à présent, jeune et belle étrangère,
 Aueun mortel près d'eux n'a pénétré.
 Mais suivez-moi, vous serez la première
 Que le destin, le plus puissant des dieux,
 Aura reçue en ces paisibles lieux.

En disant ces mots, le vieillard prend la
 main de la maîtresse de Philippe, et la conduit
 vers le vieux temple. A leur aspect, les portes
 s'ouvrent; et dès qu'ils sont entrés, elles se
 referment avec fracas. Agnès ne peut cacher
 sa frayeur, mais son guide la rassure, et bien-
 tôt à la peur qu'elle avoit eue d'abord, succède
 la surprise la mieux motivée. Elle ne se lasse
 point d'admirer l'intérieur de ce temple, ou pour
 mieux dire, de ce palais, car c'étoit la demeure
 du destin. Ce dieu, assis sur son trône, dictait

ses volontés, qui aussi-tôt étoient exécutées dans tout l'univers ; et ses décrets, plus sages que ceux du Sénat de la France, étoient irrévocables.

On voyoit, sur les murs de ce palais, les portraits des personnages que le destin avoit choisis pour être des héros, des grands hommes, et les hauts faits, les actes de courage et de vertu qui devoient les illustrer. A mesure qu'une de ces belles actions se faisoit sur la terre, elle dispa-roissoit des murs du palais, pour faire place à une autre qui devoit également se passer sur notre planète. La belle Agnès étoit indécise ; elle ne savoit sur lequel de ces objets fixer son attention.

Dans vingt tableaux, que la main du génie
Avait tracés pour orner ce palais,
On admiroit ces chevaliers Français,
Qui, redoutant du peuple la furie,
Et la lanterne et la démagogie,
Mais de l'honneur n'écoutant que la voix,
Aux bords du Rhin, sur l'autel de Bellonne,
Font le serment de rendre la couronne (2)
An moins heureux, comme au meilleur des rois,
Là, de Louis on voyoit les deux frères
Unis de cœur, de gloire et d'intérêts.
Jadis, hélas ! ils ne s'attendoient guères
A faire un jour la guerre à des Français !

O mes amis ! pourquoi tant de colère ?
Pourquoi se battre et s'embrasser après ?
Il vaudroit mieux ne se battre jamais ;
Puisque par-tout où l'on se fait la guerre,
Ce n'est jamais que pour avoir la paix.

O vous, par qui l'empire de Bysance
 Verra tomber ses loix et sa puissance !
 Vous qui pourrez, sans peine et sans effort,
 Monter au trône où ce despôte esclave
 Ne règne pas, mais languit et s'endort,
 Et trop souvent d'un long sommeil ne sort
 Que pour punir un pacha qui le brave :
 Vous étiez-là, Sémiramis du nord !
 Et vous eûssiez, magnanime Gustave !
 On vous voyoit aux frères de Louis
 Apprendre enfin à connoître le prix
 De la prudence, aux rois si nécessaire,
 Et ces héros, de retour à Paris,
 En dispersant la horde cordelière
 Et les suppôts de la jacobinière,
 Rendoient le calme à l'empire des lys.

Non loin de là, le vieillard lui présente,
 Avec respect, un tableau précieux,
 Où l'on peignoit la famille régnante :
 Agnès le voit et détourne les yeux :
 » Si de Philippe on vous offroit l'image,
 » dit le vieillard, vous verroit-on la fuir ?
 » Ah ! vous iriez plutôt lui rendre hommage !
 » Et vous osez faire un pareil outrage
 » A ce bon Roi que vous devez chérir ?
 » Mais je le vois, la belle Agnès préfère,
 » A la vertu qui dans les fers languit,
 » Le scélérat qui, sans remord, jouit
 » De tout le mal qu'il a fait sur la terre. »

Le vieillard alors conduisit Agnès dans une autre salle, et il lui fit voir successivement la paix, l'abondance, et tous les avantages dont jouissent les mortels sous un règne paisible et tranquille. Ici l'on voyoit l'Agriculture et le

Commerce honorés, la Religion respectée, les propriétés assurées; plus loin, l'extinction de l'anarchie, la destruction des Clubs, les Loix en vigueur, la protection accordée aux Arts et aux Sciences, et le retour de ceux que les odieux projets des Jacobins ont fait fuir du Royaume.

Agnès Buffon auroit pu facilement apporter sur la terre tous les biens qu'elle venoit de voir; c'est même d'abord ce qu'avoit cru son guide: mais, inspirée par Démagogos, elle n'en fit rien. Elle voulut laisser à tout autre l'honneur de rendre à cet infortuné Royaume le repos et le bonheur dont il est bien tems qu'il jouisse. Alors, en bonne démagogue, elle demanda à voir la caverne où sont renfermés tous les fléaux de l'univers, et le vieillard se hâta de l'y conduire.

Elle apperçoit, en ce repaire affreux,
La banqueroute, et l'horrible anarchie
Qui va soufflant son venin en tous lieux;
L'astucieuse et sombre hypocrisie
Qui, s'unissant avec la calomnie,
Du mal d'autrui se fait un jeu cruel;
Et la révolte, et cette rage impie,
Qui, sous le nom de la philosophie,
Veut renverser et le trône et l'autel.
Puis elle voit le démon qui préside
Aux motions, aux clubs des factieux;
Et puis après l'horrible régicide,
Couvert de sang, vient s'offrir à ses yeux;
Et ce démon épouvantable, affreux,
Est la terreur de toute la nature:
Mais pour paroître encore plus hideux,
Souvent on voit ce monstre ténébreux,
Du sieur Prudhomme (3) emprunter la figure;

La belle Agnès qui pouvoit, comme je l'ai déjà dit, apporter sur notre planète quelques-uns des crimes ou des vertus que l'on tenoit enfermés dans celle de Mars, se servit de son privilège en digne sœur de la Société fraternelle, car,

Après avoir, d'un air calme et serein,
Long-temps cherché, dans ce funeste asyle,
Ce qui devoit au parti Jacobin
Plaire le plus, elle emporta soudain
La banqueroute et la guerre civile:
Présent terrible, et choix bien dangereux!
Mais d'Orléans n'auroit pas choisi mieux.

Alors elle prend congé du vieillard qui lui avoit servi de guide, et suivie des deux frères dont Démagogos vouloit faire présent à la France, elle monte sur son ours ailé, qui dirige sa course vers le lieu de notre planète, où la république française avoit rassemblé ses héros.

Mais qu'étoit devenue cette armée formidable, pendant le voyage de la belle Agnès? vaincue et dispersée, elle erroit sans aucun projet suivi, quand le général reçut une nouvelle qui releva, pour un moment, le courage de ses troupes. C'étoit le vénérable Abbé Poncelet (4) qui l'apportoit; il venoit annoncer la nomination de l'incorruptible Péthion à la Mairie, et remettre, de la part de ce nouveau Maire, à l'armée de la république, la lettre suivante, conçue en ces termes:

Je vous quitterai pour vous servir ;
 Et ce matin si j'emportai bien vite
 Tous les écus du parti jacobin ,
 Je le fis pour vous enrichir .
 Ne me gardez nulle rancune
 Pour une pareille action ,
 Puisque de faire en peu de tems fortune
 Je vous donne l'occasion ,
 En vous forçant d'établir des fabriques
 De *Billets de secours* ou bien *patriotiques* ,
 Comme en a maintenant la *moindre Section* ,
 Vous le savez , de Paris je suis *Maire* ;
 Mais pour l'être plus sûrement ,
 Votre argent m'étoit nécessaire .
 Je l'ai pris et j'ai cru bien faire .
 Pour vous dédommager de ce brissotement ,
 Mes chers amis , je vous fais le serment
 Que , pendant tout mon ministère ,
 Au Sénat clémentin (5) l'on me verra souvent ;
 Que je serai des Jacobins le père ,
 Et des amis du Roi le plus cruel tyran .
 Du sieur Bailly , dont j'occupe la place ,
 Je corrige à présent les nombreuses erreurs .
 J'ai trouvé mainte paperasse (6)
 Dans mon bureau , sans carton , sans liasse ;
 C'est , à mes yeux , le comble des horreurs .
 Mais d'une pareille misère
 Je vous entretiens trop long-tems .
 Si par hasard dans cette guerre
 Vous essayez des contre-tems ,
 Car la fortune est journalière ,
 Veuillez compter sur mon secours ,
 Je suis , et je serai toujours ,
 (Ce qu'il est à propos de mettre ,
 Quand on signe au bas d'une lettre)
 Avec considération ,
 Votre ami , Jérôme Pétion .

Une pareille missive fit le plus grand plaisir à tous nos républicains, mais ce plaisir fut bientôt effacé par la nouvelle qui arriva le moment d'après, et dont on ne trouvera des détails que dans le chant qui suit.

Remarques sur le dixième Chant.

(1) Ludovico Ariosto, que nous nommons l'*Arioste*, auteur du poëme de *Roland le furieux*, et de plusieurs ouvrages dramatiques n'étoit pas de Ferrare, mais des environs de cette ville dans laquelle il passa la plus grande partie de sa vie.

(2) Lorsque j'entends dire que le Roi étoit libre, quand il accepta la constitution, je songe à cette gravure ingénieuse qui le représente assis à son secrétaire, et Monseigneur le Dauphin qui le tire par l'habit, en disant: *Papa, signe donc la Constitution, pour que nous puissions aller promener aux Champs-Élysées.*

(3) Encore un mot sur le sieur Prudhomme. Il vient de faire couvrir tous les murs de Paris d'une affiche insolamment bête, qui a pour titre: *Prudhomme, à tous les peuples de la terre.* Dans cette affiche, il leur conseille de se débarrasser de leurs Rois, etc. etc.

Il est bon de savoir que ce misérable, qui n'est qu'un reste de Libraire-Papetier, mourroit de faim avant la révolution, parce qu'alors il régnoit, quoiqu'on en dise, une espèce de bon ordre. Se voyant sans argent, sans ressource, il forma un jour la belle résolution de se nourrir de papier, dont il avoit encore, en brochures, deux ou trois rames dans sa boutique; et pour voir s'il pourroit s'accoutumer à cette nouvelle nourriture, il s'essaya sur une lettre de change qu'il avoit faite, et qu'on étoit venu lui présenter pour lui en demander

mander le paiement, mais cette facétie ayant manqué d'avoir des suites funestes, il fut obligé de renoncer à son beau projet.

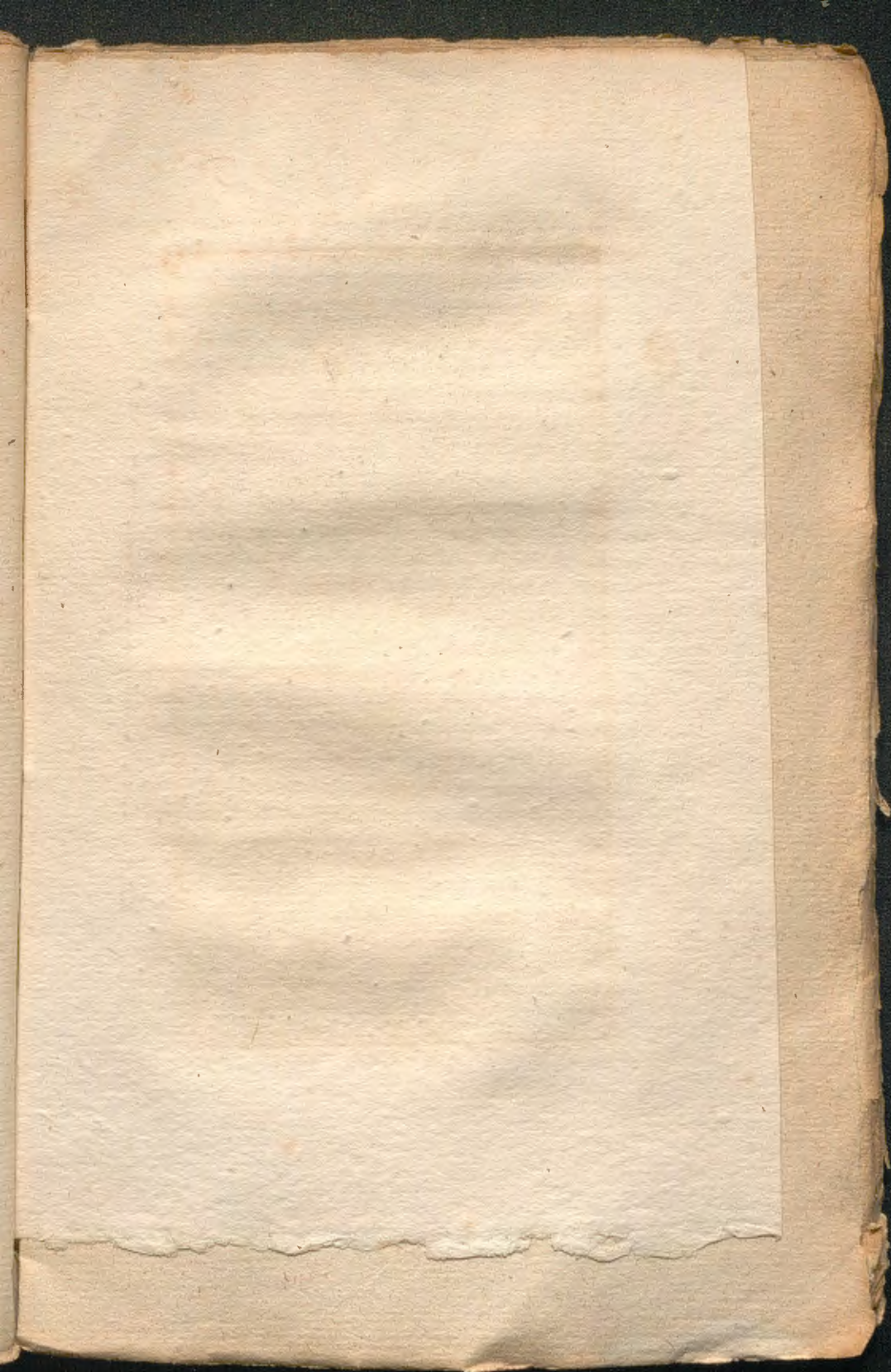
Ce monstre a fait écrire, en grosses lettres, au fond de sa cour : *La liberté de la Presse ou la mort*. Ces mots sont la devise de son parti ; mais je crois que pour Prudhomme et les autres écrivassiers de son espèce, cette devise doit être : *La liberté de la Presse ou la famine*.

(4) M. l'Abbé Poncelin, rédacteur d'une feuille intitulée *Le Courier français*, fut jadis aumônier des Dames de Sainte-Perrine, dont dirigeant le spirituel, il arrangea si bien le temporel, que la Communauté fit une banqueroute complète après trois ans de sa régie. Ce monastère étant détruit, il prit le nom de la Roche-Tillac ; et n'ayant point ruiné ses affaires avec celles du couvent de Sainte-Perrine, il acheta une place de conseiller à la cour de marbre. Désœuvré dans sa *robinerie*, il se mit à faire des brochures. Il acheta des manuscrits de quelques malheureux écrivains, et fit imprimer, sous son nom, des ouvrages même de médecine, mais avec la précaution de changer de nom avec chaque brochure qu'il fit paraître ; car chacune auroit empêché la vente de celles qui la suivoient, si elles eussent passé pour être du même auteur. La révolution l'a jeté entièrement dans le commerce typographique ; il a ouvert boutique sur le *Quai des Augustins*, et a placé, dans son comptoir, sa bien aimée Béatrix, qui dédommage les *compagnons écrivains* soldés des mauvaises manières qu'a pour eux le maître de la boutique.

(5) M. Péthion va souvent au club des Jacobins, et ce n'est point là la place d'un Maire ; il feroit beaucoup mieux de faire balayer les rues de Paris qui n'ont jamais été si sales.

(6) Dans un petit écrit qu'il vient de mettre en lumière, M. Péthion accuse M. Bailly d'avoir *laissé des pièces sans être enliassées et serrées dans les cartons*. Il n'y a que les Jacobins qui puissent sentir toute la finesse et l'importance d'une pareille dénonciation.







Chant II.

CH A N T X I.

L' A M B A S S A D E.

IL est une Déesse aveugle, impertinente,
 Et cependant chère à tous les humains;
 Elle s'échappe de leurs mains,
 Quand ils comptent le plus sur sa faveur constante.
 Changer est son plaisir; la fortune est son nom.
 De nos projets sans cesse elle se joue;
 Elle nous met, sans dessein, sans raison
 Aujourd'hui sur son char, et demain sous la roue.
 Des Jacobins, des brigands, d'Avignon
 Elle excita la criminelle audace.
 Comme de tout la fortune se laisse,
 Des soldats de Jourdan, (1) du Sénat Clémentin
 Après avoir été long-temps la protectrice,
 On la verra bientôt, par un heureux destin,
 De ses vils protégés préparer le supplice.
 Cette Déesse, en couronnant nos vœux,
 N'agit point toujours par caprice;
 Et bien qu'elle ait un bandeau sur les yeux,
 Aux Jacobins, comme aux gens vertueux,
 Elle rend quelquefois justice.

Tandis que l'Armée de la République se
 désoloit de sa déconvenue, et regrettoit de

ne pouvoir voler au secours du Patriarche Fauchet et des autres ecclésiastiques si injustement détenus à Charenton, le vénérable Cérutti (2) propose d'envoyer aussi-tôt dans le Comtat d'Avignon une Ambassade au Général Jourdan, pour lui demander les plus prompts secours. Cet avis est un trait de lumière pour la horde Jacobite, qui, dans le même instant, choisit pour ses Ambassadeurs auprès du héros d'Avignon, l'éloquent Régnier (3) si connu par son grand talent pour la politique, et l'innocent Dulaure (4), la perle des compilateurs. Ces deux braves plénipotentiaires, après avoir reçu leurs instructions, alloient partir sur une vieille ânesse que la République avoit louée à peu de frais, lorsqu'on vit arriver dans le camp le féroce Duprat (5), l'un des guerriers qui se sont le plus distingués dans les guerres du Comtat; il se nomme, et soudain tous les Jacobites se rangent respectueusement autour de ce grand homme qui, d'un air triste et suppliant, leur adresse ce discours patriotique:

Nobles soutiens du parti Jacobite,
 Dont les brillans exploits et le rare mérite
 Depuis plus de deux ans étonnent l'Univers!
 O vous qui des Français avez forgé les fers
 Et creusé sous leurs pas le plus profond abîme!
 Vous enfin que l'on craint à l'égal des enfers,
 Et qui ne savez pas vous refuser un crime,
 Pour réussir dans vos projets divers!

J'espère en vos bontés, en votre complaisance,
 Pour nous aider, Tournal, (6) Mainville (7) et moi,
 Et ceux qui de Jourdan reconnoissent la Loi,
 A faire encor quelque mal à la France.

Apprenez donc, invincibles guerriers,
 Que ce brave Jourdan, si cher à Monsieur Bouche,
 Qui déjà surpassoit et Mandrin et Cartouche,
 Vit souiller l'autre jour sa gloire et ses lauriers,
 Et que, par un malheur qui fait couler mes larmes,
 Ce Général et tous ses Officiers,
 (Car bien souvent tel est le sort des armes)

Après un long combat furent faits prisonniers.

Mais je connois votre zèle civique:
 Vous ne souffrirez pas, auguste République,
 Que l'on fasse périr par la main des bourreaux,
 Ces dignes Jacobins, ces guerriers, ces héros,
 Eux, qui si joliment faisoient périr les autres,
 Et dont l'honneur et les travaux

Peuvent, sans vanité, se comparer aux vôtres!
 Mais sans vous étonner par de plus longs propos,

J'implore ici votre auguste assistance,
 Pour les tirer, malgré toute la France,
 Les armes à la main, du fond de leurs cachots.

Le Général Condorcet répond à l'Ambassadeur du Général Jourdan que dans un moment où la République vient d'essuyer un cruel échec, il lui est impossible d'envoyer aux héros d'Avignon les secours dont ils ont tant besoin, mais que sachant un bon moyen pour les tirer promptement d'affaire, sans avoir recours à la force des armes, il se voit en conscience obligé de s'en servir, et il ajoute:

Vos Généraux sont en prison ,
 D'honneur, ce n'est point là leur place ,
 Et tout le Comtat d'Avignon
 Doit prendre part à leur disgrâce :
 Pour moi , qui fort peu m'embarrasse
 De savoir si l'on eût raison
 De les emprisonner ou non ,
 Je dois , en cette circonstance ,
 Ne m'occuper que des moyens
 De rendre ces bons Citoyens
 Aux différens Clubs de la France.
 Sans doute que l'on traitera
 Ces Messieurs sans miséricorde ,
 Que même on les réglera
 Ou de la roue ou de la corde.
 Pour prévenir ce malheur là ,
 Je vais leur envoyer d'avance
 Un homme plein d'expérience
 Qui prudemment les blanchira ,
 Et qui , sans se gêner pourra ,
 Tant je lui connois de science ,
 Prouver que Jourdan et les siens ,
 En bonté , courage et clémence ,
 L'emportent sur les Citoyens
 Et du Comtat et de la France

Alors le Général cherche dans les rangs
 celui à qui il veut donner cette commission
 délicate , et l'ayant trouvé , il lui dit grave-
 ment :

Ah ! que ton sort est fortuné !
 Tu vas si bien laver l'opprobre
 Du grand héros du six octobre ,
 Que lui-même en fût étonné.

J'attends de toi pareil miracle ,
 Mon cher Chabroud , et sois certain
 Que tu pourras dans ton chemin
 Ne rencontrer aucun obstacle.
 Prends ton éponge et ton savon ,
 Cours vers le Comtat d'Avignon ,
 Et de la troupe Jacobite ,
 Qui désoloit ce beau pays ,
 Vante les exploits inouis ,
 Et sur-tout blanchis-la bien vite.

Il dit , et Chabroud , qui ne désiroit rien
 tant qu'une nouvelle occasion de montrer son
 savoir faire , remercia sincèrement son Général
 de l'honneur qu'il lui faisoit , et il prit avec
 Duprat la route du Département de Vau-
 cluse.

Cependant Condorcet , qui jusqu'alors avoit
 compté recevoir des secours du Général Jour-
 dan , se voyant trompé dans son espoir ,
 fit assembler un Conseil de guerre pour pren-
 dre les avis de ses principaux Capitaines ; mais
 ce Conseil parut être présidé par la discorde ,
 et bien loin de relever le parti chancelant de
 la République , il ne fit que hâter le moment
 de sa ruine.

Président né de ce Conseil de guerre ,
 Le Général dit bientôt son avis ,
 Mais cet avis déplait à Robespierre.
 Le Général veut aller à Paris ,
 Disant , qu'aidé du Sénat Jacobite ,
 Il est d'abord sûr de la réussite

De ses projets, et qu'avant peu de mois,
Par ses amis et par sa politique,
Il se verra chef de la République,
Et narguera les Princes et les Rois.

Lors les guerriers du parti Jacobite
A Condorcet disputent un honneur
Que chacun d'eux également mérite,
Et chacun veut, dans sa civique ardeur,
Etre le seul qui dans la République
Donne des loix. On dispute, on se pique.
Les Jacobins, respirant la fureur,
Alloient enfin se battre à toute outrance,
Lorsque Dusseaux, par sa seule présence,
Ramène l'ordre au camp des Jacobins,
Et convertit même les plus taquins;
Tant ce grand homme a sur eux d'influence!
Dusseaux faisoit chez nos républicains
Ce que Nestor par sa douce éloquence
Faisoit jadis sur les Grecs trop mutins:
Nestor parloit, le camp faisoit silence;
Et quand Dusseaux ouvre une bouche immense
Pour prononcer un discours éloquent
Dans son Sénat, soudain l'ennui vous prend,
On ne dit mot, mais chacun en baillant
Semble ordonner de lever la séance.

La paix étant de retour dans le camp,
Monsieur Perlet (8), ce liardi patriote,
Soutient qu'il faut aller à Charenton
Du grand Fauchet enfoncer la prison:
Un Jacobin, un brave Sans-culote,
Dit qu'il seroit d'abord plus de saison
De délivrer les héros de Bicêtre
Dont on feroit un brillant escadron,
Que de songer à secourir un prêtre
Qu'on enferme pour plus d'une raison.

A ce propos , écumant de colère,
 Le Général lui dit : « O, ver de terre!
 » Il te sied bien d'insulter à présent
 » Ce que la France a produit de plus grand?
 » L'Abbé Fauchet ! Ce soleil éclatant
 » Qui verse au loin la vie et la lumière!
 » Prends garde à toi , si je . . . » mais Robespierre
 De son soldat soudain prend le parti ;
 Au Général il donne un démenti,
 Lequel bientôt d'un soufflet est suivi ;
 Mais Condorcet, d'une main très-légère
 Frottant sa joue, et sur le téméraire
 Jettant les yeux, il dit : *Faisons la paix,*
 Et pour deux jours il l'envoie aux aîrès.

Le Solon d'Arras , mécontent de l'ordre de son Général, et résolu de ne point le suivre, retourne vers son bataillon, qu'il trouve non moins que lui disposé à pratiquer le plus saint des devoirs ; il profite de ces heureuses dispositions pour l'exciter à quitter les drapeaux du Général Condorcet ; et ses Soldats, à qui il a si bien démontré l'utilité de l'insurrection, se séparent avec d'autant plus de plaisir des Troupes de la République, qu'en donnant à leur Commandant Robespierre la couronne de France, ils espèrent parvenir aux premières charges de l'Etat.

Le Chef des Sans-culotes, qui sans aucun projet bien décidé, s'étoit détaché du parti républicain commandé par le Général Condorcet, après une heure de marche, fait arrêter sa petite Armée. Alors inspiré par Dé-

magogos , qui est également le démon de l'anarchie et de la démagogie , il range ses braves Soldats en demi-cercle , et leur débite le discours suivant :

Si j'ai quitté la République,
C'est fut pour de bonnes raisons.
Dans un Etat démocratique
J'ai prévu que nous ne serions
Jamais que de petits gargons ;
Et je dis que lorsqu'un homme ose
Contre son Roi se rebeller ,
Et que par-là même il s'expose
A se faire pendre ou brûler ,
De mépris il faut l'accabler ,
S'il risqué tout pour peu de chose.
Tout en foulant aux pieds les loix ,
Gardons-nous de nous faire pendre ;
A ce sort il faut nous attendre ,
Si nous sommes des mal-adroits.
Mais puisque l'on risque sa tête ,
Alors qu'on cherche à parvenir ,
Risquons-la pour un poste honnête
Qui puisse un jour nous enrichir.
Faites-moi Roi , je vous fais Princes ,
Et chacun de vous pour présent
Aura mille ecus en argent ,
Un bon carrosse et trois Provinces.

Ces offres brillantes séduisent nos Sans-culottes qui n'étoient déjà que trop disposés à faire un Roi de leur Capitaine. Ils s'écrient d'un commun accord (9) *Vive Robespierre, Roi des Français !* En disant ces mots , ils lui posent sur la tête une couronne de char-dens , ne trouvant , pour le moment , rien

qu'il leur parut plus convenable pour en former une. Bientôt cette troupe auguste sent qu'il ne suffit point à son Chef d'avoir une belle couronne et le titre de Roi, elle veut aussi qu'il ait un Royaume ; mais comme cela n'est point aussi facile à donner qu'une couronne de chardons, elle rêve long-tems aux moyens de parvenir à ses fins. Robespierre, qui a presque à lui seul autant d'esprit que tous les Sujets de son nouvel Empire, apperçoit, sur la hauteur voisine, la maison de Bicêtre. Cette vue ranime son espoir, et il dit :

« Ains, allons briser les fers des malheureux
 » que le despotisme retient dans ce Château.
 » La reconnaissance nous les attachera. Avec
 » leurs secours nous triompherons de nos in-
 » nombrables ennemis. Alors je suis tranquille
 » possesseur de la couronne de France ; et en
 » mémoire de ce grand événement, je trans-
 » porte à Bicêtre le siège de mon Empire. »

Après ces mots du nouveau Roi, ses Soldats s'avancent pour exécuter les ordres qu'il vient de leur donner ; mais un détachement de la Gendarmerie Nationale Parisienne, qui rodoit dans les environs, entoure la troupe civique et Robespierre, et les joint aux misérables qu'ils vouloient délivrer. Ce fut ainsi que l'infortuné Roi Robespierre vit son Empire bientôt réduit à la seule maison de Bicêtre,

que, pour le bonheur de la France, il auroit dû habiter plus tôt.

Remarques sur le onzième Chant.

(1) Jouve, dit Matter, qui a pris, comme on verra ci-après, le nom de Jourdan, est fils d'un cabaretier d'un petit village aux environs du Puy-en-Velay. Ses parens lui firent apprendre le métier de maréchal-ferrant, et le marièrent à l'âge de dix-huit ans; mais il n'entrevoit pas dans l'esprit de Jouve de mener au village une vie tranquille; il se destinoit à de plus grands exploits.

Il partit, quitta sa femme et ses enfans pour aller, sur les Frontières de la Savoie, s'associer avec des contrebandiers. Il se distingua dans cette profession, c'est-à-dire, qu'il tua plusieurs employés. Ses succès furent traversés par un événement dans lequel il auroit dû nécessairement périr, si la Providence ne l'avoit réservé pour être le fléau d'un pays qui depuis long-tems étoit heureux. Un jour il fut attaqué à l'improviste; plusieurs de ses camarades furent tués, les autres faits prisonniers; lui seul eut l'adresse d'échapper, en passant à la nage une rivière. Il se rendit dans un village du Velay, appelé Montfaucon, où il tomba dangereusement malade. On l'y découvrit; il fut arrêté et conduit dans les prisons de Valence. C'est là qu'ayant été dûment atteint et convaincu d'avoir tué plusieurs personnes, un jugement le condamna à être rompu vif. On se disposoit à mettre ce jugement à exécution, lorsque la veille, par le moyen de quelque argent, Jouve parvint à s'échapper.

Il fut errant pendant quelque tems, sous le nom de Jourdan, et se réfugia dans le Comtat, où il connoissoit plusieurs personnes. Là, comme par-tout, il se fit de mauvaises affaires qui l'obligèrent à en sortir. Il se rendit à Paris, où il entra en qualité de maréchal-ferrant, dans les écuries de M. le Comte d'Artois. Il en fut chassé, et se rendit au Camp qui eut lieu, commandé par M. de Vaux; il trouva moyen de faire quelques rapines avec lesquelles il revint à Paris où, sous le nom de Jourdan, on le vit recommencer le métier de contrebandier. Arriva enfin la Révolution du 14 Juillet 1789: c'étoit le moment pour Jourdan de se signaler; aussi fut-il un de ceux qui incendièrent les barrières, qui escortèrent les malheureux Foylon et Beribier. Il fut enfin choisi pour être un des acteurs de la trop fatale journée du 6 Octobre: Il avoue lui-même avoir encore le sabre avec lequel il a décolé les malheureux Gardes-du-Corps.

Le calme paroissoit rétabli à Paris, et la Révolution d'Avignon, qui faisoit quelque bruit, sembloit ouvrir une nouvelle carrière aux crimes de Jourdan. Il part et arrive à Avignon avec une somme très-considérable, au moyen de laquelle il parvint très-facilement à se faire des partisans. Il est initié dans tous les secrets de la faction Avignonnaise, et au départ de la horde qui a dévasté le Comtat, il est nommé l'un des chefs. Patix, Général, est assassiné par ses propres soldats, et Jourdan est nommé pour le remplacer. Il signale son entrée dans le Généralat par des atrocités; il coupe avec son sabre les doigts du corps sanglant de son prédécesseur, les met dans sa bouche, en forme de pipe, et se promène ainsi au milieu de ses soldats, comme pour faire voir qu'il étoit digne de la place qui lui étoit déferée: Telle est, en raccourci, la vie de cet homme, ou pour mieux dire, de cette bête féroce dont les cruautés, ainsi que celles de sa horde, ont fait frémir tous les Français, excepté les Jacobins.

(2) M. Gërutti, Ex-Jésuite Italien et Législateur Français, est toujours mourant et ne meurt jamais. Il a dernièrement fait les stances suivantes, que son ami M. Grouvelle a inhumées dans tous les Journaux démocratiques :

De nos Législateurs parcourant la carrière,
J'espérois y répandre, y verser la lumière,
Mais le sort, m'arrêtant en un chemin si beau,
Me ferme la tribune et m'ouvre le tombeau.

Je meurs : pour adoucir la pénible agonie,
J'ai la tendre amitié, j'ai la philosophie;
Enfin, j'ai l'opium, breuvage sans pareil,
Qui ferait des enfers le palais du sommeil.

Je meurs : Peuple Français, tu perds un cœur fidèle;
Puisse des émigrans la cohorte rebelle,
L'estadron féodal revénir sous ta loi,
Ou tomber en poussière et mourir. . . avant moi ?

Et vous, bons villageois, que je brûlois d'instruire,
Avant que d'expirer, j'ai deux mots à vous dire:
De tous les animaux qui ravagent un champ,
Le prêtre qui vous trompe est le plus malfaisant.

On a fait deux parodies de ces stances : voici la première :

De nos tyrans gagés parcourant la carrière,
A travers les brouillards je cherchois la lumière,
Mais le sort m'a fait voir qu'en un chemin si beau
La tribune à présent n'est qu'un vaste tombeau.

Ainsi que moi, la France est à son agonie,
Victime des erreurs de la philosophie,
Mais elle jouirait d'un bonheur sans pareil,
Si d'Orléans dormait d'un éternel sommeil.

Au club des Jacobins je fus toujours *fidèle* ;
 Dans mes petits écrits je traitai de *rebelle*
 Celui qui sottement obéit à la *loi* ,
 Ou qui ne voulut pas s'avilir comme *moi*.

Et vous, Peuple Français, qu'au mal je sus *instruire* ,
~~Avant que d'expirer j'ai deux mots à vous dire~~
 Le Royaume de France est maintenant un *champ*
 Où ne peut moissonner qu'un être *malfaisant*.

Autre parodie des stances lugubres de M. Cérutti

Le sort prématuré, qui finit ma *carrière* ,
 Eteint un peu d'esprit et fort peu de *lumière* ;
 Il me ferma la lice en un *chemin si beau* ,
 Et par une antithèse il m'ouvre le *tombeau*.

Je meurs : pour adoucir ma *pénible agonie* ,
 Je songe aux *grands bienfaits* de la *philosophie* ;
 J'ai l'opium, breuvage , à mon *gré* , *sans pareil* .
 Et les vers de Grouvelle amis du doux *sommeil*.

Aux fureurs des Français je meurs toujours *fidèle* ,
 Prévenant l'avenir qui menace un *rebelle* ;
 Ainsi que j'ai vécu, je meurs sans foi ni *loi* ,
 Faisant encor des vers qui mourront *avant moi*.

Et vous que j'abusois, au lieu de vous *instruire* ,
 Simples, bons Villageois, j'ai deux mots à vous *dire* :
 Empêchez que ma cendre infecte votre *champ* ,
 Le reste d'un tartuffe est encor *malfaisant*.

Ce M. Cérutti rédige avec MM. Grouvelle et Rabaud de
 Saint Etienne, la *Feuille villageoise*.

(3) Rédacteur du *Moniteur* pour la partie politique ;
 il a de grandes connoissances en diplomatie, étant fils
 d'un Valet de chambre d'un Ambassadeur.

(4) M. Dulaure a fait, avec le *Journal de l'Etoile* ,
 les *œuvres de Sainte-Foix* et de vingt autres Auteurs ,
 un petit ouvrage sur les *environs de Paris* ; et depuis,

M. Dulaure se croit homme de lettres. Il demeure *rue du Jardinets*.

(5) L'un des brigands qui ont ravagé le Comtat.

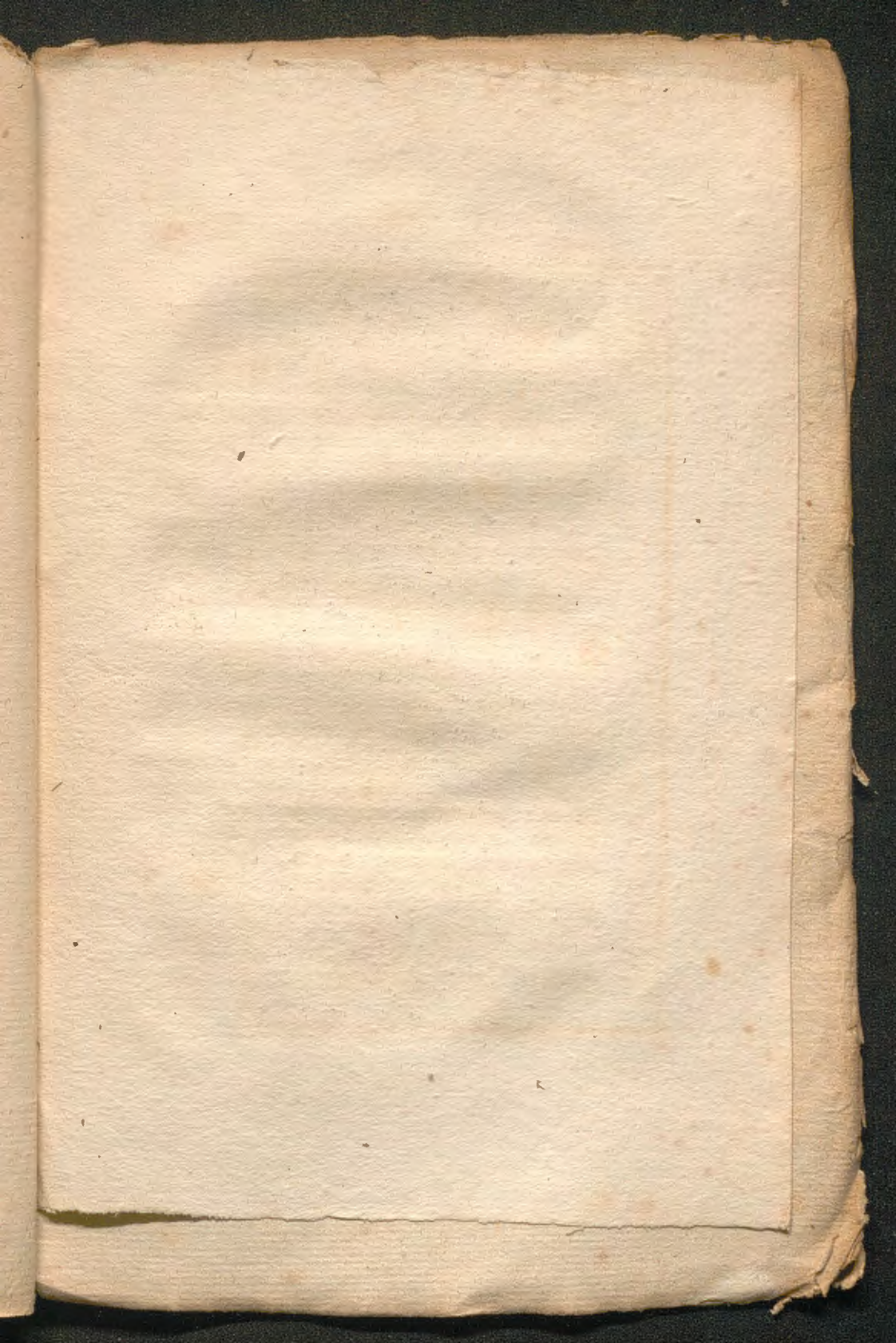
(6) Autre brigand, et de plus Ecrivain Jacobite à la suite de l'Armée de Jourdan.

(7) Ils sont deux frères du même nom : le plus jeune s'est cassé la cuisse en voulant se sauver lorsqu'on prit Jourdan et ses camarades.

(8) M. Perlet a deux bonnes raisons pour être républicain, il est Genevois et Protestant ; il signe un Journal intitulé : *Assemblée Nationale, Corps Administratifs*, etc, etc, qu'il rédige un nommé M. le Noir de la Roche, député à la première Législature. M. Perlet demeure *rue Saint-André-des-Arcs, Hôtel de Châteauneuf*.

(9) Au Champ-de-Mars le 16 Juillet 1791 veille de la fameuse fusillade, plusieurs misérables crièrent qu'ils ne vouloient point d'autre Roi que M. Robespierre. *Tous les goûts sont dans la nature...*







 CHANT XII.

 LA DÉROUTE.

Est-ce vraiment pour la Nation noire
 Que Robespierre et Brissot et Grégoire
 De leur pays foulent aux pieds les loix ?
 Voudroient-ils donc que les peuples d'Afrique
 Que l'on enchaîne aux Isles d'Amérique
 De nos Français fussent égaux en droits ?
 Ce n'est point là du tout ce qu'ils demandent.
 Nuire en tous lieux, voilà ce qu'ils prétendent.
 Eh que leur fait des Nègres le bonheur ?
 Les Jacobins, dans leur fureur extrême,
 Les banniroient, les lanterneroient même,
 S'ils prévoyaient que leur sombre fureur
 Pût des Colons augmenter le malheur.
 Ces ténébreux, ces lâches régicides
 Ne sont heureux qu'à force d'attentats ;
 Toujours cruels, toujours de sang avides,
 Ils se pendroient, si l'on ne pendoit pas.

Le Général, après le départ de l'étonnant
 Robespierre, se trouva dans une position cruelle.
 La République, précédemment affaiblie par son
 dernier combat, en perdant le Solon d'Arras

et le Régiment des Sans-culotes , se vit privée de ses guerriers les plus braves. Elle n'osoit plus se présenter devant le Pont de Louis XVI, qui étoit le passage par où elle pouvoit aller à Charenton, en faisant le tour de Paris du côté du Nord. L'on décida alors , à la suite d'un conseil de guerre , tenu dans une Tabagie , de suivre la rive gauche de la rivière jusqu'au Pont-royal , et de venir faire le siège du Château des Thuilleries. L'Armée défiloit à peine qu'elle vit arriver un homme noir. A son aspect, elle s'arrêta, poussant des cris de joie: on connoit le foible de la République pour les gens de cette couleur. Le Nègre , encouragé par un semblable accueil , prit la parole et dit:

Auprès de vous, auguste République,
 Qu'il m'est flatteur d'être en ces doux momens
 L'Ambassadeur des Nègres d'Amérique!
 Je viens parler de leurs faits éclatans:
 Bien qu'on ait dit qu'ils vont faire la honte
 Des Sénateurs du tripot Jacobin,
 Avec orgueil je viens en rendre compte.
 De ces exploits, de ces meurtres charmans,
 De nos fureurs, du carnage des Blancs,
 Jolis forfaits qu'on aura peine à croire,
 Pourquoi, Messieurs, nous tant enorgueillir,
 Puisque la gloire en doit appartenir
 Aux seuls Brissot, Condorcet et Grégoire,
 Grands Protecteurs de la Nation noire?
 Mais je suis juste, et je dois convenir
 Qu'à Saint-Domingue et dans toutes nos Isles,

Sans les écrits de ce Triumvirat,
 Sans les décrets d'un ténébreux Sénat,
 Les Africains et soumis et tranquilles
 N'eussent jamais des discordes civiles
 Offert l'image en nos tristes cantons,
 Ni massacré les malheureux Colons.

Ici l'éloquent Jacônigro (c'est le nom de l'Ambassadeur) embrassa très-affectueusement le Général Condorcet et le grand Brissot, comme pour leur témoigner sa reconnaissance de tout ce qu'ils avoient fait dans le nouveau Monde. Ensuite il demanda l'abbé Grégoire et même l'abbé Fauchet; on lui dit que ces deux vertueux Prélat's étoient enfermés à Charenton avec les foux, ce qui fit soupirer profondément l'Ambassadeur Jacônigro qui vit que dans cet hémisphère le mérite et la vertu n'étoient pas moins persécutés que dans l'autre. Puis il reprit son discours de la manière suivante:

Un soir nous recevons l'écrit (1)
 Que fit pour nous l'abbé Grégoire:
 Un Jacobin prend ce mémoire,
 Puis à chacun de nous le lit:
 Car il faut bien ici vous dire
 Que les gens de ma Nation
 Ont beaucoup d'érudition,
 Mais pourtant ne savent pas lire.
 A peine a-t-on lu cet écrit
 Que d'un Club nous prenons l'esprit.
 N'écoutant qu'une aveugle rage,
 Nos Négriers nous désertons

Et dans la plaine nous allons
 Donner le signal du carnage ;
 D'une main tenant un poignard ,
 Et de l'autre les Droits de l'homme ,
 Chacun de nous viole , assomme ,
 Pille , détruit , brûle au hasard .
 Mais tous ces travaux , que l'histoire
 Sans doute a déjà recueillis ,
 Nous ne les avons entrepris
 Que pour plaire à l'abbé Grégoire .
 Vous devez être bien contents
 De nos massacres différens
 Et sur-tout de nos incendies :
 Votre Sénat les prévoyoit ,
 Lorsque Robespierre disoit : (2)
 « Eh ! périssent les colonies ,
 » Plutôt que de changer jamais
 » La moindre chose à nos Décrets : «

Après ce discours éloquent, l'Ambassadeur
 Faonigro est caressé de toute la République,
 qui ne peut cacher le plaisir qu'elle ressent
 du malheur des colonies. Elle le félicite de la
 victoire patriotique (3) que les nègres ont
 remportée sur les blancs ; elle loue le rare ci-
 visme des noirs, et elle ajoute que, par cet
 heureux événement, ils vont être *Citoyens ac-
 tifs*, et qu'avant peu l'on pourra même les
 déclarer *éligibles*. L'Ambassadeur, pour ne pas
 entendre ce que veulent dire ces grands mots,
 ne les trouve pas moins beaux. Il remercie la
 république, au nom de sa Nation, et en at-
 tendant le jour où il pourra retourner en Amé-
 rique, il offre ses services au général Condor-

cet , qui le place dans l'escadron des immortels. L'armée se remet alors en marche , mais elle attend que le jour ait fait place à la nuit pour exécuter son projet : elle se tient sur le bord de l'eau , à une certaine distance du château des Thuilleries , faisant les préparatifs nécessaires pour le prendre d'assaut.

Cependant cet heureux génie ,
 Qui veille au bonheur des Français ,
 Et qui de la démagogie
 Combat sans cesse les projets ,
 Voyant marcher la république
 Vers le palais du Roi Louis ,
 Sur cette horde frénétique
 Arrête ses regards surpris.
 Lors il s'écrie avec colère :
 « Quoi ! cette troupe sanguinaire
 « Croit , par des crimes inouis ,
 » Bouleverser la France entière
 » Et monter au trône des Lys !
 » Ah ! de tant d'horreurs je me lasse ,
 » Et même aujourd'hui je prétends
 » De tous ces lâches mécréants
 » Punir les forfaits et l'audace ».

En disant ces mots , il sort du nuage sur lequel il avoit traversé la plaine éthérée , et il descend sur la terre. Quoique seul , il veut s'opposer aux projets de l'armée jacobite , il enfonce les premiers rangs ; des mains de Camille Desmoulins il arrache la fameuse baguette magique , et avec cette arme , d'une espèce nouvelle , il frappe , à droite et à gauche , tous les républicains qui se rencontrent sur son passage.

Mais tandis que ce bon génie,
 Avec le merveilleux bâton,
 Assomme cette horde impie,
 Qu'il cherche à mettre à la raison,
 Il voit son bâton qui se casse (4)
 Sur le dos d'un républicain ;
 Et pour augmenter la disgrâce
 De tout le parti jacobin ,
 Des royalistes le génie ,
 Soit par les ordres du destin ,
 Soit par caprice ou par folsie ,
 Ne veut conserver dans la main
 Que le bout noir de la baguette ,
 Et puis après bien loin il jette
 Le blanc , qui disparoit soudain .

On connoît les différentes propriétés de la baguette merveilleuse. Le génie , en frappant les Jacobins avec le bout noir , les changea tous en animaux plus hideux les uns que les autres. Mais comme , après cette glorieuse expédition , on ne retrouva plus le bout blanc du bâton magique , les républicains , métamorphosés en bêtes , ne purent jamais reprendre leur forme naturelle. Il est vrai que , par cette métamorphose , le Royaume perdit tous ses Clubs ; mais il recouvra le bonheur et la paix .

Pendant cette déroute des républicains , la belle Agnès , montée sur son ours allé , et portant en croupe la banqueroute et la guerre civile , descendoit sur les bords de la Seine. Elle vit la déconvenue de la République , mais n'y sachant aucun remède , et voulant se débar-

rasser des deux fléaux dont elle desiroit faire présent à la Nation, elle mit la guerre civile au Club des Jacobins, et elle fut coucher, avec la banqueroute, au Palais d'Orléans.

Remarques sur le Douzième Chant.

(1) Voici un extrait littéral de la lettre écrite par l'Abbé Grégoire aux Nègres et Mulâtres, après le décret du 15 mai 1791, imprimée chez Baudouin, distribuée à tous les Députés, partie pour les Antilles le 10 juin, et arrivée le 25 juillet.

« Amis, vous étiez hommes, vous êtes citoyens, et réintégrés dans la plénitude de vos droits; vous participerez désormais à la souveraineté du peuple. Ce patrimoine vous avoit été enlevé par l'orgueil et la cupidité qui graduellement aggravèrent votre joug, et empoissonnoient votre existence.... Et c'est nous (les amis des noirs), qui à deux mille lieues de distance, avons été contraints de défendre les Mulâtres contre le mépris, l'acharnement, contre la cruauté des Blancs, leurs pères.... Dès-lors vos maux ont retenti dans le cœur des Français d'Europe; car ceux-ci ont un cœur (et ceux d'Amérique n'en ont point).

« Depuis long-tems la société des *Amis des Noirs* s'occupoit des moyens d'adoucir votre sort et celui des Esclaves. Son zèle respectable lui a mérité bien des outrages. Que de fois des hommes vils et pervers ne nous ont-ils pas accusés d'être vendus aux Anglais (cela est très-probable.) Soulevés contre la France par les Anglais (avoient-ils tort ?) De vous avoir adressé des lettres incendiaires (dont celle-ci est

l'échantillon), et envoyé des armes ! (l'expérience l'a bien prouvé.) Impassibles à tout, nous avons présenté le tableau déchirant de vos malheurs, et réclamé énergiquement vos droits. Si l'Assemblée les eût sacrifiés, elle eût flétri sa gloire ; et si (ce qu'à Dieu ne plaise !) *quelqu'événement, caché dans le sein de l'avenir, nous arrachoit nos Colonies, ne vaudrait-il pas mieux avoir une perte à déplorer qu'une injustice à nous reprocher ?*.... Citoyens, relevez vos fronts humbles ; montrez la fierté d'un peuple libre... Vous vous assurerez par-là le droit imprescriptible de tous les peuples, celui de *n'obéir qu'à vous-mêmes*... Vous ne rencontrerez plus de maîtres distribuant le mépris, et des compagnons de malheurs recueillant les outrages. Les sanglots de votre douleur étoient punis comme des cris de rébellion. Placées entre les poignards et la mort, ces contrées malheureuses seroient souvent imbibées de vos larmes, *quelquefois teintées de votre sang.* (quelles horreurs !)

« Il n'existe point dans nos colonies Orientales ce préjugé contre lequel elles ont réclamé par l'organe de M. Monneron. (*Quel insolent mensonge !*) et vous ne trouverez pas ces orgueilleuses petites gens dans nos braves Gardes Nationales (de Bordeaux), qui veulent aller en Amérique assurer l'exécution de nos décrets... Ils vous diront que les députés des colonies ont calomnié vos intentions et celles du commerce... Leur désertion de l'Assemblée Nationale, après le décret du 16 mai, est un abandon des principes et une brèche à la religion du serment... Les Colons écument de rage de voir qu'on vous ait révélé et rendu vos droits... *Peut-être ils s'épuiseront en efforts pour faire échouer le succès de nos décrets : ils tenteront une secousse qui, arrachant les Colonies à la mère Patrie, leur facilite les moyens d'échapper à leurs créanciers. (et c'est un prêtre qui se permet ces prophéties calomnieuses !)* Ils n'ont cessé de semer la terreur, de dire qu'un acte de justice à votre égard ébranlerait Saint-Domingue. Dans cette assertion,

vous

vous n'avez vu que mensonge . . . Un jour le soleil n'éclairera parmi vous que des hommes libres : ses rayons ne tomberont plus sur des fers et des esclaves. L'Assemblée Nationale n'a point ~~trouvé~~ ~~assés~~ ses derniers à votre sort, mais n'oubliez pas qu'ils salient et demeurent libres et égaux . . . Par vos bienfaits envers eux, expiez les crimes de toute l'Europe . . . en les amenant progressivement à la liberté, vous accomplirez un devoir ; vous assurerez la prospérité des Colonies . . . Vous verserez des larmes sur les cendres de ce malheureux ~~Oge~~, également assassin et mourant sur la route pour avoir voulu être libre : . . . (~~Oge~~ étoit libre de naissance ; il n'avoit donc rien à faire pour le devenir, mais il a été roué vif, pour avoir été pris les armes à la main, avoir brûlé trois habitations, fait massacrer plusieurs Colons, et assassiné de sa main, un père de famille, sa femme et trois enfans, etc., . . .) Ses persécuteurs (le conseil-supérieur du Cap, qui a mis trois mois à le juger) sont livrés à leurs remords et couverts d'un éternel opprobre. L'exécration contemporaine devancera, à leur égard, l'exécration de la postérité. »

Signé, GRÉGOIRE.

Eh quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?

(2) Ce sont les propres termes de M. Robespierre : *périssent*, s'écrioit à la tribune cet orateur imbécile, *périssent nos Colonies ; plutôt que de rien changer à nos principes !*

(3) On appelle *victoire patriotique*, celle où le plus grand nombre est vainqueur du plus petit, comme dans les Colonies, où dernièrement deux cents mille nègres massacrèrent douze ou quinze cents colons : aussi, lorsque trois ou quatre mille patriotes sont parvenus à lanterner un malheureux, accusé d'aristocratie, ceux qui vendent le *Journal du soir* ne manquent pas de crier dans

les rues & grande victoire remportée par la Nation sur
un Aristocrate.

(4) Le même accident est arrivé l'autre jour sur les
épaules de Saint-Huruge qu'un galant homme se donnoit
la peine de bien rosser, chez un traîtreur de la rue des
fossés Saint-Germain-des-Prés ; comme le lendemain on
lui reprochoit d'avoir reçu cent coups de bâton dans
l'affaire d'honneur de la veille, il assura que c'étoit faux
et proposa de parier : le pari couvert, il prouva n'avoir
pas reçu ce nombre, puisque le bâton s'étoit brisé en
mille morceaux au cinquante-quatrième coup.

On lui reprochoit une autre fois de n'avoir point tiré
vengeance des derniers coups de canne qu'il avoit reçus :
je ne m'occupe jamais, répondit-il, de ce qui se passe
derrière moi.



A V I S.

L'AUTEUR de la *Jacobineïde* continue les *Sabats Jacobites*, dont on connoît les deux premiers Volumes. Il paroît déjà deux Numéros du Troisième. Chaque Volume est composé de 25 Numéros et d'une gravure. Le Troisième Volume commence au N^o. 51, et finira au 75.^{me} inclusivement. Le prix de l'abonnement est de 5 liv. pour Paris, et de 6 liv. pour la Province.

On souscrit chez BLANCHON, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, N^o. 110.

Et chez LEBOURE, Libraire, galeries de bois, au Palais-royal, N^o. 118.

Toute lettre, question, annonce etmissive quelconque, en prose ou en vers doit être adressé franc de port à M. BERLIOZ, au Bureau général, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, N^o 20.

FAUTES A CORRIGER.

Page 3, ligne 15, j'agis avec un Roi de France,
~~lisez~~, jadis avec un Roi de France.

Page 28, ligne 15, il a dirigé, ~~lisez~~ il a redigé.

Page 36, ligne 32, après ce vers,

De sa rogomatique haleïne,

~~lisez~~ celui-ci qui est oublié.

Et poussant des cris furieux,

Page 101, ligne 35, et celui dont le frais,
~~lisez~~, et celui dont les frais.

Page 129, ligne 17, et que la horde cordelière, ~~lisez~~, que la horde cordelière.

Page 140, ligne 12, mais ennuiées, ~~lisez~~,
mais ennuyées.

Page 143, ligne 31, qui vous feroit, ~~lisez~~,
qui vous feroient.

